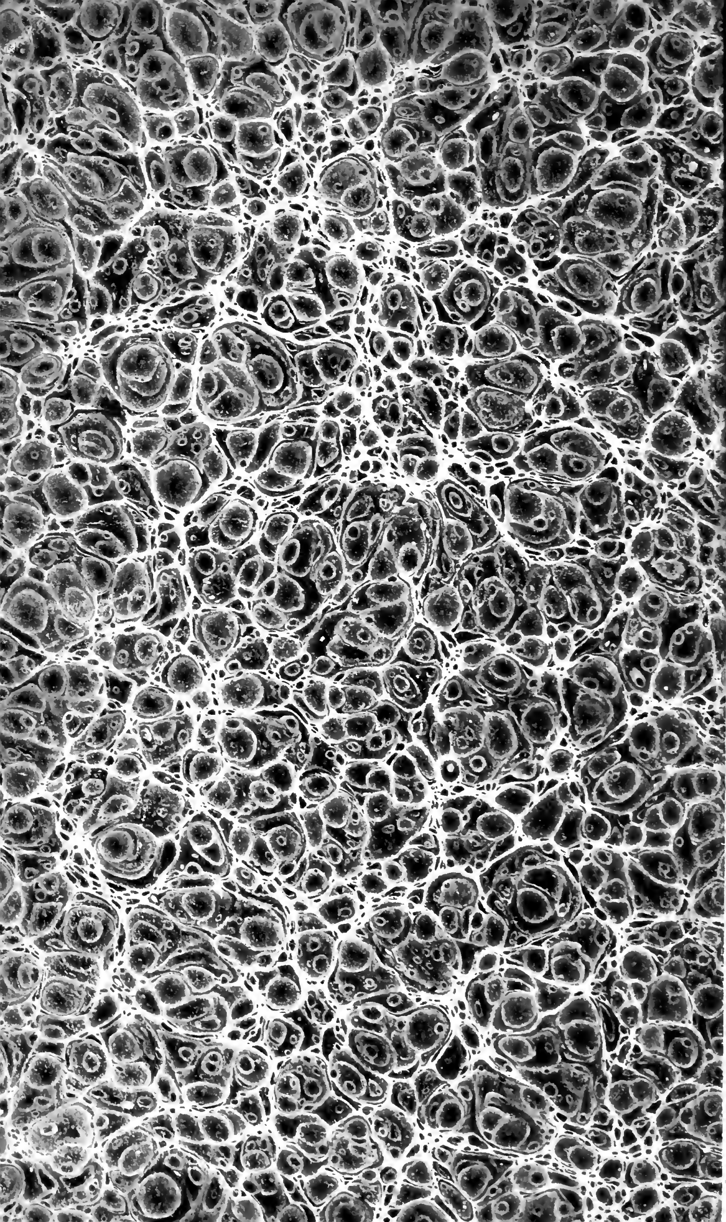
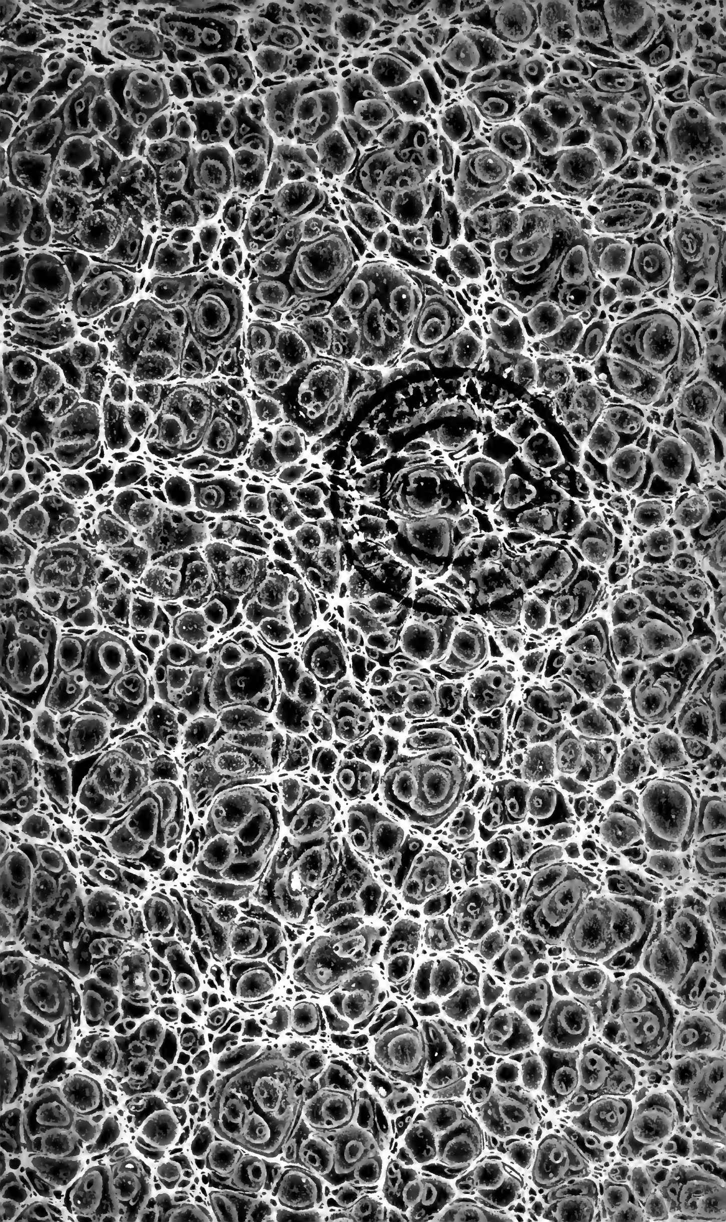






CATÉCHISME

DE

SAINTE THÉRÈSE





Sartis-G

MÊME LIBRAIRIE.

Religieuse instruite (La) et dirigée dans tous les états de la vie par des entretiens familiers. Ouvrage très-utile, non-seulement aux religieuses, mais encore aux religieux, aux personnes dévotes, et à tous les fidèles qui veulent servir Dieu avec zèle, et arriver à la perfection de leur état; par le P. AGRICOLA DE LA MÈRE DE DIEU, carme déchaussé, missionnaire, ancien maître des novices. 2 vol. in-12 .... 5 fr. 00

La vie chrétienne, connaissance, amour et imitation de Notre-Seigneur-Jésus-Christ, par M. l'abbé F. Lagrange, 1 volume in-12 .... 2 fr. 00

Extrait du compte rendu de la *Bibliographie catholique.*

Voici une *Vie chrétienne*, dont l'auteur, aussi modeste que pieux, doit attendre les plus heureux résultats. Son style simple et facile fait passer dans l'âme du lecteur cet amour pour le divin Maître dont il parle avec tant de sentiment. On s'aperçoit aisément qu'il a voulu faire goûter à d'autres le bonheur qu'il a de servir Jésus-Christ.

Méditations sur la passion, d'après l'Évangile selon saint Jean, par Em. Castan, chanoine de l'Église de Moulins. 1 volume in-12.. 1 fr, 50

Approbation de Monseigneur l'Évêque de Moulins.

De tous les Evangélistes, saint Jean est certainement le plus difficile à comprendre. La profondeur de ses idées, son style mystérieux, son regard d'aigle disent assez que ce bien-aimé du Sauveur a besoin d'être profondément médité. Les fidèles ne sauraient pénétrer seuls les secrets que cet apôtre des âmes intérieures a puisés sur le cœur sacré de Jésus. M. l'abbé Castan est donc entré dans l'intention de l'Église en facilitant, par ce bon livre, les voies de cet *Esprit*, qui achèvera dans les âmes ce que sa lecture a commencé. Dieu et la religion le béniront.

CORBEIL, TYP. ET STÉR. DE CRÉTÉ



CATÉCHISME

DE

SAINTE THÉRÈSE

contenant

TOUTE LA DOCTRINE NÉCESSAIRE POUR LA VIE SPIRITUELLE

AVEC

DES INSTRUCTIONS POUR LA PRATIQUE DES VERTUS

PAR

Le P. PIERRE THOMAS de Sainte-Marie

CARME DÉCHAUSSÉ.

NOUVELLE ÉDITION

Revue et augmentée de notes par un Docteur en Théologie.



PARIS

NOUVELLE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

VICTOR SARLIT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-SULPICE, 25.

1863

APPROBATIONS

FR. IOANNES CHRYSOSTOMUS A S. PAULO FRATRUM CARMELITARUM DISCALCEATORUM, CONGREGATIONIS SANCTI ELIÆ ORDINIS BEATISSIMÆ VIRGINIS DE MONTE CARMELO.

Tenore præsentium, concedo facultatem Reverendo Patri Fratri Petro Thomæ a S. Maria, Priori Conventus nostri Rothomagensis, in Provincia nostra omnium sanctor, ut Librum a se compositum, cui titulus est: *Le Catéchisme de sainte Thérèse,* a duobus Theologis nostræ Congrégationis recognitum et approbatum in lucem edere possit. In quorum fidem præsentes dedimus sigillo nostro munitas, et propria manu subscriptas. Romæ in Conventu nostro S. Mariæ de Scala, die 24 Novembris 1771.

Fr. JOANNES CHRYSOSTOMUS, a S. PAULO,
Vicarius generalis.

Fr. MARINUS, a Regibus Secretarius.

J'ai lû un Livre intitulé *le Catéchisme de sainte Thérèse*, contenant toute la Doctrine nécessaire pour la vie spirituelle, par le R. P. Pierre Thomas de Sainte-Marie, Carme déchaussé. Fait ce 29 Octobre 1671.

M. GRANDIN.

APPROBATION DES THÉOLOGIENS DE L'ORDRE.

Nous soussignés théologiens des Carmes déchaussés, en leur province de Paris, certifions avoir lu par commission de N. R. P. général de la congrégation d'Italie, Alexandre Jesus Maria, le livre intitulé *le Catéchisme de sainte Thérèse,* sur tous les degrés de l'oraison, composé par le R. P. Pierre Thomas de Sainte-Marie, prieur en la maison de Rouen. Lequel livre nous avons trouvé très-conforme à l'esprit de cette Sainte, et partout très-chrétien, fort instructif pour les âmes les plus élevées, et profitable à tous ceux qui s'exercent à la vie intérieure; en sorte qu'on peut dire en toute vérité de l'auteur, qu'il est le digne fils d'une telle mère. Fait à Paris, ce 24 décembre de l'année 1671.

Fr. Blaise de la Conception.

Fr. Michel de Saint-Joseph.

La séraphique sainte Thérèse, qui dans ses doctes écrits a parlé de la vie spirituelle si doctement et si hautement, sans quitter la sublimité de son style, se rend très-populaire dans ce catéchisme tiré de ses divins ouvrages. Il servira beaucoup pour la conduite des âmes dans la voie de la perfection, et mérite de voir le jour pour la satisfaction des âmes dévotes. Fait à Bayeux, en notre couvent des Augustins, ce 10 juillet 1671.

Fr. Augustin Mautonnoye.



Ce traité spirituel, qui porte pour titre, *le Catéchisme de sainte Thérèse,* contenant la doctrine nécessaire pour la vie spirituelle, venant d'une source si féconde de piété et de dévotion, mérite l'approbation de toutes les personnes qui aspirent à la vie dévote. J'espère qu'il profitera beaucoup aux âmes qui veulent aller à Dieu par la voie de la sainte oraison et de la mortification : tel est mon sentiment. Fait en notre couvent des Augustins, à Rouen, ce 4 juillet 1671.

Fr. ANTOINE DE TIBERT.

COMPTE RENDU

DE LA BIBLIOGRAPHIE CATHOLIQUE, DE NOVEMBRE 1857.

Les œuvres de sainte Thérèse, écrites comme par accident à l'occasion de diverses circonstances de sa vie, ne forment pas un corps de doctrine méthodique et précis. Il était donc utile d'en recueillir çà et là comme la quintessence, le plus pur esprit, et c'est précisément ce qu'a fait le P. Thomas de Sainte-Marie dans ce Catéchisme. La forme adoptée par lui est tout à fait en harmonie avec le but qu'il se propose.

L'ouvrage entier se compose de cinquante-sept instructions qui ont pour objet quelques grandes vérités de la morale évangélique, mais surtout les règles de la perfection chrétienne.

L'abbé DUPLESSY.

INTRODUCTION.

La plus belle introduction que nous puissions mettre en tête de cet ouvrage, est le jugement qu'a porté l'Église sur la doctrine de sainte Thérèse, il y a plus de trois siècles. En mettant Thérèse au nombre des bienheureux, elle proclame cette doctrine : « Une doctrine céleste, dont elle souhaite que les âmes des fidèles se nourrissent. » Dans l'office composé en son honneur,elle s'exprime ainsi : «Cette vierge nous a laissé plusieurs écrits remplis d'une sagesse céleste, dont la lecture excite puissamment les âmes des fidèles au désir de la patrie d'en haut. »

Enfin, dans la bulle de la canonisation, Grégoire XV, s'adressant à la Catholicité tout entière, prononce ce jugement solennel : « Outre tous les présents de sa divine « munificence, dont le Tout-Puissant voulut orner son « épouse bien-aimée, comme d'autant de précieux joyaux, « il se plut encore à l'enrichir par d'autres grâces et par « d'autres dons : il la remplit de l'esprit d'intelligence, « afin que non-seulement elle laissât dans l'Église de « Dieu les exemples de ses vertus, mais qu'elle l'arrosât

« en même temps par autant de sources fécondes de la « divine sagesse, qu'elle nous a légué d'écrits sur la théo- « logie mystique et sur d'autres sujets, écrits empreints « de la plus éminente piété, dont les fidèles retirent les « fruits les plus abondants, et qu'ils ne sauraient lire sans « sentir s'allumer dans leurs âmes le désir de la céleste « patrie. »

Après ce jugement de l'Église, le catholique peut avec confiance étudier la doctrine de sainte Thérèse; il sait qu'il en retirera les fruits spirituels les plus abondants, et que son âme s'y embrasera du désir du ciel.

Depuis près de trois siècles, les paroles du Vicaire de Jésus-Christ s'accomplissent; les ouvrages de sainte Thérèse, dont nous donnons dans ce Catéchisme le résumé le plus complet et le plus fidèle, exercent un apostolat fécond dans l'Église, et ils l'exerceront jusqu'à la fin des temps.

Avant de terminer, nous croyons utile, pour l'instruction des lecteurs et même pour l'intelligence de cet ouvrage, d'esquisser, en quelques lignes, la vie de sainte Thérèse.

Sainte Thérèse naquit le 28 mars 1515, à Avila, en Espagne : elle était fille de Alphonse Sanchez de Cepeda et de Béatrix de Ahumada, tous deux d'une très-illustre famille, mais plus distingués encore, disent les historiens, par la noblesse de leurs sentiments chrétiens. Aussi élevèrent-ils leurs enfants avec un soin extrême dans les principes de la religion. On rapporte que la lecture

de la Vie des saints, qu'on faisait à haute voix chaque soir chez leurs parents, poussa plusieurs fois sainte Thérèse et ses frères à quitter la maison paternelle, soit pour aller chercher le martyre chez les Maures, soit pour embrasser la vie pénitente des anciens solitaires. Mais la lecture des romans et la compagnie d'une parente volage et dissipée faillit arrêter de si beaux commencements. Enfin la grâce de Dieu l'emporta. Le 2 novembre 1535 elle entra chez les Carmélites, du monastère d'Avila. « Dans le moment que je pris cet engagement, dit-elle, j'éprouvai de quelle sorte Dieu favorise ceux qui se font violence pour le servir. Ce souvenir fait encore sur mon esprit une impression si forte qu'il n'y a rien, quelque difficile qu'il fût, que je ne craignisse d'entreprendre pour le service de Dieu; c'est pourquoi, si j'étais capable de donner un conseil, je ne serais jamais d'avis, lorsque Dieu nous inspire de faire une bonne œuvre et qu'il nous y excite plusieurs fois, de manquer à l'entreprendre par la crainte de ne pouvoir l'exécuter. Car, si c'est son amour qui nous y porte, et si c'est pour lui qu'on l'entreprend, elle réussit certainement, rien n'étant impossible à l'amour de Dieu. »

Là est tout le secret de la vie de sainte Thérèse. Le monastère d'Avila pratiquait exactement la règle, mais mitigée par le pape Eugène IV; Thérèse conçut le dessein de la faire observer dans sa rigueur primitive. Nous passons sous silence toutes les difficultés qu'elle essuya dans cette œuvre difficile. Enfin, le 25 août 1562, elle eut la consolation de pouvoir fonder un monastère du Carmel à

Avila, et ce fut le premier qui suivit la réforme. De là, en peu d'années, cette réforme s'étendit à plus de quinze couvents du Carmel. Après les monastères de femmes, ce fut le tour des monastères d'hommes. Dans cette œuvre, sainte Thérèse fut admirablement secondée par saint Jean de la Croix, et les religieux qui suivirent sa réforme prirent le nom de Carmes déchaussés, qu'ils conservent encore aujourd'hui.

Au milieu de tant de travaux sainte Thérèse ne perdit pas de vue le but qu'elle s'était proposé en entrant en religion, la perfection. Ses prières étaient continuelles, ses mortifications incroyables, son humilité et sa charité sans exemples. Elle avait coutume de répéter : « Seigneur, ou souffrir ou mourir. » Aussi Dieu daigna-t-il la favoriser de ses grâces les plus insignes. Elle le voyait toujours présent devant elle ; elle s'entretenait souvent avec lui. Un jour elle vit un séraphin qui, avec un trait de flamme, lui transperça le cœur. Le Seigneur lui dit une autre fois : « Ma fille, je t'ai donné mon Fils pour époux, mon esprit pour guide et la Vierge pour mère. » Tant de vertus eurent leur récompense. Après avoir vu la réforme solidement établie, la Sainte passa de cette vallée de larmes dans la vie bienheureuse, le 14 octobre 1582, consumée, disent les auteurs de sa vie, par le feu de l'amour divin, plutôt qu'accablée par la violence et la continuité de ses maux.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Dieu faisant toutes choses parfaites, et donnant au paradis de ses délices l'ornement le plus beau qui lui fût dû, par une agréable variété de plantes et de fleurs, si bien rangées qu'on pouvait y découvrir la sagesse de leur auteur, laissa néanmoins à l'homme, qu'il en établissait le maître, la liberté d'en tirer quelques-unes selon son gré, et d'en faire de beaux parterres, où l'esprit montrerait ses riches inventions, et où les sens auraient leur complaisance. Je dis aussi que, dans les œuvres de la séraphique *Thérèse*, il y a tant de lumières, de doctrine, de vertu, et dans une disposition si belle, que les plus savants du monde y peuvent trouver des sujets d'admiration, et les plus simples des instructions faciles pour une bonne direction intérieure. Mais cette abondance qui nous fait riches, nous a rendus aussi très-désireux de voir, en une instruction particulière, ce qui est répandu en divers lieux de cette vaste profondeur de science touchant chaque matière spirituelle; nous y avons travaillé avec plaisir, et nous espérons qu'on le lira avec utilité; la vérité de la doctrine paraissant en son jour, et les ténèbres

même des tentations et des peines intérieures recevant un éclaircissement juste et raisonnable.

Une âme qui, par le nom que nous lui faisons porter, marque la bonté de ses intentions, interroge comme apprentie, et *sainte Thérèse* répond comme maîtresse. Ce colloque s'appelle un *Catéchisme*, parce que ce ne sont que des instructions familières pour l'avancement des enfants de lumière et d'oraison. Tout ce que *sainte Thérèse* dit est d'elle-même ; nous l'avons tiré de ses œuvres, savoir : *le livre de sa Vie*, *le livre des Exclamations, le Chemin de la perfection, le Château intérieur ou les Demeures de l'âme.*

On doit faire réflexion sur ce que dit l'humble disciple qui interroge la *Sainte,* car cela sert à l'éclaircissement de la doctrine ; et le tout étant bien considéré, on trouvera de quoi se satisfaire en toutes les matières spirituelles, et de quoi profiter dans toutes les voies de l'esprit. C'est ce que je souhaite, en présentant ce recueil avec la même soumission à la sainte Église *que ma séraphique maîtresse l'a eue,* quoique, étant misérable comme je le suis, ce ne soit pas avec la sainteté d'une pareille affection.

AVANT-PROPOS

DE CETTE NOUVELLE ÉDITION

Ce n'est pas sans de graves motifs que nous avons résolu de publier une nouvelle édition du *Catéchisme de sainte Thérèse*. Entre tous les livres spirituels que nous ont légués les siècles précédents, nous n'en connaissons pas qui soit plus propre que celui-ci à éclairer sur les voies de l'oraison, et sur la pratique des vertus nécessaires à la perfection des âmes.

La sublime doctrine qui est renfermée dans les écrits de la séraphique sainte Thérèse est connue de tous ; mais qui ne sait aussi qu'elle est répandue dans tous ses ouvrages sans former un ensemble et un corps. Aussi il était très-important de rassembler tout ce qui était épars pour en faire un traité. C'est ce qu'a fait avec succès l'auteur de ce livre, par lequel il sera désormais facile de se rendre compte de la doctrine de l'illustre Sainte du Carmel.

Pour nous, qui avions déjà beaucoup étudié sainte Thérèse, nous avouons que cet ouvrage nous a paru très-remarquable, et nous croyons que tous ceux qui ont lu les écrits de la Sainte partageront notre conviction, après avoir pris connaissance de cet admirable Catéchisme.

Il faut être bien peu versé dans les voies spirituelles, si l'on ne sait qu'il y a deux sortes de contemplation, la contemplation infuse et la contemplation acquise. La première est un don de Dieu qu'il accorde à qui il veut, et que nous ne pouvons pas obtenir par nos efforts. Mais nous devons dire ici, que le nombre des âmes à qui Dieu désire faire cette faveur est plus grand qu on ne le soupçonnerait.

Il suffit de lire ce que nous apprend sainte Thérèse au livre de ses fondations, pour savoir combien Dieu est libéral dans ses dons. Mais le défaut de direction, le manque de prudence dans ces voies difficiles et dangereuses, obligent Dieu à suspendre ses faveurs et même à les retirer. Et c'est ainsi que nous voyons si peu d'âmes persévérer dans les voies de la contemplation infuse.

Les directeurs trouveront dans ce *Catéchisme* des conseils et des avis pleins de sagesse, pour conduire les âmes auxquelles Dieu a daigné accorder le don

de la contemplation infuse. Ainsi ils pourront les faire parvenir au port sans danger. Qu'on sache bien que ces âmes glorifient quelquefois Dieu autant que des nations entières, et dès lors il sera facile de comprendre l'importance qu'il y a de connaître les voies élevées de la mystique chrétienne, afin qu'on puisse les y faire avancer.

A l'égard de la contemplation acquise, nous voudrions pouvoir convaincre ici les âmes pieuses combien est grand le nombre de celles qui peuvent y parvenir. L'immense majorité des âmes qui vivent dans les monastères pourrait s'élever à la contemplation acquise ; il suffit pour cela d'une grande générosité dans la mortification, d'une exacte fidélité à l'oraison et d'une direction éclairée.

Qu'il nous soit permis de le dire, le défaut le plus commun qui arrête les âmes dans la voie de la perfection, c'est le manque de fidélité à l'oraison. Les âmes ne suivent point de méthode, elles ne s'appliquent pas avec zèle à ce saint exercice, et c'est la raison pour laquelle on en voit si peu parvenir à la contemplation, et surtout aux degrés les plus élevés.

Mais l'Église va entrer dans une ère de paix et de triomphe, où toutes les vertus vont fleurir avec éclat. On va voir la contemplation en honneur dans

les cloîtres et dans le monde. Ce *Catéchisme* sera donc un *Manuel* précieux, un guide sûr pour diriger les âmes. Il est impossible de trouver un ouvrage d'une doctrine plus parfaite et plus autorisée. En même temps il est clair, et d'une grande précision dans l'expression. C'est, en un mot, un chef-d'œuvre de spiritualité.

En publiant ce *Catéchisme de sainte Thérèse* nous avons eu soin de ne rien modifier, ni retrancher de la doctrine. Nous nous sommes contentés de rendre le style accessible à tous, en changeant les expressions surannées et inintelligibles de l'ancienne édition. Nous avons ajouté aussi quelques notes, qui feront peut-être mieux saisir l'importance des sujets qu'a traités la séraphique vierge du Carmel. Puissent les pieux lecteurs faire bon accueil à ce livre admirable ! Que Dieu et l'auguste Marie le bénissent, afin qu'il produise dans les âmes tous les fruits que nous sommes en droit d'en attendre.

L'abbé J. de B.
Docteur en théologie.

Paris, 15 août 1858.

JÉSUS-MARIE!

A LA

TRÈS-SAINTE VIERGE

NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL

Très-sainte Vierge, et Mère très-aimable,

Ce *Catéchisme* de la plus humble de vos filles, ces savantes instructions du séraphin de votre sainte montagne du Carmel, vont rendre hommage à la profondeur de vos lumières, comme des ruisseaux qui retournent à la source où ils ont pris leur origine; mais c'est aussi pour vous congratuler de ce que les saints désirs de Job s'accomplissent maintenant pour votre gloire. Si je n'avais éprouvé les maux, ni goûté les trompeuses douceurs de cette vie, je serais à présent dans le silence d'un sommeil agréable; je serais dans le repos avec les rois, et avec les grands hommes de la terre, qui se bâtissent des

solitudes. C'est qu'il savait bien la différence de l'état où il était, de la nature gisante dans le péché, d'avec celui de la vie libératrice ; et ne voyant dans le premier que travail et que ténèbres, il découvrait dans le second le repos et le silence, qui ne se trouvent que dans les solitudes.

N'avait-il donc pas raison de souhaiter l'heureuse société des rois et des grands hommes de notre siècle qui les bâtissent? Dieu premièrement, comme souverain monarque de l'univers, a mis en vous, ô seule Vierge et Mère, des vertus si éminentes et des dons de grâce si singuliers, qu'il ne se trouve personne, ni dans les hommes, ni dans les anges, qui ne se confesse, dans une distance comme infinie de vos mérites, et qui n'avoue que vous êtes la Vierge seule qui n'avez de semblable, ni avant, ni après vous.

Entre les souverains du monde, notre illustre Monarque de l'empire français érige en votre honneur une maison de solitude, un saint désert, en sa province de Normandie, près de Louviers, où son nom doit se perpétuer sous l'invocation du vôtre, par les prières que les habitants de ce saint lieu offrent, et offriront sans cesse pour la prospérité de sa personne, la conservation de la famille royale, et pour l'accroissement de ses États ; où sera aussi en

perpétuelle bénédiction la mémoire de tant de personnes illustres qui, animées par l'exemple d'un si grand prince et par le zèle particulier qu'elles ont pour votre gloire, se bâtissent aussi des solitudes en ce saint lieu, afin que leur cœur s'y répande sans cesse en la présence de votre Fils et de vous-même, comme un holocauste d'amour, qui sera continué dans tous les siècles par la ferveur de ces solitaires, vos enfants.

Ainsi le ciel vous fait paraître environnée du soleil, la terre, qui soumet à vos grandeurs ce qu'elle a de plus cher, vous met la lune sous les pieds, et ces humbles ermites qui, s'éloignant de toute conversation du monde, ne doivent rechercher que les lumières de la grâce, paraîtront autour de vous plus éclatants que les étoiles, et formeront votre couronne. Cette condition est si aimable qu'il n'est point à douter que le prince Iduméen n'eût abandonné volontiers les avantages de sa terre, et toute l'Arabie, s'il eût pu en effet entrer dans vos sacrées solitudes, aussi bien qu'il s'y portait par le désir; car il eût vu que le Carmel honore vos grandeurs dans ces derniers siècles de son renouvellement, comme il l'a fait dans les premiers de sa naissance, et que soit qu'on le regarde, ou préparé par vos bontés, ou réparé pour votre gloire, il n'a rien qui

ne fasse éclater votre mérite. De sorte que l'Époux céleste peut toujours dire : que votre tête est comme le Carmel, parce que vous avez en vérité tout ce que les enfants de cette sainte montagne avaient conçu de vous en esprit de prophétie. Et ces sacrées solitudes vous publiaient déjà plus élevée que tous les cieux, quand vous n'aviez pas encore mis le pied sur la terre. Ainsi leurs lumières, qui prévenaient votre naissance, ont conservé la parfaite connaissance de vos grandeurs, pour la transmettre à leur postérité et à toute l'Église, afin de donner à tout le monde la matière de vos louanges, en publiant la manière de votre élévation, quand vous avez été prédestinée vierge et mère tout ensemble.

Il est bien à propos que ceux qui se qualifient d'être vos enfants continuent à vous donner la gloire de cette prérogative; mais que peut en cela le dernier dans ce nombre, comme je le suis? J'emprunte les lumières de votre chère Thérèse, et je vous les présente dans cet ouvrage, à dessein d'attirer les âmes aux délices intérieures, afin qu'elles sachent estimer et aimer une mère nourrie en solitude, en contemplant un fils ravi jusqu'au trône de Dieu. Recevez donc les désirs de mon cœur dans la profondeur de ces lumières qui retournent à vous, comme à leur source; et faites que comme elles se

sont répandues dans l'âme de la plus illustre de vos filles, où nous les avons puisées, maintenant que nous vous les rendons, elles recommencent tout de nouveau à se répandre sur la terre, pour élever des âmes saintes avec lesquelles je puisse participer à vos célestes bénédictions, et témoigner par mes œuvres, qu'étant le dernier de vos enfants en mérite, je ne suis pas le moindre en affection pour votre honneur, puisque dans toute l'éternité je veux paraître

Le plus humble et le plus fidèle de vos sujets,

FR. PIERRE THOMAS DE SAINTE-MARIE.

Carm. déch.

1671.

CATÉCHISME

DE

SAINTE THÉRÈSE

PREMIÈRE INSTRUCTION.

DE L'HORREUR DU PÉCHÉ MORTEL.

AGATHE. — J'apprends, ma sainte Mère, que la vie chrétienne, qui seule doit être estimée bonne, consiste à éviter le mal et à faire le bien ; mais je désirerais recevoir vos instructions salutaires sur ces deux points importants, afin qu'à la faveur de vos lumières, je puisse marcher sur les traces de votre sainte vie.

SAINTE THÉRÈSE. — J'essaierai volontiers de satisfaire à votre trop juste demande, ma chère fille, et pour suivre la distinction que vous établissez vous-même, nous commencerons par nous occuper du plus grand de tous les maux qui est le péché mortel. L'âme, si belle par les traits de la ressemblance divine, perd, en commettant ce péché, sa beauté merveilleuse et éclatante, et se couvre des plus affreuses ténèbres. Dieu qui, comme un soleil, lui communiquait une admirable splendeur, demeure éclipsé

en elle, car le péché arrête intercepte entièrement ses rayons. Pour moi, à qui Notre-Seigneur a montré ce qu'est une âme dans cet état, je ne saurais exprimer quelle est la grandeur d'une si profonde misère! Daigne le Seigneur, par sa miséricorde, nous délivrer d'un mal si grand et qui seul mérite véritablement ce nom, puisqu'il traîne à sa suite des maux qui ne finiront jamais.

AGATHE. — Il me semble que l'injure faite à Dieu par le péché mortel, est comparable à l'outrage que ferait le favori d'un grand prince à son maître, en faisant remplir sa royale demeure de toutes sortes d'immondices. Assurément cet indigne favori mériterait de perdre sans retour la faveur du monarque. Ainsi l'homme pécheur mérite-t-il une éternelle séparation du Dieu qu'il a impudemment méprisé.

SAINTE THÉRÈSE. — Disons plus encore : l'âme en état de grâce est semblable à un arbre planté au bord d'une eau courante, et cette source de vie pour elle, c'est Dieu; elle tire de ses eaux une fraîcheur toujours nouvelle, et la séve qui lui fait produire de beaux fruits. Mais si elle s'éloigne de cette source limpide, et se trouve transplantée auprès d'une eau noire et infecte, elle ne produira plus rien qui ne participe de cette source maudite, et qui n'en reçoive la souillure et la corruption. Toutes les œuvres de cette âme ne sont d'aucun mérite pour le salut. Ce sont des fruits amers, des fruits de mort. Elle perd

non-seulement toute la valeur des actions faites en état de grâce, mais encore tous les biens que Dieu lui promettait.

Agathe. — Je vois bien que Dieu est juste en refusant ses dons à l'homme criminel; mais ne reste-t-il rien de Dieu dans cette âme?

Sainte Thérèse. — Si, et nous devons admirer sans cesse la bonté et la patience de ce grand Maître; car il demeure toujours présent à l'âme, comme principe de son être, et comme un beau soleil, il est toujours dans son centre et prêt à l'éclairer; mais elle refuse ses lumières. Ainsi elle fait injure à sa présence et reste dans d'effroyables ténèbres. Oh! combien à juste titre on mérite l'enfer pour un seul péché mortel, tant est énorme et incompréhensible l'outrage que l'on fait à Dieu en le commettant, et tant sa sainteté infinie le repousse! C'est aussi ce qui fait éclater davantage ses miséricordes; car sachant que nous connaissons ces vérités, il ne laisse pas de nous souffrir. Aimons donc ce bon et si doux Seigneur, mais évitons le péché qui nous met en opposition avec lui et nous plonge dans tant de misères. Prions aussi beaucoup pour les âmes tombées dans le péché mortel. Assurément elles ne devraient avoir aucun repos, ni ressentir aucune joie. Soyons touchés de leur malheur. Elles ressemblent à un homme lié à un poteau par une forte chaîne, les mains derrière le dos, et mourant de faim, faute de pouvoir

porter à sa bouche des viandes très-exquises placées près de lui. Ne serait-ce pas une grande cruauté de n'approcher aucun aliment de ses lèvres, surtout si l'on savait que la mort temporelle doit être suivie pour lui de la mort éternelle? Mais si, par vos supplications, vous obteniez encore qu'on lui ôtât ses fers, qu'on le délivrât de cette misérable captivité, quelle excellente œuvre vous auriez faite !

Pour l'amour de Dieu, ma chère fille, souvenez-vous toujours de ces pauvres âmes dans vos prières.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

DES MAUVAIS EFFETS DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Agathe. — Quel sentiment devons-nous avoir du péché véniel? Il me semble que puisqu'il n'a pas la malice du péché mortel, il est permis de ne pas lui accorder une grande importance.

Sainte Thérèse. —Cette opinion, ma fille, est tout à fait erronée; je l'ai partagée autrefois, et je puis dire qu'elle a été le principe des plus grands maux pour mon âme; c'est pourquoi je vous engage non-seulement à préférer perdre mille fois la vie que de commettre un péché mortel, mais à éviter avec un soin extrême de consentir au péché véniel.

Agathe. — Cela me semble une perfection presque impossible.

SAINTE-THÉRÈSE.—Je sais qu'on ne peut pas se garantir de toutes les fautes vénielles (1), mais il s'agit ici de celles qui se commettent avec réflexion. Il faut remarquer qu'il y a une vue du péché véniel accompagnée de beaucoup de réflexion, et une autre vue si soudaine que de commettre ce péché et de s'en apercevoir, cela se fait presque en même temps ; de sorte qu'à peine nous ne pouvons discerner ce que nous faisons, que lorsque la chose est déjà faite. Dieu nous garde du péché véniel commis avec une entière réflexion ; car bien que ce soit en matière légère, je ne sais néanmoins comment on peut estimer petit, ce qui se fait contre la grande majesté de Dieu, sachant d'ailleurs qu'elle le voit et ne l'approuve point. C'est absolument comme si l'on disait : Seigneur, quoique cela vous déplaise, je veux le faire. Je sais bien que vous en êtes témoin et que vous ne le voulez pas, mais j'aime mieux suivre ma volonté qu'accomplir la vôtre.

Une telle manière de parler peut-elle être estimée une petite offense? Quant à moi, je trouve qu'elle est une très-grande injure.

(1) Tous les théologiens enseignent unanimement qu'il ne nous est pas possible en cette vie d'éviter tous les péchés véniels. La sainte Vierge a eu seule cet avantage ineffable. Mais si nous le voulons, nous pouvons très-bien ne pas commettre de péchés véniels délibérés. Nous pouvons même en venir à ce point de n'avoir à nous reprocher que de légers manquements dans un long espace de temps. Il faut pour cela une grande fidélité à la grâce.

AGATHE. — Cependant le péché véniel ne fait pas perdre la grâce.

SAINTE THÉRÈSE. — Non, mais il en ternit l'éclat, et fait régner dans l'âme je ne sais quelle obscurité qui l'assombrit et l'attriste. Ces fautes réfléchies ressemblent à des reptiles venimeux qui se glissent dans la demeure de notre cœur, et ne permettent pas d'y trouver le repos. Si elles n'y portent pas un venin mortel, leurs effets ne laissent pas d'être funestes. En un mot, les âmes qui n'évitent pas les péchés véniels sont en grand danger d'en commettre de mortels.

AGATHE. — Je pensais qu'il n'y avait pas grand péril à commettre des fautes que peuvent effacer quelques gouttes d'eau bénite, le signe de la croix, et d'autres petits moyens que la sainte Église nous met en main pour cet effet.

SAINTE THÉRÈSE. — O ma fille, gardez-vous bien de commettre des péchés véniels de propos délibéré, sous prétexte qu'ils s'effacent facilement ! Ce chemin vous conduirait dans peu à un grand aveuglement de cœur, et dans des ténèbres qui vous empêcheraient bientôt de distinguer le péché véniel du péché mortel. Cette voie peut aboutir à l'abîme de la damnation éternelle. Dieu découvrit un jour à une âme (1) la place que les démons lui avaient préparée en en-

(1) A la Sainte elle-même.

fer (1), et où elle serait tombée, si, quittant le péché véniel, elle n'eût changé de vie.

Agathe. — Que faire donc au milieu du danger continuel de commettre ces sortes de fautes?

Sainte Thérèse. — Tâchez, ma fille, de n'avoir pas à confesser chaque mois le même péché. Il est vrai que vous ne pourrez pas vous exempter de toute faute; mais au moins ne persévérez pas dans les mêmes, afin qu'elles ne prennent pas racine dans votre âme; car ensuite il serait très-difficile d'arracher ces mauvaises plantes.

TROISIÈME INSTRUCTION.

DES DOMMAGES QUE CAUSENT LES LECTURES ET LES CONVERSATIONS DANGEREUSES ET MAUVAISES.

Agathe. — Y a-t-il encore, ma chère Mère, autre chose que le péché à éviter pour notre âme dans le monde?

(1) Il s'agit ici de la Sainte elle-même. Sans doute le péché véniel ne peut jamais faire condamner à l'énfer, mais il peut être la cause que nous y tombions. Il y a en effet des âmes appelées à une grande perfection, qui, si elles n'évitent pas avec soin le péché véniel, ne tardent pas à tomber dans le péché mortel. Pour ces âmes, il n'y a pas de milieu entre la damnation et une grande perfection. Nous espérons que cette réflexion sera utile à plus d'une âme qui résiste à l'attrait de la grâce en elle-même. Du reste, les théologiens reconnaissent qu'il y a des actes qui ne sont que véniels chez les uns par inadvertance, et qui sont mortels pour ceux qui ont reçu de grandes lumières divines.

Sainte Thérèse. — Il y a d'abord la lecture des livres dangereux, source de beaucoup de désordres.

Agathe. — Sans doute les livres pleins d'impiétés ou d'infamies, dont les écrivains dissimulent l'horreur sous la pompe d'un beau discours, et qui, comme la coupe de Babylone, contiennent un poison mortel, sont pernicieux à l'âme (1); mais les ouvrages où l'on raconte seulement des aventures divertissantes, et qu'on appelle *romans*, ne cachent, ce me semble, aucun péril. Les délassements qu'ils offrent adoucissent les ennuis du cœur, sans faire naître aucune affection pour le péché.

Sainte Thérèse. — Ah! ma fille, de ces deux sortes de livres, les premiers jettent les âmes dans l'enfer des passions et des vices, les seconds les retirent du paradis de la grâce et des vertus. Vouloir avec eux consoler ses ennuis, c'est ouvrir la porte à un grand ennemi de la crainte de Dieu et du salut. J'en ai fait l'expérience, m'étant adonnée à ces lectures: elles refroidirent mes bons désirs, et affaiblirent les heureuses inclinations qui me portaient à la vertu, en m'affectionnant aux vanités du monde et aux frivoles

(1) Il n'y a rien de plus utile à lire pour le bien de nos âmes que les livres écrits par les saints ou les Vies des saints. Ces ouvrages, remplis de l'esprit de Dieu, ont une vertu merveilleuse pour toucher nos cœurs et nous exciter à la pratique de la vertu. Ensuite, ils enseignent toujours la plus grande perfection, et ils sont pratiques. Heureuses les âmes qui goûtent ces salutaires lectures!

industries de la vanité. Je commençai à prendre goût à la parure et à désirer de paraître avec avantage. Je m'occupai de la blancheur de mes mains et du soin de ma chevelure ; j'aimai les parfums, et recherchai mille choses frivoles au lieu de chercher Dieu. Je courais ainsi à ma perte, et ne dus mon salut qu'à la lecture des bons livres, qui rendirent à mon âme la lumière des beaux jours de mon enfance.

AGATHE. — Si les livres dangereux nous séduisent par des récits de faits imaginaires, et si des peintures qui ne frappent que les yeux de l'esprit font une si forte impression sur notre âme, que nous voudrions ressembler à ces héros de romans ou même être à leur place, quelle influence plus grande encore ne doivent pas exercer sur nous les conversations des personnes dont nous voyons les actions, et qui, nous environnant de témoignages affectueux, nous ouvrent les secrets de leur cœur et nous attirent par la douceur et le charme de leur amitié à leur devenir conformes (1) !

SAINTE THÉRÈSE. — Vous dites vrai : à un âge où les vertus encore tendres demandent tant de soin, quel péril n'offre pas la société des personnes qui, loin de connaître la vanité du monde, ne savent le

(1) Il faut veiller sur nous-mêmes dans nos relations avec les créatures. Cela est nécessaire et bien nécessaire. Il faut unir notre cœur à Jésus, et travailler chaque jour à n'avoir d'affection que par Lui et pour Lui.

dépeindre que sous les plus attrayantes couleurs ! Les tableaux séduisants qu'elles en font nous engagent facilement dans le piége ; car notre faible nature étant plus vivement inclinée vers le mal que vers le bien, se laisse plus aisément entraîner aux folles affections de ces personnes et à leurs frivoles sentiments, qu'elle ne profite des entretiens des gens de vertu et de piété. Je sais quelle est la grandeur de ce danger. Après m'avoir attirée à l'amour du monde et de moi-même, il me détourna de celui des mortifications et des austérités que de jeunes religieuses m'assuraient être au-dessus de mes forces.

Agathe. — D'après ce que vous me dites, ma Mère, on doit redouter les conversations mondaines ; cependant si on les fuit, comment travaillera-t-on à la conversion du prochain ? J'aurais cru pourtant que la charité nous oblige à lui procurer les biens précieux que nous possédons nous-mêmes.

Sainte Thérèse. — Les faibles doivent craindre et éviter les entretiens des personnes du monde ; mais les âmes qui sont véritablement remplies de l'amour et de la crainte de Dieu peuvent faire la guerre au monde et aux démons ; elles ne peuvent plus aimer les vanités de la terre, ni accorder la moindre affection aux plaisirs, aux honneurs, aux richesses. Au lieu de seconder ou de partager les faiblesses des autres, elles deviennent un instrument pour les retirer de leurs misères.

AGATHE. — Vos paroles s'accordent parfaitement avec ce que j'ai ouï dire de saint Paul, qui commande de fuir ceux qui vivent dans le déréglement, mais qui veut que les forts supportent les faibles afin de les sauver.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

DE LA FUITE DU MONDE.

AGATHE. — Lorsque les vaines conversations du monde ont perverti nos bonnes mœurs, ou nous menacent de ce malheur, quel remède peut-on y apporter?

SAINTE THÉRÈSE. — Le meilleur est la retraite, et la fuite des occasions (1). En perdant de vue les ob-

(1) Nous devons être très-vigilants à fuir les occasions du péché. Il ne faut pas s'exposer à la tentation sans conseil, même sous un bon prétexte, à plus forte raison sans motif. Il ne faut pas non-seulement s'exposer à la tentation, mais même à l'occasion de la tentation, lors même qu'on se sentirait capable d'y résister. L'homme n'est jamais plus faible que lorsqu'il se croit plus fort, parce qu'alors il s'appuie sur lui-même et non sur Dieu qui est notre soutien. Dans le moment de la tentation le démon agit souvent avec tant de force que l'homme est moins coupable qu'il ne pourrait le paraître. Mais n'oublions pas ce que nous enseignent tous les théologiens que s'exposer sans cause suffisante au danger prochain du péché mortel, c'est commettre un péché mortel. Les personnes qui tendent à la perfection doivent suivre fidèlement cet avis.

jets qui nous séduisent, l'impression qu'ils produisaient sur nous s'affaiblit insensiblement. J'en ai fait moi-même l'expérience : quand pour m'arracher aux dangers de la société légère dont je m'étais entourée, mon père me plaça dans un monastère, je commençai par y ressentir un cruel ennui; mais à peine huit jours s'étaient-ils écoulés que déjà la sérénité avait brillé dans mon âme, et que je me trouvai beaucoup plus heureuse dans ce sûr asile que sous le toit paternel. Le démon ne laissa pas d'essayer d'y troubler mon repos par les messages de mes anciennes amies; mais le règlement de la maison défendant les communications vaines, elles finirent bientôt. Je retrouvai alors le goût et l'amour du bien. Je compris quelle grâce Dieu fait à ceux qu'il place dans la société des âmes saintes.

Agathe. — En vous envoyant ainsi dans une communauté pour y passer quelque temps, c'était bien sans doute ôter le monde de devant vos yeux, mais ce n'était pas l'ôter de votre cœur; car, gardant la liberté d'y retourner, vous pouviez aussi en conserver le désir.

Sainte Thérèse. — Ce commencement de retraite produisit cependant en moi un très-heureux changement. Il fit renaître dans mon âme la pensée et l'attrait des choses éternelles, et quand vint le moment de quitter cette paisible solitude, mes prédilections penchaient déjà du côté de l'état religieux.

Cet état me paraissait être le meilleur et le plus assuré pour éviter l'enfer, et m'ouvrir le chemin des joies éternelles. Cette année de retraite détermina la seconde démarche par laquelle j'embrassai la vie religieuse. Là, quelques efforts qu'il fasse, le démon ne peut tromper les âmes, comme il le fait dans le monde, à cause de l'obéissance qui les préserve des périls attachés à la propre volonté. Jésus, leur fiancé céleste, en attendant le jour des noces sacrées où il doit les conduire dans sa bienheureuse demeure, se montre si jaloux de leurs affections, qu'il ne leur permet d'aimer que lui seul.

AGATHE. —Cette divine tendresse, qui nous a retirées du milieu des tentations et des dangers du monde, mérite en effet un constant et généreux retour.

SAINTE THÉRÈSE.—O ma fille, plaise à Dieu de vous faire connaître quelle est cette grâce insigne, et de vous faire apprécier une si inestimable faveur!

CINQUIÈME INSTRUCTION.

DE L'EXCELLENCE DE L'ORAISON.

AGATHE. — On dit que l'oraison est un moyen excellent pour éviter le péché et s'avancer dans la vertu. Je désirerais bien, ma sainte Mère, recevoir sur ce sujet les leçons de votre expérience et les lumières dont j'ai un si grand besoin.

SAINTE THÉRÈSE.—Je conseillerais à tout le monde, même aux personnes qui n'ont point de vertus, de s'adonner à l'oraison, parce que c'est le moyen de les acquérir toutes. Il y va de la vie intérieure de l'âme de commencer par cet exercice. Celui qui l'a entrepris ne doit jamais le quitter, quelques fautes qu'il commette. Par lui il pourra se corriger; sans lui, ce sera infiniment plus difficile. Quant à ceux qui sont encore étrangers à l'oraison mentale, je les conjure de ne pas se priver d'un bien si précieux. Là il n'y a rien à craindre et tout à gagner (1). Les progrès seront lents : on ne fera pas d'héroïques efforts pour atteindre la perfection, ni pour se rendre digne des faveurs et des délices que Dieu accorde aux parfaits, c'est possible. Mais on apprendra du moins à connaître peu à peu la voie du ciel; et si l'on y marche avec constance, on peut tout attendre de la miséricorde de Dieu. Ce n'est pas en vain qu'on choisit le divin Jésus pour ami. Car, selon moi, l'oraison n'est qu'un intime entretien d'amitié de l'âme seule à seule avec Dieu. Dans cette conversa-

(1) Il importe beaucoup de s'appliquer à suivre une méthode d'oraison qui nous sera indiquée par notre directeur. Nous recommandons vivement aux personnes qui veulent s'adonner à l'oraison, celle du grand serviteur de Dieu le séraphique M. Olier. Si nous ne pouvons suivre une méthode, nous ne devons pas nous inquiéter, pourvu toutefois, que nous n'ayons rien négligé pour nous y astreindre. Dieu fera le reste en nous, car son esprit peut se communiquer à notre âme comme il lui plaît.

tion secrète, elle ne se lasse pas d'exprimer son affection à celui dont elle sait qu'elle est tendrement aimée.

Agathe. — Mais comment pourrait s'entretenir seule avec Dieu une âme qui ne sent point d'amour pour lui ? qui ne peut même arrêter sa pensée sur lui, parce que mille imaginations vaines, mille images distrayantes du monde, la troublent et la préoccupent de toute part?

Sainte Thérèse. — N'importe. Dieu souffre en sa présence celui que sa société fatigue ! Quel excellent ami il est à son égard ! Avec quelle bonté il nous supporte et nous attend ! Avec quelle condescendance il nous traite, jusqu'à ce qu'enfin l'âme vaincue plie son humeur à celle de cet ami divin, qui si longtemps s'est plié à la sienne. Après avoir soutenu dans les commencements cette lutte d'un esprit distrait, on voit quelle récompense Dieu sait accorder en retour de la courageuse persévérance qui nous a tenus près de lui. Il arrête les efforts des démons, affaiblit leur empire, augmente les forces de ses fidèles athlètes et les rend enfin vainqueurs. Non, non, le Seigneur ne tue pas ceux qui mettent en lui leur confiance et veulent l'avoir pour ami. Il donne la vie à leur âme, et se plaît même à fortifier leur corps par une nouvelle vigueur.

Agathe. — Je conçois que l'on trouve dans l'oraison des lumières pour connaître la grandeur de ses

péchés, les peines éternelles qu'ils méritent, la gloire qu'ils font perdre ; mais si toutes ces considérations se font sans douceur et sans attrait, à quoi peuvent-elles servir? Il me semble qu'elles sont insuffisantes pour donner le goût des choses de Dieu, à ceux qui ne trouvent de charme qu'à celles du monde.

SAINTE THÉRÈSE. — Il ne tient point à Dieu que ces âmes reviennent à lui et ne recouvrent son amitié. Il les éclaire, les console, leur témoigne une tendresse paternelle qui commence à réveiller leurs bons désirs. Quelquefois même il leur accorde la faveur de la contemplation ; mais cette faveur est rare et passagère. Il agit ainsi pour voir avec quelle ardeur ces âmes se porteraient à son saint amour. Mais si elles dédaignent ou méprisent ces grâces, elles sont bien coupables ! N'est-ce pas un très-grand mal en effet, quand Dieu daigne s'incliner vers nous, de nous détourner de lui pour lui préférer les choses de la terre et leur donner notre cœur? Heureux ceux qui sont fidèles à Notre-Seigneur ! En échange d'un peu de peine, il leur donne des douceurs intérieures qui leur rendent légères toutes les croix de cet exil.

SIXIÈME INSTRUCTION.

DE LA NATURE DE L'ORAISON.

AGATHE. — Je sens bien, ma sainte Mère, qu'il y a de grandes choses à dire sur ce sujet, mais avant de les expliquer, veuillez, s'il vous plaît, me donner une définition claire et toute simple de l'oraison.

SAINTE THÉRÈSE. — L'oraison dont nous parlons ici, et qu'on nomme oraison *mentale*, est une communication intérieure avec Dieu. Dans cette sorte d'oraison, ce ne sont point les lèvres qui conversent avec le Seigneur, mais l'esprit et le cœur seulement.

AGATHE. — De quoi s'occupe-t-on dans ces entretiens?

SAINTE THÉRÈSE. — Des offenses qu'on a eu le malheur de commettre contre Dieu; des grandes obligations dont on lui est redevable. L'âme y considère aussi, devant la majesté divine, l'horreur de l'enfer, la gloire du paradis, les moyens d'éviter le premier et d'arriver au second. Elle rappelle en sa mémoire ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous; s'émeut de compassion sur ses travaux et ses douleurs. Elle se représente son Sauveur, l'adore, le prie, l'implore dans ses besoins, se plaint à lui dans ses peines, et lui adresse des paroles simples, dictées par ses désirs

et ses misères. Quand la solitude manque pour faire oraison, ou que la maladie en empêche, l'âme trouve encore un moyen de prier mentalement : elle offre à Dieu ses travaux et ses souffrances, se souvient que c'est pour lui qu'elle les endure, et se soumet entièrement à sa divine volonté. Vous pouvez encore, ma chère fille, réfléchir devant qui vous êtes, considérer quel est cet époux divin, dans quel lieu il doit vous conduire, quels biens il promet de vous donner, quelles sont ses qualités admirables, et comment vous devez agir pour lui plaire en toutes circonstances.

Ces diverses manières de se tenir devant Dieu et de s'entretenir avec lui, ne sont autre chose que faire *oraison*.

AGATHE. — Deux choses, si je le comprends bien, composent donc l'oraison : la *considération* qui nous applique à Dieu et aux objets qui nous portent à lui; l'*affection* qui incline notre cœur à fuir le mal et à aimer le bien, qui n'est autre que Dieu lui-même. Laquelle de ces deux choses est la meilleure?

SAINTE THÉRÈSE. — Sachez, ma fille, que le profit de l'âme dans l'oraison ne consiste pas à *penser* beaucoup, mais à *aimer* beaucoup. C'est pourquoi je dis, avec vérité, que s'adonner à l'oraison, c'est se faire le serviteur de l'amour.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

L'ORAISON VOCALE NE DOIT POINT SE FAIRE SANS L'ORAISON MENTALE.

AGATHE. — Tenir sa pensée recueillie en Dieu, et former dans son cœur diverses affections, c'est quelque chose de trop difficile pour certaines personnes. Ne sera-ce donc pas assez pour elles de prier vocalement, puisque cette manière d'oraison est approuvée par l'Église, et enseignée par Notre-Seigneur lui-même ?

SAINTE THÉRÈSE. — Je sais qu'il y a des esprits si légers et si mobiles, qu'ils ne sauraient s'appliquer à une seule chose, et quand ils cherchent à arrêter leur pensée sur Dieu, ils sont agités par mille distractions importunes ; mais s'ils ne peuvent méditer, au moins peuvent-ils peu à peu s'arrêter sur ce que signifient les paroles de leurs prières vocales; car parler à Dieu des lèvres seulement sans prendre garde à ce qu'on lui dit, c'est plutôt une offense qu'un hommage. Mais si je profère d'une manière si attentive les paroles de l'oraison, que je sente en même temps que je parle à Dieu, et cela avec plus d'application et de soin que je n'en ai aux mots que je prononce, je fais une véritable prière vocale. S'il en était autrement, ma prière ne serait qu'une sorte

d'indiscrétion et d'incivilité dans laquelle j'oublierais entièrement qui je suis, et à qui je parle.

Agathe. — S'il en est ainsi, pourquoi dit-on à ceux qui ne sauraient prier mentalement qu'ils doivent se contenter de l'oraison vocale, car il me semble que celle-ci ne leur sera pas plus facile que l'autre ?

Sainte Thérèse. — Vous vous trompez, ma fille. Dans la prière vocale, comme par exemple dans le *Pater* et l'*Ave Maria*, l'esprit n'a point à chercher ce qu'il doit dire, mais il le trouve tout préparé, et les paroles qu'on lui a fait connaître se placent naturellement sur les lèvres. La première de ces oraisons, sortie de la bouche même du Seigneur, est un excellent fonds de méditation. L'oraison vocale est d'ailleurs un moyen d'arriver à l'oraison mentale : il faut unir l'une à l'autre : si donc au moment de dire les heures, ou de réciter le chapelet, vous pensez à celui auquel vous allez parler, vous vous remettez sous les yeux ce que vous êtes devant lui, vous cherchez à bien vous pénétrer de sa grandeur et de votre néant; avant de commencer votre prière vocale, vous avez déjà consacré un certain temps à l'oraison mentale.

Agathe. — Je comprends comment l'on peut ainsi se servir de la prière vocale avec fruit : c'est un appui pour soutenir les âmes faibles et distraites ; c'est l'encens préparé pour être répandu devant l'au-

tel dont parle l'Apocalypse ; c'est un mets tout assaisonné que l'on place devant celui qui a faim pour le nourrir.

Sainte Thérèse. — Tout cela est vrai, et je connais plusieurs personnes qui, ne priant que vocalement, sont élevées néanmoins à une contemplation sublime, sans qu'elles sachent comment cela se fait. Je sais une âme qui, n'ayant pu faire d'autre oraison que la vocale, possédait toutes les autres, et quand elle voulait prier d'une autre manière, son esprit s'égarait de telle sorte qu'elle ne pouvait se supporter elle-même. Mais plût à Dieu que nos oraisons mentales fussent semblables à sa prière vocale ! Elle récitait quelques *Pater* en songeant aux mystères où Notre-Seigneur a répandu son sang, et à l'aide de cette prière vocale, elle restait plusieurs heures dans une intime union avec le divin Maître. Ainsi en disant simplement l'Oraison dominicale, elle était élevée jusqu'à l'union divine. Voilà à quoi sert de bien faire l'oraison vocale.

Agathe. — Mais d'où vient que dans cet exercice on rencontre des difficultés si grandes, et qu'on est tourmenté par tant de distractions importunes ?

Sainte Thérèse. — L'humeur mélancolique, la faiblesse de la tête, d'autres indispositions corporelles peuvent faire naître les difficultés et les distractions malgré tous les efforts de l'âme pour en triompher. Dieu permet aussi ces épreuves pour

exercer ses serviteurs, car leur bonne volonté ne les empêche pas toujours d'être distraits, et d'avoir l'esprit aussi inappliqué que le serait celui d'un homme frappé de folie.

AGATHE. — Comment peut-on connaître que ces difficultés insurmontables viennent de Dieu?

SAINTE THÉRÈSE. — Si la personne ainsi tourmentée et distraite dans l'oraison en éprouve une véritable peine, et que du reste elle veille habituellement sur elle, et ne parle à Dieu qu'avec respect, elle peut penser que ces distractions importunes et continuelles ne viennent pas de sa faute.

AGATHE. — Quel conseil pourrait-on lui donner?

SAINTE THÉRÈSE. — Dans ces agitations et ces tempêtes de l'âme, il est inutile de vouloir ramener de force à la saine raison l'entendement malade. Ces efforts ne serviraient qu'à accroître le mal. Il faut alors prier comme on peut, et même suspendre la prière, donnant ainsi à l'âme infirme et souffrante un moment de repos. Ce temps doit être employé à d'autres actes de vertu.

HUITIÈME INSTRUCTION.

DE LA SOLITUDE.

Première préparation à l'oraison.

AGATHE. — Quelles préparations sont nécessaires, ma sainte Mère, pour réussir dans l'oraison?

Sainte Thérèse. — La première préparation pour nous disposer à l'oraison, c'est de chercher la solitude. On ne peut en même temps parler à Dieu et au monde : c'est pourtant ce qu'essaient ceux qui en priant d'un côté, écoutent de l'autre ce qui se dit auprès d'eux, ou s'arrêtent à tout ce qui leur vient à l'esprit sans chercher à en détacher leur pensée. Cependant Notre-Seigneur lui-même se retirait dans la retraite pour prier, non qu'il eût besoin de cet isolement pour se recueillir, mais pour notre instruction et notre exemple. Si nous demeurons dans l'embarras et le bruit des créatures, nous ne pourrons entendre ni ce que nous disons à Dieu, ni ce qu'il daigne nous répondre. Pour moi, j'ai tellement éprouvé la nécessité de cette solitude, que mon plus ardent désir de recouvrer la santé dans mes maladies, venait du besoin que je ressentais de me retrouver seule pour m'appliquer à l'oraison.

Agathe. — Il me semble néanmoins, ma Mère, qu'il serait onéreux de ne pouvoir méditer que dans le secret des cellules, ou dans celui des déserts. Le cœur qui aime Dieu peut l'aimer dans tous les lieux du monde, et se ressouvenir partout de ses divines perfections.

Sainte Thérèse. — Sans doute ; le véritable ami de Jésus aime partout son Bien-Aimé, et l'a partout présent à sa mémoire, mais l'amour de la solitude est inséparable du saint amour. Cependant quand

c'est l'obéissance, ou le zèle, qui nous engage dans l'action et nous prive des heures de l'oraison mentale, un soupir échappé du fond de notre cœur a une grande puissance auprès de Dieu, en lui exprimant la peine que nous éprouvons d'être enchaînés loin de lui dans cet exil, et celle, plus cruelle encore, de ne pouvoir nous entretenir librement avec lui dans le tête-à-tête de la solitude,

NEUVIÈME INSTRUCTION.

DE LA PURETÉ DE CONSCIENCE.

Deuxième préparation à l'oraison.

AGATHE. — Après s'être éloigné des objets extérieurs au moyen de la solitude, que faut-il faire pour entrer en oraison?

SAINTE THÉRÈSE. — Il faut purifier sa conscience ; car vouloir s'approcher de Dieu avec une âme souillée est une chose insupportable à la sainteté divine. Il me souvient de la honte que j'éprouvais d'user avec Dieu de la douce familiarité de l'oraison, dans un temps où la dissipation s'était emparée de mon âme. Je redoutais comme un châtiment très-rigoureux la peine extrême que j'y devais ressentir d'avoir offensé Dieu. Cette peine me décida à me confesser souvent pour tenir mon âme pure. Je conseille encore à ceux qui veulent prier d'examiner d'abord

leur conscience, puis de dire le *Confiteor*, ensuite de faire le signe de la croix. Il faut, après ces saintes précautions, mettre son esprit dans un vide entier de toute chose, comme si l'on devait mourir à l'heure même; s'exciter au repentir de ses fautes, et, pour y satisfaire, réciter le *Miserere*. On pourrait ensuite dire à Dieu : O mon Seigneur, je viens à votre école pour apprendre et non pour enseigner; je parlerai donc à votre Majesté, quoique je ne sois que poussière, cendre, et un misérable ver de terre.

Agathe. — Ces sentiments d'une profonde humilité sont bien propres, je l'avoue, à faire oublier à Dieu toutes nos ingratitudes, et je m'appliquerai désormais avant l'oraison à les exciter dans mon âme.

DIXIÈME INSTRUCTION.

DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

Troisième préparation à l'oraison.

Agathe. — Faut-il s'abîmer longtemps dans cette vue de soi-même?

Sainte Thérèse. — Non. L'âme qui se voit seule doit chercher une compagnie. Mais quelle compagnie serait préférable à celle du divin Maître? Représentez-vous donc cet adorable Sauveur à côté de vous, et surtout au dedans de votre cœur, et si vous prenezl'habitude de vous tenir en sa présence, vous trouverez partout ce fidèle consolateur. L'ayant ainsi

avec vous, vous n'avez pas besoin de lui parler à haute voix pour lui faire entendre votre prière : dans le plus profond silence, il recueillera ce que votre cœur veut lui dire.

AGATHE. — Comment devons-nous nous représenter Notre-Seigneur pour mieux profiter de sa présence?

SAINTE THÉRÈSE. — Considérez-le crucifié, et vous au pied de la croix le regardant avec affection. Il tournera vers vous ses yeux baignés de larmes ; mais dans ce regard quelle divine beauté ! quelle tendre compassion ! Voyez-le ressuscité ; sa seule vue, au sortir du sépulcre, vous fera tressaillir d'allégresse. Quel éclat ! quelle majesté ! de quelle joie bat son cœur à l'aspect de ce champ de bataille où il a remporté pour vous un si beau triomphe, et où il a conquis cet immortel royaume dont il veut vous donner la moitié !

AGATHE. — Ces représentations sont corporelles, et par conséquent trop basses, ce me semble, pour des âmes avancées, et qui, dit-on, font plus de progrès en rejetant tout ce qui est sensible pour ne s'appliquer qu'à ce qui est purement spirituel.

SAINTE THÉRÈSE. — C'est là une grande erreur. A mon avis, il faut être très-avancé dans les voies spirituelles pour rejeter tout ce qui est corporel (1).

(1) Il ne faut pas oublier que la sainte humanité de Jésus est le moyen véritable de la contemplation. Celui qui enseignerait

Jusque-là, il est évident qu'il faut chercher le Créateur par les créatures, et certes si celles-là nous servent à cette fin, combien serait-il erroné de compter au nombre des obstacles à l'oraison, l'humanité très-sacrée de Jésus-Christ ! Faibles mortels que nous sommes, il est d'une immense utilité pour nous, toute notre vie, de nous représenter Jésus-Christ comme homme. L'âme, sans cette représentation, à quelque haut degré qu'elle se croit remplie de Dieu, demeure comme privée de tout appui; sans ce guide fidèle, elle s'égarera du vrai chemin. Jésus a dit lui-même : Je suis la voie et la lumière. Personne ne peut aller à mon Père que par moi. Celui qui me voit voit mon Père. D'après ces paroles, qui donc prendrait un bon chemin en ne voulant penser ni à la vie ni à la passion du Sauveur ? Cet aimable Jésus est une trop bonne société pour le fuir. Nous ne sommes pas des anges, nous avons un corps : comment voudrions-nous nous faire des anges pour n'a-

le contraire tomberait dans une erreur déjà condamnée par l'autorité de l'Église. Sainte Thérèse déclare avoir été trompée à ce sujet par un homme peu éclairé dans ces matières, et elle encourage les âmes à ne jamais s'éloigner de la sainte humanité dans la contemplation. Sans doute le Verbe de Dieu peut quelquefois, dans les ravissements, attirer si fortement une âme qu'elle ne voie plus que la divinité. Mais cet état dure peu et ne dépend pas de nous. Il reste donc établi que la sainte humanité, considérée principalement dans la Passion, est le moyen pour parvenir sûrement à la véritable contemplation. Cet avis est important.

voir rien de corporel devant les yeux! Considérons donc cet Homme-Dieu qui a bien voulu mourir pour nous. J'ai très-clairement vu que pour plaire à Dieu et recevoir de grandes grâces, il faut aller à lui par cette sainte humanité du Sauveur, dans laquelle le Père céleste dit lui-même qu'il prend ses complaisances.

AGATHE. — Cependant, ma sainte Mère, j'ai lu dans l'Évangile, que Notre-Seigneur semblait trouver sa présence sensible moins utile à ses disciples que son éloignement, puisqu'il leur dit : *Il vous est expédient que je m'en aille, car si je ne m'en vais point, le Saint-Esprit ne viendra point à vous.* (Jean, XVI, 5.)

SAINTE THÉRÈSE. — Je pense, ma fille, que si les apôtres eussent eu la foi comme elle leur fut donnée plus tard, la sainte humanité du Sauveur n'eût été d'aucun obstacle à leur perfection, puisque Jésus-Christ ne dit point les paroles que vous me citez à la très-sainte Vierge, bien qu'elle l'aimât plus mille fois que ne l'aimaient les disciples. Ce n'était donc pas pour leur ôter sa présence corporelle, mais pour affermir leur foi dans Celui en qui ils ne voyaient pas assez la *Divinité*, que le divin Sauveur leur parla de la sorte.

AGATHE. — N'y a-t-il donc pas un état très-élevé dans les voies spirituelles, où les ames, adorant seulement Dieu en esprit, s'abîment dans la divi-

nité sans aucune image de ce qui est corporel?

Sainte Thérèse. — Ces états sont très-rares, et ces communications sont si sublimes que l'âme ne peut y parvenir d'elle-même. Si elle peut s'aider en quelque chose, ce ne sera pas en éloignant toute représentation corporelle, mais en s'unissant à Jésus-Christ; car, j'en ai l'expérience, et Notre-Seigneur me l'a dit aussi, c'est par cette porte que nous devons entrer si nous voulons que sa souveraine Majesté nous découvre de grands secrets. Vouloir s'élever sans ce soutien, c'est un défaut d'humilité qui empêche l'âme de s'avancer dans la vraie contemplation, tandis que prendre Jésus pour le commencement de toutes les voies, c'est s'ouvrir un chemin à la plus haute perfection. Saint Paul l'avait, pour ce motif, continuellement sur les lèvres, comme saint François le tenait si bien dans son cœur, que les plaies du divin crucifié devinrent aussi les siennes. Saint Antoine de Padoue se délectait avec l'enfant Jésus; saint Bernard et sainte Catherine de Sienne chérissaient la sainte humanité; ainsi ceux qui commencent, ceux qui avancent, ceux qui arrivent, ne doivent jamais s'éloigner de ce divin Seigneur.

ONZIÈME INSTRUCTION.

DU COURAGE NÉCESSAIRE POUR ENTRER DANS LA VOIE DE L'ORAISON,

Quatrième préparation.

AGATHE. — S'éloigner du bruit et du tumulte, tenir son âme pure de tout péché, avoir Jésus-Christ devant les yeux, sont trois excellentes dispositions à l'oraison ; mais cependant, ma Mère, elles ne détruisent pas un obstacle que nous rencontrons trop souvent à ce saint exercice, je veux dire la crainte de ne pas s'y comporter comme il le faudrait, et de ne pas y trouver auprès de Dieu un accès favorable.

SAINTE THÉRÈSE. — Quiconque veut s'appliquer à l'oraison, doit chercher en toute chose à conformer sa volonté à celle de Dieu, et s'abandonner entièrement à sa conduite, afin que ce bon Maître opère en l'âme, non ce qu'elle voudrait, mais ce qu'il jugera à propos. De sorte que, soit qu'il n'ait pas l'air de l'apercevoir, ni qu'il lui montre la majestueuse beauté de sa face ; soit qu'il lui ferme la porte des consolations, ou qu'il la prenne comme par la main pour l'introduire dans sa demeure, elle reçoive tout avec égalité d'esprit. Et quand le Seigneur se montrera sévère dans la correction des défauts de cette âme, qu'elle approuve ses jugements comme très-

justes, et qu'elle s'humilie profondément en sa présence. Elle doit être dans la résolution de repousser toutes les pensées étrangères qui viendront la distraire, et si, malgré ses efforts, elle ne peut en former de bonnes, qu'elle reste néanmoins aux pieds de Jésus-Christ tout le temps destiné à ce saint exercice. Ne serait-ce pas en effet comme se railler de Dieu, après lui avoir offert si peu de chose, que de le lui reprendre? Donnons donc courageusement à ce grand roi le temps que nous perdons tant de fois avec des personnes qui ne nous en savent aucun gré. Soyons dans la ferme et inébranlable résolution de ne jamais le lui ravir, quelques travaux, quelques contradictions, quelques sécheresses et ennuis qu'il nous en coûte. Considérons ce temps comme une chose qui ne nous appartient plus, et que le Seigneur pourrait exiger comme une justice, si nous ne voulions pas satisfaire à nos engagements.

Agathe. — Mais que sert à l'âme d'employer tant de temps à l'oraison, quand par les aridités et les distractions qu'elle y éprouve, elle croit le perdre?

Sainte Thérèse. — Si l'âme ne peut alors offrir à Dieu un esprit recueilli, elle lui offre au moins le temps destiné à ce recueillement, et l'effort qu'elle fait pour se vaincre et demeurer là. Notre-Seigneur remarque avec exactitude nos moindres services : ne fît-on que lever les yeux au ciel avec un souvenir

du cœur pour lui, il n'y a pas à craindre qu'il laisse cette action sans récompense.

Un autre motif pour lequel il importe d'avoir le dessein de persévérer dans l'oraison, c'est que cette résolution empêche le démon de nous tenter si facilement. Cet ennemi ne craint rien davantage que les âmes fortes et déterminées. Il sait le dommage qu'elles lui causent, et que tout ce qu'il fait pour leur nuire tourne à leur profit et à l'avantage de beaucoup d'autres. Nous devons néanmoins nous tenir sur nos gardes : si la lâcheté de nos ennemis les empêche d'attaquer ceux qui veillent sans cesse sur eux-mêmes, leur malice leur donne un très-grand avantage sur les négligents. S'ils remarquent de l'inconstance dans une âme, une volonté chancelante de persévérer dans le bien, ils l'agitent de mille craintes, et lui représentent difficultés sur difficultés, et ne lui laissent pas un moment de repos !

Agathe. — Il me souvient à ce propos de ce que dit le grand Apôtre : Résistez au démon, et il s'enfuira de vous; et je comprends combien est excellente la résolution de persévérer dans l'oraison.

Sainte Thérèse. — L'expérience que j'en ai faite pourra encore vous en convaincre : très-souvent, hélas! pendant des années entières, j'étais moins préoccupée d'utiles et saintes réflexions que du désir d'entendre l'horloge m'annoncer la fin du temps consacré à la méditation. Bien des fois, je l'avoue,

j'eusse préféré la plus rude pénitence au tourment de me recueillir. Je faisais cependant effort sur moi, et Dieu venait à mon secours. Lorsque je m'étais ainsi vaincue, je goûtais plus de paix et de délices qu'à certains jours, où l'attrait m'avait conduite à ces entretiens célestes.

DOUZIÈME INSTRUCTION.

DU RECUEILLEMENT.

Cinquième préparation à l'oraison.

Agathe. — On dit, ma sainte Mère, que le recueillement est une des préparations immédiates de l'oraison : mais comment se recueillir ?

Sainte Thérèse. — Aller à l'oraison, l'esprit rempli de mille affaires auxquelles il est ainsi attaché parce que là où est notre trésor, là est notre cœur, c'est un inconvénient qui empêche absolument de bien prier. Le dommage que nous cause cette dissipation intérieure devrait seul suffire pour nous porter à nous recueillir. Peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi ? Et comment espérer de trouver ailleurs le repos, lorsqu'on n'en trouve pas même dans sa propre maison ? Se dégager de ces troubles, se désoccuper de ces pensées étrangères, c'est commencer à se recueillir. L'entendement se recueille en se proposant Dieu au dedans de

soi-même, et l'imagination y contribue en se le représentant aussi dans le sanctuaire du cœur. Considérer ainsi Notre-Seigneur dans le plus intime de l'âme, est plus attachant et plus utile que de le contempler hors de soi. C'est en particulier l'avis du glorieux saint Augustin qui dit de lui-même, que, cherchant Dieu dans les places publiques, dans les plaisirs, partout dans cet univers, il ne l'avait trouvé nulle part comme dans le fond de son cœur. L'avantage d'une pareille méthode est visible : elle nous fait trouver Dieu en nous-mêmes (1), sans qu'il soit nécessaire de nous élever par la pensée jusqu'au ciel, nous épargnant ainsi un effort qui fatigue l'esprit, distrait l'âme, et nous procure moins de fruits.

AGATHE. — Je vois bien que cela est excellent, mais c'est fort difficile ; car les objets extérieurs, le penchant qui nous porte vers eux, les aridités spirituelles, nous persécutent et nous tourmentent souvent sans que nous puissions nous en défaire.

(1) Nous ne connaissons rien de plus utile pour entrer dans la voie intérieure que de se représenter le divin Jésus comme présent dans notre cœur. Du reste, il ne faut pas s'imaginer que ce soit un simple effet d'imagination que nous recommandons. Le séraphique M. Olier, qui recevait de Dieu des communications si sublimes, nous apprend qu'un jour Notre-Seigneur daigna lui dire cette parole : *Je suis réellement présent aux âmes*. Je ne l'aurais pas cru, dit-il, venant d'une autre bouche. Sainte Thérèse n'en doute point. L'expérience nous apprendra les grands fruits que nous pouvons retirer de l'exercice de cette pratique.

Sainte Thérèse. — Quand nous ne pourrions faire autre chose que de voir notre misère, et le grand dommage que nous éprouvons d'être ainsi répandus au dehors et distraits, cela suffirait pour nous recueillir. Mais il ne faut pas essayer de le faire violemment. Accoutumons-y peu à peu l'âme par d'aimables attraits et de doux artifices, afin de ne pas la dégoûter et l'épouvanter. Si nous ne procédons pas de la sorte, avançant ainsi avec douceur, nous ne ferons jamais rien; tandis qu'en agissant de cette manière nous obtiendrons de grands avantages. Qui donc pourrait empêcher de porter les yeux de l'âme sur Jésus-Christ, un peu de temps, si l'esprit est trop indocile à s'appliquer? L'âme qui regarde tant d'objets dangereux ou mauvais, ne pourrait pas arrêter un moment son œil sur ce divin modèle? Songez que vos misères et vos iniquités ne l'empêchent pas d'arrêter sur vous ses compatissants regards, et ne pensez pas faire quelque chose de grand en détournant quelque peu votre vue intérieure des objets extérieurs, pour la fixer sur lui. L'Épouse nous dit que l'Epoux n'attend autre chose qu'un de nos regards; et il estime tant ce regard qu'en retour il ne nous manquera jamais.

Agathe. — Après ces belles réflexions, ces admirables raisonnements, je dirai volontiers à mon âme : Une telle chose t'est nécessaire, c'est ton Dieu au dedans de toi-même. Rentre donc dans ton cen-

tre, et mets en oubli tous les objets extérieurs. Et vous, mon Dieu, placez-moi près de vous, et me fasse ensuite la guerre tel ennemi qui le voudra, je ne craindrai rien.

TREIZIÈME INSTRUCTION.

DE LA MÉDITATION.

AGATHE. — Toutes ces préparations étant faites, entrons, je vous en prie, ma Mère, dans l'édifice de l'oraison, et examinons-en la première partie.

SAINTE THÉRÈSE. — L'âme étant recueillie, comme nous l'avons dit, et se représentant Jésus-Christ au dedans d'elle-même, doit d'abord penser à ses souffrances et aux vertus dont il nous a donné l'exemple. Elle doit lui parler avec une grande humilité, et néanmoins lui adresser ses demandes comme au meilleur des pères ; lui raconter ses peines et lui en demander le remède ; cela s'appelle méditer. En effet, j'appelle méditation le discours que fait l'entendement en cette manière ou en d'autres semblables; nous commençons par penser à la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils unique, et, sans nous arrêter là, nous passons aux mystères de toute sa glorieuse vie ; ou bien nous commençons par la prière du jardin des Oliviers, et l'entendement, sans s'arrêter à ce mystère, suit pas à pas le divin Maître

et considère ses douleurs jusqu'à ce qu'il le contemple attaché à la croix; ou bien encore nous prenons un point particulier de la passion, par exemple la prise de Notre-Seigneur par ses ennemis, et, pour approfondir ce mystère, nous considérons en détail tout ce qui peut frapper l'esprit et toucher le cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des apôtres, et ainsi des autres circonstances. Cette sorte d'oraison est admirable et d'un grand mérite. D'autres fois, nous examinons comment Dieu est offensé par les hommes, et nous nous affligeons de la pensée que plusieurs se damnent. Nous considérons les périls auxquels nous sommes exposés, et le grand bien qu'il y a de quitter cette misérable vie !

Toutes ces méditations produisent particulièrement en nous l'horreur du péché.

AGATHE. — Faut-il employer la méditation pour toute oraison ?

SAINTE THÉRÈSE. — Non, ma fille. Le but qu'on se propose dans la méditation étant de chercher Dieu, lorsque l'âme une fois l'a trouvé et qu'elle s'est accoutumée à ne le chercher que par l'opération de la volonté, elle ne veut plus se fatiguer en faisant agir l'entendement; et peut-être aussi que la volonté étant déjà enflammée, cette généreuse puissance voudrait, si c'était possible, se passer du concours de l'entendement; mais il sera impossible à l'âme de renoncer à ce concours parce que sou-

vent elle a besoin des considérations de l'entendement (1) pour enflammer la volonté. Ainsi, quand ce feu de la volonté n'est pas comme à l'ordinaire, et qu'on ne sent pas Dieu présent, on doit faire tout ce qui dépend de soi pour le chercher, à l'exemple de l'Épouse dans les Cantiques, et de saint Augustin dans ses *Confessions*. Dieu veut que lorsque le jardin de notre âme est desséché, nous tirions courageusement de l'eau du puits pour l'arroser ; c'est-à-dire qu'avec l'entendement nous tâchions de former quelques bonnes pensées en méditant sur la vie de Jésus-Christ. La pensée et la considération attentives de ce que Notre-Seigneur a souffert pour nous émeut nos cœurs de compassion, et nous fait répandre des larmes d'amour. La méditation de la gloire que nous attendons et de la tendresse du divin Sauveur pour nos âmes, nous excite à une joie vertueuse et méritoire. C'est ainsi que l'on commence à croître et à se nourrir de bonnes méditations, jusqu'à ce que l'on ait atteint la croissance parfaite.

AGATHE. — N'y a-t-il pas quelque manière de méditer particulièrement utile pour avancer dans l'amour de Dieu ?

(1) Le concours de l'entendement n'est pas absolument nécessaire pour la véritable contemplation. Elle peut exister sans qu'il y concoure. Nous disons ceci pour la consolation des âmes qui dans l'oraison ne peuvent faire aucune espèce de raisonnement, ni discourir avec l'aide de cette faculté qui semble morte en elles.

Sainte Thérèse. — En voici une : L'âme peut se mettre en présence de Jésus-Christ, s'entretenir cœur à cœur avec lui sans fatiguer l'entendement, et savourer le bonheur d'être en sa compagnie. Là, dans ces doux entretiens, point de pénibles raisonnements, mais une exposition naïve des besoins de l'âme et des motifs qu'aurait le divin Maître de ne pas nous souffrir à ses pieds. Il faut suivant le temps varier cette occupation de l'âme, afin qu'elle ne se dégoûte point par la continuité de la même nourriture. Les aliments dont je viens de parler sont très-savoureux et très-agréables. Dès qu'on a commencé à les goûter, ils communiquent à l'âme une forte substance qui la vivifie, et ils l'enrichissent en outre de plusieurs trésors précieux.

Agathe. — Il me semble que l'entendement devrait s'appliquer surtout à considérer les sentiments qui ont animé les actions de Notre-Seigneur, afin d'exciter davantage les désirs et les résolutions de la volonté.

Sainte Thérèse. — Il est excellent en effet de nous souvenir de l'amour avec lequel Jésus-Christ nous a fait tant de grâces, et de nous rappeler en même temps quel gage précieux son Père nous a donné en Lui de cette excessive charité dont il nous anime, car l'amour attire l'amour. Et quoique nous soyons encore faibles et très-imparfaits, excitons-nous sans cesse à aimer Notre-Seigneur. Une fois

qu'il aura imprimé cet amour dans nos cœurs, toutes choses nous seront faciles, et nous avancerons beaucoup en peu de temps sans la moindre peine. Donc quand on considère en Notre-Seigneur l'union de la nature divine avec la nature humaine, il faut médider l'ineffable charité et l'humilité profonde avec lesquelles il s'est abaissé pour se faire homme, et comment il a élevé l'homme jusqu'à être Dieu; avec quelle libéralité généreuse il a employé sa puissance à se manifester à nous pour nous rendre participants de sa gloire, de son pouvoir, de la grandeur qui le met au-dessus de toutes choses!

Tout, dans Notre-Seigneur, est pour nous un sujet d'oraison : sa tête couronnée d'épines, nous porte à lui demander d'éclairer notre intelligence par autant de rayons de foi que ces cruelles épines ont fait d'ouvertures à ce chef adorable et divin. En contemplant ses pieds transpercés, nous pouvons songer avec quelle diligence il est venu nous chercher, et avec quelle pesanteur nous suivons ses augustes traces. Son côté ouvert nous laisse voir comment il a voulu nous découvrir son cœur, et nous l'offrir comme une arche de salut au milieu du déluge des troubles et des tentations. Enfin à l'aspect de ce cœur percé supplions-le d'ouvrir aussi le nôtre, tant pour lui représenter nos misères que pour lui en demander le remède.

AGATHE. — Cette manière de rapporter tout à

l'amour me paraît bien conforme à l'Écriture lorsqu'elle nous dit : Dieu a tellement aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique.

QUATORZIÈME INSTRUCTION.

DES SÉCHERESSES QUI SE RENCONTRENT DANS LA MÉDITATION.

Agathe. — Que doit faire l'âme qui se fatigue à descendre souvent le seau dans le puits et le retire toujours vide : je veux dire qui ne trouve dans la méditation qu'ennuis, dégoûts, répugnances ?

Sainte Thérèse. — Elle doit se rappeler le contentement qu'elle donne au maître du jardin par ce travail, quoiqu'elle-même le trouve inutile ; car elle plaît d'autant plus au maître qu'elle cherche moins sa propre satisfaction, et qu'elle envisage moins la récompense en ne s'occupant que du soin de faire ce qu'on lui a demandé.

Agathe. — Quelles considérations pourraient être utiles pour exciter une âme à supporter ces stérilités ?

Sainte Thérèse. — Elle peut penser qu'elle porte la croix de Jésus-Christ ; qu'il y a de l'honneur a pouvoir dire avec lui : *Mon royaume n'est pas de ce monde ;* mais que le jour viendra où on lui payera ses peines au centuple parce qu'elle sert un bon

maître, toujours attentif à considérer les travaux de ses serviteurs.

AGATHE. — Mais pourquoi Dieu permet-il ces sortes de tourments à ceux qui désirent s'approcher de lui?

SAINTE THÉRÈSE. Premièrement, c'est afin d'éprouver ceux qui l'aiment, et de savoir s'ils pourrontboire le calice qu'il a bu le premier, pour devenir dignes des grands trésors qu'il veut leur communiquer.

Deuxièmement, il veut que nous connaissions par notre propre expérience la misère qui est en nous, de peur que les faveurs qu'il veut nous faire nenous attirent quelque chose de semblable à ce qui arriva à Lucifer.

Troisièmement, il désire nous donner l'occasion de nous abandonner entièrement à sa conduite (1) comme n'étant plus à nous-mêmes mais à lui, et que nous estimions qu'il nous fait assez de grâces de nous permettre de bêcher dans son jardin, et d'y demeurer auprès du maître, car certainement il est

(1) Il n'y a pas de voie qui nous conduise plus sûrement à Dieu que celle de l'abandon. Dieu sait mieux que nous ce qui nous est utile. Il faut dès lors nous abandonner à sa bonté et à son amour. Il agira dans mon cœur, il établira son règne en moi. Toute la science de la perfection est de laisser le divin Jésus régner en nous, agir et vivre dans nos cœurs. C'est la science des sciences, et celui qui sait laisser Jésus agir en lui en Maître est dans la voie assurée de la plus haute perfection. Jésus opérera sur nous et en nous des merveilles si nous sommes fidèles à nous abandonner à lui et à nous confier à son amour.

avec nous. Or, si sa volonté est que les plantes de ce jardin croissent sans l'eau tirée du puits, que nous importe !

Agathe. — Mais si nos sécheresses viennent de notre propre défaut, comment peuvent-elles nous être utiles?

Sainte Thérèse. — Quelquefois, en effet, cet état intérieur peut provenir de causes extérieures, comme d'une indisposition corporelle, des variations du temps, de l'émotion des humeurs; car l'âme captive dans ce corps mortel participe à ses misères, de sorte que, dans cet esclavage, elle ne fait pas ce qu'elle veut et endure mille peines diverses. Quand son mal vient de cette source, on en augmente souvent la grandeur et la durée en la pressant à s'occuper de l'oraison, de même qu'on accroîtrait les douleurs d'un malade en l'obligeant à quelque travail pénible. Il faut donc alors servir le corps pour l'amour de Dieu afin qu'ensuite il serve l'âme. On pourra prendre quelques récréations innocentes, ou l'air des champs, selon le conseil du directeur qui doit juger combien de temps l'on devra laisser l'oraison, et à quel moment il sera bon de la reprendre. Si la souffrance ne rend pas alors incapable des bonnes œuvres extérieures, il sera utile de s'y appliquer.

Quand au contraire les sécheresses sont produites par les efforts du démon, ce que le trouble et les

distractions de l'entendement font connaître, il est sage de ne pas quitter l'oraison, mais il faut se résigner à porter la croix de Jésus-Christ, et demeurer en sa présence avec humilité sans affliction d'esprit.

QUINZIÈME INSTRUCTION.

DE L'ORAISON SANS MÉDITATION OU DISCOURS.

Agathe. — Que peuvent faire dans l'oraison ceux qui n'ont pas la facilité de méditer ou discourir avec l'entendement ?

Sainte Thérèse. — Je parlerai de ces personnes comme de moi-même, parce que Dieu ne m'a pas donné le talent de discourir avec l'entendement, ni de me servir de l'imagination qui est en moi si grossière et si inhabile que, même en y mettant toute mon industrie, je ne pouvais venir à bout de me représenter d'une manière un peu satisfaisante l'humanité de Jésus-Christ au dedans de mon âme. Je m'y appliquais néanmoins, et c'était là mon oraison pour suppléer à la méditation que je ne pouvais faire. La lecture des bons livres me fournissait d'ailleurs des raisons et des lumières que mon entendement ne trouvait pas de lui-même. Par ce moyen, mes pensées se fixaient, et je trouvais de la consolation en me recueillant doucement ; mais, dépourvue de ce secours, mon âme était tout en désordre, mes idées

s'en allaient vagabondes et égarées, et la sécheresse était toujours mon partage.

J'ai encore tiré un grand aide des images de Notre-Seigneur; leur vue me touchait et me recueillait à la fois, et cet avantage suppléait à l'impuissance de mon imagination.

L'aspect des champs, des eaux, des fleurs, m'était aussi très-utile. Je trouvais en lui le souvenir du Créateur. Les beautés de la nature me réveillaient, me recueillaient, me servaient de livre, même dans le temps de mes offenses et de mes ingratitudes.

AGATHE. — Puisque dans cette série de méditations, l'entendement ne s'exerce point, cette oraison consiste donc bien plus dans les affections du cœur que dans les pensées de l'esprit?

SAINTE THÉRÈSE. — Certainement : en ne discourant point avec l'entendement, on parvient plus tôt à la contemplation, parce que la volonté s'occupe dans le travail du raisonnement, et que l'amour s'arrête plus tranquillement à l'objet qu'on lui présente. Notre-Seigneur m'accorda tant de faveurs dans cette voie, qu'il me donnait l'oraison de quiétude, et même quelquefois celle d'union dont les effets étaient si puissants sur mon âme. Aussi, malgré ma grande jeunesse, je n'avais pas encore vingt ans, il me semble que je foulais le monde aux pieds, et je ressentais une grande compassion pour ceux qui étaient retenus dans ses liens, quoique ce fût leur de-

voir. Mais pour arriver aux heureux résultats de cette espèce d'oraison, il faut avoir une grande pureté de conscience, afin d'être plus exempt des troubles intérieurs.

Agathe. — Il semble que vous vouliez dire, ma Mère, que cette sorte d'oraison est plus excellente que celle où l'on fait usage de discours, c'est-à-dire de la méditation.

Sainte Thérèse. — Quand elle est arrivée à un certain degré, elle est en effet meilleure; car alors l'âme considère les mystères de Jésus-Christ d'une manière plus parfaite, et voici comment : l'entendement se les représente et les imprime à la mémoire, de telle sorte que voir seulement Notre-Seigneur prosterné au jardin des Oliviers, suffit pour la tenir occupée non-seulement une heure, mais plusieurs jours; elle comprend d'un simple regard qui il est, et combien nous avons été ingrats après de telles souffrances endurées pour notre amour. Aussitôt la volonté s'émeut, bien que sans aucune tendresse sensible, désirant rendre quelque service à cet aimable Sauveur, pour une si grande profusion de grâces et de miséricordes; elle désire aussi de souffrir quelque chose pour celui qui a tant souffert pour nous; elle ressent d'autres affections semblables, dans lesquelles elle occupe la mémoire et l'entendement. Mais quand cette oraison, moins avancée, n'est qu'une incapacité de discourir avec l'en-

tendement où, quoiqu'elle cherche Dieu, elle ne laisse pas d'être combattue de distractions nombreuses et où, si elle n'a le secours de quelque bon livre, elle est tourmentée de l'isolement et de l'aridité, nous ne pouvons pas dire qu'elle est plus parfaite que l'oraison de discours ou méditation. Celle-ci même en raisonnant sur la vanité du monde, les obligations contractées envers Dieu, les souffrances de Jésus-Christ, tire de ces considérations une ressource puissante contre les pensées importunes, les occasions du péché, les dangers des tentations : avantages précieux dont est privée l'âme qui ne peut discourir.

AGATHE. — Je comprends, ma sainte Mère, que, d'après ce que vous avez bien voulu m'expliquér, l'oraison de discours ou de méditation renferme d'inestimables trésors, mais que cependant celle où l'on ne discourt point avec l'entendement, est une voie plus abrégée pour arriver à la contemplation.

SEIZIÈME INSTRUCTION.

DE QUELQUES EFFETS DE L'ORAISON PRÉCÉDENTE.

AGATHE. — On juge de la bonté d'une oraison par les effets qui en résultent : quels fruits donc peuvent retirer les commençants de celle dont nous avons parlé ?

SAINTE THÉRÈSE. — Entre plusieurs fruits, je signalerai les plus importants :

Le premier est une connaissance particulière des fautes que l'on commet, d'où naît un grand repentir dans le cœur, un désir de se confesser et de communier plus souvent. J'ai éprouvé ces effets, car je n'osais quelquefois aller à l'oraison dans l'appréhension de la peine extrême que j'y devais ressentir d'avoir offensé Dieu, et de voir en moi si peu de correspondance à ces grâces. Alors je tâchais de me confesser le plus tôt possible.

Le second effet de cette oraison est une grande crainte de Dieu, qui fait que l'on ressent vivement tout ce qui empêche d'aller à lui. Aussi lorsque dans cet état d'oraison je résistais à Dieu en suivant les attraits de l'immortification, je menais une vie très-pénible. Les choses célestes me donnaient un grand contentement, mais celles de la terre me retenaient comme enchaînée : dans l'oraison, je souffrais un fâcheux travail parce que l'esprit n'était pas le maître mais l'esclave, et je ne pouvais me recueillir en moi-même sans y renfermer en même temps mille distractions et mille vanités.

Le troisième effet de cette oraison, c'est de faire souffrir avec patience les maux de la vie : les maladies et les accidents, les peines et les tentations. Pour exercer cette vertu, je fus souvent et puissamment aidée par le souvenir de l'histoire de Job.

Il semble que le Seigneur m'avait préparée par cette lecture et ce genre d'oraison auquel j'avais commencé de m'adonner, à supporter avec résignation les tourments que je sentais. Les peines intérieures sont très-grandes. Je trouve qu'il faut plus de force pour les souffrir que pour en endurer plusieurs autres qui ne sont que corporelles ; mais Dieu qui les donne avec le courage de les soutenir, y attache aussi de bien grandes récompenses.

Le quatrième effet de l'oraison dont nous avons parlé est un désir de Dieu qui fait que l'on aime à s'entretenir de lui, et que l'on trouve ses plus douces récréations à parler de ses bontés, autant pour faire en sorte que les autres le servent que pour s'animer soi-même à un plus grand amour envers lui. J'ai ressenti bien des fois le premier de ces sentiments, et j'excitais les autres au service du divin Maître pour leur faire obtenir ainsi les lumières qu'il daignait m'accorder, et le dédommager par leur amour et leur zèle de ce que j'aurais dû faire moi-même, et qu'hélas ! je ne faisais point.

Agathe. — Tous ces effets doivent-ils s'attribuer à la méditation, ou plutôt à l'oraison qui se fait sans discours?

Sainte Thérèse. — Dans l'oraison où l'entendement opère, l'âme peut produire plusieurs actes très-propres à faire croître ces vertus; mais l'autre manière d'oraison qui consiste à porter partout Jé-

sus-Christ avec nous est profitable aussi en toutes sortes d'états, et est un moyen assuré pour avancer dans ce premier dégré et parvenir encore plus avant. Ainsi l'une et l'autre contribuent à la naissance et aux progrès de ces mêmes vertus en nous.

DIX-SEPTIÈME INSTRUCTION.

DES GOUTS QUE DIEU DONNE DANS L'ORAISON.

Agathe. — Est-il permis de demander à Dieu des goûts dans l'oraison?

Sainte Thérèse. — Je ne voudrais pas dire qu'il n'est pas permis de les demander, mais je pense que si l'âme a un peu d'humilité, elle ne les demandera jamais. J'ai prié Dieu de m'en accorder une seule fois où je me trouvais dans une grande aridité ; ensuite considérant ce que je faisais, j'en demeurai si confuse que la peine de me voir si peu humble me donna ce que j'avais osé demander. Il me semble qu'il n'appartient en effet de recevoir ces goûts qu'à ceux qui ont fait tous leurs efforts pour avoir la vraie dévotion. Cette dévotion consiste à éviter toute sorte de mal, et à être déterminé à faire toute sorte de bien.

Agathe. — Si ces goûts, ces consolations spirituelles, ces tendresses d'amour se donnaient seulement comme un témoignage de bienveillance, je

pense, en effet, qu'il n'y aurait que les personnes ainsi disposées qui pourraient y prétendre, mais comme ces prix et ces faveurs relèvent le courage des âmes qui les reçoivent, il me semble que tout le monde peut y aspirer.

Sainte Thérèse. — Ceux qui ne font que commencer, et de pauvres femmes comme moi, douées de peu de courage et de force, peuvent avoir besoin de ces douceurs pour supporter les travaux auxquels Dieu voudra les exposer; mais pour de grands serviteurs de Dieu, des personnes éminentes en doctrine et pourvues de beaucoup d'esprit, aspirer à ces goûts, se plaindre, s'affliger d'en être privées, c'est une chose que je ne puis entendre sans déplaisir. Je ne dis pas que ces personnes doivent refuser ces faveurs si Dieu veut les en favoriser, au contraire, elles doivent en faire grand cas ; car si sa divine Majesté les leur donne, c'est que ces dons leur sont utiles ; mais elles ne doivent pas s'attrister lorsqu'ils leur manquent, puisque Dieu les leur accorderait s'ils étaient nécessaires au bien de leur âme.

Agathe. —Si l'on doit estimer ces faveurs lorsque Dieu les donne, pourquoi ne pas les demander quand on ne les a pas?

Sainte Thérèse. — Pour plusieurs raisons.

La première, parce qu'il faut aimer Dieu sans intérêt; et il me semble qu'en ces choses nous recevons plutôt que nous ne donnons.

La seconde, parce que c'est manquer un peu d'humilité de penser que pour nos misérables services nous devions obtenir une si grande faveur.

La troisième, parce que la véritable préparation à toutes sortes de biens, c'est un désir de souffrir et d'imiter N. S. Jésus-Christ, et non d'en obtenir des goûts, nous qui l'avons si souvent offensé. C'est une chose étrange qu'au milieu de mille misères et imperfections, nous ne rougissions pas de désirer des goûts dans l'oraison, et de nous plaindre de ses aridités. Il faut courageusement porter la croix avec N. S. Jésus-Christ, parce qu'il n'y a point d'arme meilleure que la croix pour combattre les démons, ni de fondement plus assuré pour élever l'édifice de la perfection qu'une généreuse résolution de perdre avec Jésus-Christ le repos, les contentements, la vie même.

La quatrième raison pour ne pas demander les goûts dans l'oraison, c'est que la divine Majesté n'est point obligée de nous les accorder comme elle s'est obligée de nous donner un jour sa gloire, si nous observons ses commandements; car sans ces goûts nous pouvons nous sauver. Dieu sait mieux que nous ce qui nous est convenable. Du reste, il est des âmes qui marchent si parfaitement dans les voies de l'amour divin, que leur but unique est de servir Jésus-Christ crucifié; aussi ne demandent-elles point ces suavités; mais leur désintéressement est tel

qu'elles prient le Seigneur de ne leur donner en cette vie aucune de ces douceurs.

AGATHE. — Je voudrais savoir pourquoi Dieu accorde ces goûts à quelques-uns, et n'en gratifie point les autres, même après plusieurs années passées à son service.

SAINTE THÉRÈSE. — Nous ne devons point chercher curieusement les motifs pour lesquels Dieu agit différemment dans les âmes, mais il faut croire qu'il fait toute chose pour leur plus grand bien. Nous ne sommes plus à nous; nous lui appartenons entièrement. Qu'il nous conduise donc par la voie qu'il voudra choisir. Chacun doit être dans ce sentiment. Une âme a fait déjà un long chemin lorsqu'elle ne s'inquiète plus d'avoir des goûts ou de n'en avoir point. Elle a déjà assis et élevé bien haut, sur un fondement solide, l'édifice de sa perfection; car l'amour de Dieu ne consiste pas à éprouver pour lui des suavités et des tendresses, mais à le servir avec justice, force, courage, humilité.

DIX-HUITIÈME INSTRUCTION.

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A ENTRE LES GOUTS ET LES CONTENTEMENTS.

AGATHE. — Peut-on qualifier du nom de *goûts* tous les contentements que l'on ressent dans l'oraison?

SAINTE THÉRÈSE. — Non. Il y a une différence trop marquée entre les contentements et les *goûts*.

Nous appelons contentements les douceurs et les consolations que nous acquérons par notre méditation et par les demandes que nous faisons à Dieu : ceci procède de notre naturel, aidé néanmoins de la grâce. Cette satisfaction intérieure nous vient aussi de la bonne œuvre que nous pratiquons en priant ; car il est raisonnable d'être heureux d'une occupation aussi glorieuse et aussi honorable pour nous. Ainsi ce contentement naît de notre propre fond et aboutit ensuite à Dieu, mais les goûts ont une origine plus élevée : ils viennent directement de Dieu et se font sentir à la nature avec une joie aussi grande, et même plus grande que celle que l'on ressent dans les choses du monde; comme le serait par exemple celle d'une personne qui soudainement se verrait pourvue de grands biens, ou élevée à de très-hautes dignités qu'elle aurait ardemment désirées.

Les contentements ne dilatent point le cœur, au contraire le plus souvent ils semblent le resserrer et le rétrécir un peu, même dans les choses faites pour l'amour de Dieu. Ainsi dans les larmes versées sur les souffrances du Sauveur et sur nos péchés, il entre certaines influences naturelles, un certain effet des dispositions de notre tempérament, comme je l'ai autrefois éprouvé. Cependant ces larmes sont bonnes et il faut les estimer si elles sont humbles. Mais les

goûts produisent une dilatation de cœur pleine de douceur et de paix. Ils font couler des larmes qu'on ne peut retenir et qui s'épanchent même sans qu'on s'en aperçoive.

Je vais essayer de vous faire bien comprendre la différence des contentements et des *goûts* par une comparaison.

Représentez-vous deux bassins dont l'un est alimenté par des eaux provenant de canaux divers qu'on a destinés à les lui fournir, et dont l'autre est rempli par une source dans laquelle il est placé, de telle sorte que cette source non-seulement l'emplit sans aucun bruit, mais encore découle au dehors avec abondance.

L'eau venant par les canaux représente, selon moi, les contentements que l'on retire de la méditation par les pensées que nous faisons naître, en exerçant notre entendement à leur recherche. Mais dans l'autre fontaine l'eau sort de sa propre source qui est Dieu. Et quand sa Majesté veut nous faire quelque grâce surnaturelle, elle la produit avec beaucoup de paix, de quiétude, de douceur, dans le fond de nous-mêmes. Il semble que le Prophète ait ressenti ces goûts divins lorsqu'il dit à Dieu : « *Vous avez dilaté mon cœur.* » L'eau de ces saveurs intérieures déborde par toutes les puissances de l'âme. Cette consolation se fait sentir même d'une manière extérieure dans le corps.

AGATHE. — Permettez, ma Mère, que je vous communique la pensée qui m'est venue au sujet du verset que vous avez cité, afin que vous me disiez si elle est bonne : *J'ai couru dans la voie de vos commandements,* dit le Prophète, *lorsque vous avez dilaté mon cœur.* Cette *voie* n'est-elle pas celle des deux commandements de l'amour? car en goûtant Dieu et combien il est doux, il est impossible qu'on n'avance pas beaucoup dans son amour et dans celui du prochain.

SAINTE THÉRÈSE. — Sans doute. On ne reçoit point ces *goûts* divins sans qu'ils ne deviennent comme une eau qui éteint en nous toute ardeur pour les choses de ce monde, de sorte qu'on ne s'arrête et ne s'affectionne plus à aucune ; mais aussi sans qu'ils soient comme un feu qui allume naturellement dans l'âme le divin amour, et la remplit d'une ardeur qui voudrait embraser tout le monde.

DIX-NEUVIÈME INSTRUCTION.

DES TENTATIONS ET DES PEINES INTÉRIEURES QUE L'AME ÉPROUVE DANS L'ORAISON.

AGATHE. — L'Évangile nous dit que l'ennemi vint et sema de l'ivraie dans le champ du père de famille, afin que cette mauvaise graine étouffât le bon grain. Il me semble aussi que le démon, voyant les grâces

versées par Dieu sur les âmes dans l'exercice de l'oraison, doit employer divers moyens pleins de malice pour en empêcher les heureux effets. Veuillez, je vous prie, ma Mère, m'instruire sur un sujet si important.

Sainte Thérèse. — Certaines tentations sont, en effet, ordinaires dans les commencements du saint exercice de l'oraison. Je vais vous éclairer sur celles qu'il me semble le plus utile de connaître.

Le démon, pour nous priver des avantages de l'oraison, et mécontent d'ailleurs des dommages qu'elle lui cause, met tout en œuvre pour nous en détourner. Il nous représente donc tant de difficultés, et nous fait appréhender tant de périls, qu'il ne faut pas peu d'énergie pour ne pas tout abandonner. Le monde sert aussi les desseins du démon, et il nous dit souvent que la voie de l'oraison est très-périlleuse ; que telle âme s'y est perdue ; que telle autre s'y est laissé tromper ; que celle-ci, qui priait beaucoup, est malheureusement tombée, et que rien n'est plus facile dans ce chemin que les illusions dangereuses.

Tous ces discours, unis aux tentations du démon et à ma négligence, me donnèrent un tel éloignement de ce salutaire exercice, et me faisaient éprouver une si grande tristesse à son abord, que je dus employer tout mon courage, qu'on dit n'être pas petit, pour ne pas l'abandonner.

AGATHE. — Qu'est-ce qu'une âme peut opposer à cette tentation?

SAINTE THÉRÈSE. — Le mépris des craintes qu'on lui donne, et des périls dont on cherche à l'épouvanter. Cet exercice étant le chemin royal où l'on trouve tous les trésors nécessaires pour arriver au ciel, est-il étrange qu'il faille combattre contre une foule de larrons qui veulent nous les enlever?

Ces larrons sont les mauvais anges; mais le monde n'est guère mieux disposé qu'eux à nous laisser recueillir ces grands biens. Du reste, aveugle comme il l'est, il ignore quel nombre effrayant d'âmes se sont perdues et sont tombées dans l'hérésie, faute d'avoir fait oraison. Élevons-nous au-dessus des craintes dangereuses que les hommes et les démons veulent nous inspirer. Faisons-nous une sainte violence pour entrer dans la voie tracée par Jésus notre Maître, et si constamment suivie par les élus et les saints qui s'y sont enrichis des biens du ciel.

AGATHE. — Ces réflexions sont bonnes, sans doute, pour surmonter nos vaines frayeurs; mais les difficultés ne sont pas vaincues pour cela : il y en a encore, dit-on, bien d'autres à combattre quand on est en oraison.

SAINTE THÉRÈSE. — J'en conviens, et parmi ces difficultés, une des plus fâcheuses provient des pensées vagabondes, importunes, souvent innombrables dont l'âme est tourmentée. Il y a d'ailleurs des en-

tendements si déréglés et si peu domptés, qu'ils courent çà et là, comme des chevaux échappés au maître, sans qu'on puisse les arrêter. Ils sont dans une agitation et une inquiétude perpétuelles. On pourrait les comparer encore à des personnes pressées par la soif, et qui voyant de l'eau fort loin, souhaiteraient de s'en approcher, mais qui en seraient repoussées par des gens décidés à leur barrer le passage. Découragés, ces pauvres altérés, après avoir lutté contre ces premiers ennemis, se laissent vaincre par les seconds ou les troisièmes, et renoncent à approcher de la source bienfaisante lorsqu'ils étaient presque au moment de s'y abreuver. C'est ainsi qu'ils perdent cette eau vive dont Notre-Seigneur disait à la Samaritaine, que quiconque en boirait n'aurait plus soif des choses de cette vie.

AGATHE. — Mais quel moyen a-t-on pour se défendre des pensées étrangères à l'oraison?

SAINTE THÉRÈSE. — L'âme doit songer qu'elle ne va pas à ce saint exercice pour se satisfaire elle-même, mais pour plaire à Dieu. Elle ne doit donc pas quitter l'oraison à cause de ces distractions fatigantes, mais y persévérer en portant cette croix. Quant aux pensées mauvaises que le démon lui inspire, qu'elle les méprise courageusement. Saint Jérôme lui-même en souffrait au fond de son désert. Ces travaux sont grands, je l'avoue; mais ils ont leur récompense. Dieu nous conduit par ce chemin pour nous montrer

ce que nous sommes, afin que nous n'ayons pas la tentation de nous attribuer les faveurs très-élevées qu'il veut nous accorder plus tard.

AGATHE. — Cependant une âme sans cesse tourmentée ne ferait-elle pas mieux d'abandonner l'oraison?

SAINTE THÉRÈSE. — Nous pouvons servir Dieu en toute chose; son joug est doux. Il sait bien quelle est notre misère, et il connaît mieux que nous la faiblesse et l'impuissance de notre nature, ainsi, il ne nous juge pas sur ce qui se passe en nous malgré nous, mais il considère le désir que nous avons de penser à lui et de l'aimer. C'est là ce qu'il désire voir dans notre âme. Quant à l'affliction que nous prenons des distractions et des mauvaises pensées, elle ne sert à rien qu'à inquiéter l'âme et à la retarder dans ses progrès spirituels. Je conseille donc (et quand je répéterais cet avis plusieurs fois, l'importance de la chose le mérite bien), je conseille, dis-je, à toute personne faisant oraison, de ne se tourmenter ni désoler aucunement à cause des distractions et des inquiétudes qu'elle y éprouve, si elle veut obtenir la liberté d'esprit, et ne pas vivre continuellement dans l'amertume et l'angoisse du cœur.

Ne nous effrayons pas de la croix : nous verrons combien Notre-Seigneur nous aidera à la porter. Quelle joie nous ressentirons de ce secours divin;

quel profit spirituel nous retirerons de tout cela à l'intérieur et à l'extérieur (1) !

VINGTIEME INSTRUCTION.

DE DEUX TENTATIONS OPPOSÉES, SAVOIR : DE L'EXCÈS D'ASSURANCE DANS LES OCCASIONS, ET DE L'EXCÈS DE CRAINTE.

AGATHE. — Supposons une âme qui n'est inquiétée ni par les distractions ni par les mauvaises pensées, que pourra alors faire le démon pour la détourner de cet exercice?

SAINTE THÉRÈSE. — Cet ennemi de tout bien ne manque pas de ruses pour nous surprendre, ni de malice pour nous vouloir toujours du mal. Une des batteries qu'il dirige le plus souvent contre l'âme, c'est de l'aveugler sur les périls où la jettent certaines occasions dangereuses. Je prie donc chacun de se bien tenir en garde contre cette manœuvre, et je l'en prie pour l'amour de Notre-Seigneur. Une fois que l'on s'est engagé dans ces occasions, on se trouve environné d'ennemis résolus à profiter de notre fai-

(1) La dévotion au sacré cœur de Jésus nous a été donnée dans ces derniers temps pour ranimer sur la terre la flamme de la charité qui s'est refroidie parmi les hommes. Elle est le moyen par excellence pour faire des progrès dans les voies de la perfection. Il nous importe d'unir à cette dévotion celle envers Marie immaculée, et le glorieux saint Joseph.

blesse à nous défendre. Il fut un temps où j'étais dans cet aveuglement; mon âme était captive, et je ne savais pas en quoi consistait cet esclavage. J'entretenais alors des relations qui sans être mauvaises nourrissaient en moi la dissipation et la tiédeur. Je rencontrai des confesseurs trompés par l'innocence de ces récréations, et qui croyaient pouvoir me les permettre, malgré le degré d'oraison où j'étais déjà parvenue. Je sentais néanmoins que je ne faisais pas pour Dieu tout ce que j'aurais dû faire. J'en souffrais sans briser les liens de ma captivité, et je sens mon âme encore pleine de tristesse au souvenir de la trop grande liberté qu'on lui laissait alors, pour des amusements qui cependant semblaient permis et légitimes. Plût au ciel que j'eusse eu durant ces années un directeur assez éclairé pour m'apprendre à fuir ces occasions! J'aurais profité des forces que Dieu me donnait pour en faire le sacrifice. Mais le démon fut si rusé qu'il retarda beaucoup, par ces vaines satisfactions, le progrès spirituel de mon âme.

Agathe. — Je comprends bien, ma Mère, que le manque de crainte et une certaine assurance dans les occasions d'amusements qui semblent permis, seraient une tentation subtile et très-dangereuse; cependant je ne saurais approuver une extrême timidité qui fait croire à quelques personnes que tout est perdu, si elles prennent quelque liberté de se récréer.

Sainte Thérèse. — C'est une autre tentation opposée à celle dont nous avons parlé. En effet, il y a des personnes qui pensent perdre leur dévotion aussitôt qu'elles s'accordent la distraction la plus légère. C'est une erreur dont il faut préserver les commençants, en les habituant à marcher avec joie et liberté. Sans doute, il faut soigneusement garder la crainte de sa faiblesse pour ne se confier jamais en soi-même, et éviter toujours les occasions où l'on sait que l'on offenserait Dieu; mais il est permis de prendre quelques récréations, afin que l'esprit reposé puisse revenir plus vigoureusement à l'oraison.

Agathe. — L'ignorance, qui fait croire à l'âme qu'elle pourrait par ses efforts s'élever tout à coup au-dessus de la nature et vivre dans un parfait détachement, n'est-elle pas le motif de l'extrême contrainte de quelques personnes?

Sainte Thérèse. — Oui, c'est en effet une erreur de croire que l'on s'élève si vite. Il faut humblement espérer de la bonté de Dieu, ce qui est très-certain, qu'il nous fera parvenir à la sainteté si nous nous efforçons peu à peu d'y arriver avec son assistance. Sa divine Majesté aime les âmes courageuses; mais il faut qu'elles soient humbles et qu'elles n'aient aucune confiance en elles-mêmes. Elles doivent, dans ces premières ferveurs, se soumettre à la direction d'un maître spirituel; non de ceux qui apprennent à se traîner dans les voies de la perfection comme les

reptiles se traînent sur la terre, mais de ceux qui enseignent à voler comme des colombes, animant aux grandes choses, toujours avec humilité cependant, et peu à peu, comme il convient de le faire dans ces voies.

Il en est de l'âme à ces débuts comme d'un petit oiseau qui ayant d'abord les ailes faibles, voltige, se lasse, s'arrête; mais qui continuant de monter de branche en branche, ne laisse pas d'atteindre bien haut.

VINGT ET UNIÈME INSTRUCTION.

DE QUELQUES TENTATIONS QUI ARRIVENT SOUS PRÉTEXTE D'HUMILITÉ.

AGATHE. — Je ne doute point de la sûreté que l'humilité donne à l'âme dans les communications intérieures de l'oraison; mais je désirerais savoir si le démon ne peut pas se servir de cette même vertu pour en faire l'instrument de quelques tromperies.

SAINTE THÉRÈSE. — Ma propre expérience, chère fille, ne m'a que trop démontré avec quelle habileté le malin esprit emploie l'humilité même à nous jeter dans des erreurs dangereuses : tandis que je résistais aux inspirations divines, et me livrais à certaines dissipations, j'avais honte d'approcher de Dieu pour recevoir les douceurs de son intimité sainte, et je

tombai à cette occasion dans la plus périlleuse ruse où le démon pût m'attirer sous prétexte d'humilité.

Me voyant donc si mauvaise, je commençai à redouter l'exercice de l'oraison. Il me semblait qu'il était plus avantageux pour moi de suivre l'exemple de la plupart des âmes, puisque j'étais pire qu'elles, et qu'à leur imitation je ferais bien de me contenter des prières vocales auxquelles j'étais obligée, sans me mêler de traiter d'oraison mentale et de communiquer si intimement avec Dieu, moi qui ne méritais que l'entretien des démons. D'ailleurs, il me paraissait indigne d'abuser le monde par les apparences d'une piété que je n'avais pas.

Pénétrée de ces sentiments, j'abandonnai donc l'oraison mentale, et je m'éloignai ainsi du remède à toutes mes misères, en m'exposant par là même à tomber dans toutes sortes de maux.

En effet, l'oraison est la porte par laquelle Dieu nous fait passer ses grâces : or, si nous venons à la fermer, je ne sais par où elles nous arriveront. Cette voie est vraiment la seule sur laquelle la divine bonté veut venir vers l'âme pour la consoler et la caresser; mais si nous obstruons cette voie, si nous la hérissons d'obstacles au lieu de la débarrasser, comment Dieu viendra-t-il à nous? comment nous apportera-t-il ses précieuses largesses?

Agathe. — C'est pourtant une chose bien pénible d'essayer d'approcher d'un Dieu qu'on a offensé, et

qui, ne nous faisant que du bien, n'a reçu de nous que des marques d'ingratitude?

SAINTE THÉRÈSE. — Cela doit répugner à une âme en qui il reste quelque sentiment délicat, j'en conviens; cependant il ne faut jamais quitter l'oraison pour ce motif, puisque c'est là qu'on trouve le remède à toutes les maladies de notre âme. Sans cet exercice, les difficultés de la conversion deviennent beaucoup plus grandes. Rapportons-nous en cela à la parole du Seigneur. Il a promis au véritable repentir et à la sincère résolution de ne plus l'offenser, le retour de sa première tendresse. Dans sa miséricorde, il nous accorde les mêmes grâces qu'avant nos fautes, et souvent encore davantage, si notre contrition le mérite; mais le démon nous cache encore une très-funeste tentation sous le voile de l'humilité.

AGATHE. — Laquelle? ma Mère.

SAINTE THÉRÈSE. — C'est la persuasion où il met des âmes qui font oraison qu'il y aurait orgueil à elles de vouloir imiter les saints et de désirer le martyre. Il leur fait entendre que les actions des saints sont plutôt à admirerqu'à imiter par des pécheurs tels que nous sommes. Ces propositions sont évidemment fausses; car s'il y a des choses dans les saints qui sont seulement dignes d'admiration, il y en a d'autres qui demandent notre imitation. Assurément une personne faible et malade ne pourrait pas entreprendre de longs jeûnes et faire de grandes austéri-

tés; elle essaierait en vain de s'en aller dans les déserts où elle ne trouverait ni abri pour protéger son sommeil, ni aliments pour soutenir sa faiblesse; mais elle pourra, avec l'aide de Dieu, mépriser beaucoup le monde, retirer ses affections aux biens périssables, garder la solitude et le silence, et pratiquer, selon sa condition, plusieurs autres vertus qui ne tueront point ce misérable corps, dont le démon ne nous recommande si fortement les intérêts que pour nous empêcher de vaquer aux choses de l'âme.

Agathe. — Il me semble que lorsque l'humilité n'ose aspirer aux grandes choses, elle n'est réellement que la lâcheté d'un cœur trop amoureux de lui-même.

Sainte Thérèse. — C'est aussi un stratagème du démon. Il nous représente cette paresse et cette pusillanimité de l'âme comme un trait de prudence et de discrétion. Il nous détourne des œuvres pieuses par la crainte de compromettre notre santé et même notre vie. Il va jusqu'à nous faire appréhender de devenir aveugles si nous versons tant de larmes dans l'oraison. Souvent il nous met dans l'esprit que l'abondance servirait beaucoup plus à notre recueillement intérieur que la pauvreté, parce que les soins que celle-ci peut donner distraient et inquiètent dans le temps de l'oraison.

VINGT-DEUXIÈME INSTRUCTION.

DES TENTATIONS QUI ARRIVENT SOUS PRÉTEXTE DE CHARITÉ.

AGATHE. — Si le démon sait si bien cacher ses supercheries sous le voile de l'humilité, lui qui n'est qu'orgueil, ne pourrait-il pas aussi nous abuser sous l'apparence de la charité, lui qui n'est que haine?

SAINTE THÉRÈSE. — Il le peut et le fait ordinairement de deux manières.

AGATHE. — Voudriez-vous me les faire connaître, je vous p rie, ma Mère?

SAINTE THÉRÈSE. — La première consiste à faire que les commençants, venant à peine à goûter la douceur et les avantages de la vie spirituelle, voudraient sur-le-champ voir tout le monde l'embrasser. Ce désir est bon ; mais la manière de le réaliser pourrait n'être pas exempte d'inconvénients, si l'on n'use d'une sage réserve et de beaucoup d'adresse pour ne pas paraître faire la leçon aux autres. Pour être utile au prochain, il faut des vertus très-solides; sans cela on lui devient un sujet de tentation. Une expérience personnelle m'a fait connaître cette vérité. Dans le temps où je tâchais de porter quelques personnes à la pratique de l'oraison, comme d'un côté elles m'entendaient dire des choses ad-

mirables de ce saint exercice, et que de l'autre elles me voyaient dénuée de vertus, ma fidélité à ce commerce avec Dieu était pour elles une tentation et un mystère. En outre, l'opinion favorable qu'elles avaient de moi les empêchait de considérer comme mauvais ce qui l'était en effet, parce qu'elles me le voyaient faire quelquefois. Ce mal, quelque petit qu'il soit, est très-nuisible dans une communauté. De plus, il y a dans ce zèle prématuré pour l'avancement des autres un grave inconvénient : c'est que l'âme y perd au lieu d'y gagner. Elle ne doit dans ces débuts prendre soin que d'elle-même. Il lui sera souverainement utile de vivre sur la terre comme si elle était seule avec Dieu seul.

AGATHE. — Voyons, maintenant, s'il vous plaît, l'autre sorte de tentation du malin esprit?

SAINTE THÉRÈSE. — Cette seconde tentation est le déplaisir que cause la vue des fautes et des péchés du prochain. Les commençants pensent que s'ils s'affligent ainsi, c'est uniquement parce qu'ils souhaitent de ne point voir Dieu offensé, et qu'ils ont peine à souffrir les injures faites à sa gloire. Ils voudraient immédiatement y porter remède, et leur inquiétude les empêche de faire oraison. Le pis de tout cela, c'est qu'ils croient que c'est vertu, perfection, zèle ardent pour Dieu.

AGATHE. — Je comprends que ces sentiments peuvent faire naître dans l'âme une vaine estime de soi-

même, et un dangereux empressement à rechercher la vie des autres pour censurer leurs actions, et ensuite les mépriser.

Sainte Thérèse. — C'est pourquoi je dis que la voie la plus sûre pour une âme d'oraison, sera d'oublier toutes les créatures, et de ne s'occuper que d'elle-même et du soin de contenter Dieu. La considération de nos propres défauts nous apprendra à excuser ceux des autres. Une telle pratique, sans être portée, dès l'abord à la perfection, nous conduit cependant à l'acquisition d'une grande vertu, qui est de croire les autres meilleurs que nous-mêmes, et sert puissamment à nous faire avancer dans le bien.

VINGT-TROISIÈME INSTRUCTION.

DE LA TENTATION DE NE COMMUNIQUER AVEC PERSONNE.

Agathe. — Puisqu'on n'approuve pas dans les commençants le désir d'instruire les autres ou de les corriger, ne serait-il pas bon pour eux de ne s'entretenir avec personne de leur état d'oraison ?

Sainte Thérèse. — Au contraire, je conseillerais à ceux qui s'adonnent à l'oraison de rechercher, surtout dans les commencements, l'amitié et le commerce des personnes qui pratiquent ce saint exercice. Quand on ne ferait que se prêter mutuellement secours en priant les uns pour les autres, ce serait déjà

un avantage immense ; mais cet avantage n'est pas le seul, il y en a plusieurs autres d'un très-grand prix. Si dans les relations et les affections profanes de cette vie, on cherche des amis ; si l'on éprouve auprès d'eux tant de bonheur, si l'on savoure d'une manière plus délicieuse les vains plaisirs dont on jouit en leur en faisant confidence, pourquoi ne serait-il pas permis à celui qui aime Dieu et désire le servir, d'avoir des amis et de les initier aux joies et aux peines qu'il rencontre dans l'oraison ? Quand même dans ces entretiens il sentirait quelques mouvements de vanité, il en triomphera et comptera un mérite de plus.

Agathe. — Vous pensez donc, ma Mère, qu'on peut retirer d'heureux fruits de cette ouverture de cœur ?

Sainte Thérèse. — Sans doute. Elle produira des lumières plus vives, et rendra plus capable d'instruire les autres. Quiconque trouverait un sujet de vanité dans ces pieuses conférences, en aurait aussi d'entendre publiquement la messe avec dévotion, ou de remplir quelque autre devoir religieux.

Agathe. — Voici donc, si je comprends bien votre doctrine, les avantages que produisent les communications avec les personnes spirituelles : on se console dans ses peines, on s'anime à souffrir patiemment les difficultés, on fortifie ses bons désirs, on s'éclaire dans ses doutes, on s'instruit dans les voies de l'esprit, on s'entr'aide par la prière.

SAINTE THÉRÈSE. — Vous avez très-bien compris : cela suffit sur ce sujet.

VINGT-QUATRIÈME INSTRUCTION.

DE LA NÉCESSITÉ D'UN SAVANT DIRECTEUR.

AGATHE. — S'il est utile d'avoir quelques amis pour traiter avec eux en confiance des choses qui se passent dans l'oraison, n'est-il pas encore plus nécessaire d'avoir un directeur dans ces voies si sujettes aux illusions ?

SAINTE THÉRÈSE. Je regarde comme moyen d'un notable progrès d'avoir un directeur spirituel et zélé pour l'avancement de l'âme (1), parce que notre faiblesse est si grande qu'elle a besoin de ce secours pour faire de grandes choses au service de Dieu. Au milieu des difficultés où le démon pourrait nous envelopper dans ses filets, notre plus grande assurance sera de toujours nous en rapporter à l'avis du directeur. Combien il m'eût été avantageux d'en avoir un

(1) Il y a, dit le P. Godinez, un très-grand nombre d'âmes appelées à la contemplation la plus élevée qui n'y arrivent jamais faute d'un directeur éclairé qui les conduise. Nous conjurons donc les âmes qui se sentent appelées à ces degrés d'oraison à ne pas se donner de repos qu'elles n'aient obtenu de Dieu un guide pieux et savant dans ces voies. Il y en a, mais ils vivent cachés et il faut que Dieu nous vienne en aide pour nous les faire connaître.

qui me connût, lorsque j'entrai dans le chemin de l'oraison ! Privée d'un tel appui, bien des fois je retournai en arrière. Je fus même exposée à me perdre entièrement. Un maître spirituel qui aurait compris les besoins de mon âme, m'aurait au moins aidée à sortir des occasions dangereuses où je me trouvais. C'est un grand malheur qu'une âme reste seule au milieu de tant de périls.

AGATHE. — Quelles qualités doit avoir le directeur?

SAINTE THÉRÈSE. — Il doit être habile et docte ; car la science sert extrêmement à donner des lumières sur toute chose. Un homme savant ne s'est jamais trompé dans les conseils que j'en ai reçus, mais les demi-savants ont causé à mon âme un dommage très-grand. Ils me laissaient trop de liberté, et m'enseignaient une doctrine trop relâchée. Vous savez cependant que le fondement de l'oraison doit être la droiture de la conscience, c'est-à-dire le soin continuel d'éviter les fautes vénielles et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Le directeur doit donc être assez éclairé pour nous apprendre à garder la loi de Dieu avec perfection. Si cette lumière lui manque, tout l'édifice de notre spiritualité portera à faux. Je dis plus : l'expérience m'a prouvé qu'il vaut mieux que les confesseurs, étant d'ailleurs de saintes mœurs et vertueux, soient sans aucune science que d'en être médiocrement pourvus, parce que se sentant privés de

lumières, ils se défient d'eux-mêmes et ne prononcent pas sans consulter les hommes plus éclairés.

Agathe. — Le directeur étant un homme savant, faut-il ne consulter que lui seul?

Sainte Thérèse. — Non. Tout savant qu'il est, il n'est pas infaillible (1). Il n'y a rien de surprenant à ce qu'un directeur, quelque éclairé qu'il soit, ne connaisse pas toutes les voies par lesquelles Dieu peut conduire les âmes ; c'est pourquoi il faut de temps en temps consulter des hommes éminents en science et en vertu. Ce sera là un moyen d'éviter les artifices du démon qui pourrait chercher à tromper le confesseur ordinaire par quelque fausse doctrine; mais celui-ci sachant que vous soumettez à d'autres l'état de votre âme, prendra garde de plus près à lui, et sera plus circonspect dans sa direction.

VINGT-CINQUIÈME INSTRUCTION.

QUE LE DIRECTEUR DOIT ÊTRE SPIRITUEL.

Agathe. — Pensez-vous, ma mère, que la science seule suffise pour faire un bon directeur?

(1) Il y a des âmes qui éteignent trop facilement en elles les inspirations de la grâce. Il ne suffit pas qu'un directeur nous dise une chose pour être excusables devant Dieu, si notre conscience persiste à nous montrer que Dieu demande de nous quelque chose de plus parfait.

Sainte Thérèse. — Non. Il faut qu'il soit à la fois docte et spirituel, car l'expérience sert beaucoup dans les matières intérieures.

Je n'ai trouvé de remèdes salutaires aux craintes dont j'étais tourmentée dans les commencements, qu'auprès des personnes spirituelles et avancées dans les grâces divines. Oh! que c'est une grande chose de connaître une âme, son état, comment il faut la gouverner! Dieu donne des lumières pour tout cela à ceux qui approchent plus près de lui, et les communique particulièrement par la vertu du sacrement de pénitence.

Je dis donc qu'un directeur expérimenté est très-nécessaire. Celui qui manque d'expérience peut faire beaucoup de fautes, conduire une âme sans la connaître et sans lui donner lieu de se connaître elle-même. J'ai connu des personnes réduites à de grandes extrémités à ce sujet, parce que ces maîtres n'entendant pas les secrets de l'esprit, affligent l'âme, tourmentent le corps, et empêchent ainsi l'avancement spirituel de ceux qu'ils dirigent.

Agathe. — S'il fallait choisir entre un directeur savant, mais sans oraison, et un homme intérieur, mais sans cette grande science, que faudrait-il faire?

Sainte Thérèse. — Il importe extrêmement que le directeur soit d'un esprit solide et qu'il ait de l'expérience; si à cela il joint la doctrine, c'est parfait. Mais si l'on ne peut en rencontrer un qui réunisse

ces trois qualités, il est plus utile qu'il possède les deux premières, parce qu'on peut, s'il en est besoin, consulter des personnes savantes.

AGATHE. — La science dans le directeur sert donc moins à faire avancer dans l'oraison, qu'à découvrir les abus qui pourraient s'y glisser?

SAINTE THÉRÈSE. — Quoique, selon moi, des savants étrangers à l'oraison soient peu propres à faire faire des progrès aux commençants, j'estime que les rapports avec eux sont toujours très-utiles. J'aimerais mieux, je l'avoue, qu'une âme renonçât à l'oraison que de la voir dès le début s'engager dans une fausse route. C'est un grand trésor que la science; elle enseigne, elle éclaire ceux qui n'ont pas beaucoup d'instruction, comme nous. Elle nous guide à la lumière même des saintes Écritures, et nous nous acquittons ainsi de nos obligations avec sécurité, nous garantissant des dévotions mal entendues. Qu'on ne se trompe donc point en disant, que des savants étrangers à l'oraison ne sauraient convenir aux âmes qui la pratiquent. C'est une erreur évidente. Quelques-uns sans doute n'auront pas une connaissance expérimentale des voies intérieures, mais ils ne les ont pas en aversion; ils ne les ignorent pas, et avec le secours des Écritures qu'ils étudient assidûment, ils découvrent toujours les véritables marques du bon esprit (1). Je tiens pour certain qu'une personne

(1) La vraie voie spirituelle est toujours entre deux écueils. Il

d'oraison qui consulte les savants ne sera pas trompée par les artifices du démon, si elle ne veut se tromper elle-même. Cet esprit de ténèbres craint singulièrement la science humble et vertueuse ; il sait qu'il sera découvert par elle, et qu'ainsi les ruses qu'il emploie tourneront à sa confusion.

Agathe. — Je conclus donc qu'un directeur spirituel, ayant l'expérience des choses intérieures, ouvre les voies du bon esprit et y achemine les âmes, tandis que le directeur savant découvre les voies du mauvais esprit. Le premier est donc préférable au second, puisqu'il entre dans les secrets du Roi, au lieu que celui-ci ne fait que garder les abords de sa demeure.

Sainte Thérèse. — Remercions Dieu, ma fille, de nous avoir donné ces ministres fidèles qui nous communiquent la lumière. Que deviendrions-nous sans eux au milieu des tempêtes qui, de nos jours, agitent l'Église ? Daigne le Seigneur le soutenir de sa main et protéger ces fermes appuis de notre faiblesse !

n'est donc pas étonnant qu'il soit si nécessaire que nous soyons sans cesse éclairés et instruits. Celui qui sera attaché à son propre sens et à ses opinions se jettera dans un abîme sans s'en douter. Imitons sainte Thérèse, qui aimait à recourir aux hommes les plus versés dans les voies spirituelles.

VINGT-SIXIÈME INSTRUCTION.

DE LA PRUDENCE DU DIRECTEUR.

Agathe. — Vous avez dit un mot, ma mère, de la prudence que doit avoir un directeur. Veuillez m'expliquer plus amplement votre pensée.

Sainte Thérèse. — Je vais le faire par des exemples. Voilà une religieuse qui commence à s'adonner à l'oraison. Un homme peu expert la dirige ; il lui vient en fantaisie qu'elle doit lui obéir plutôt qu'à son supérieur ; il n'hésite pas à le lui persuader, et cela sans mauvaise intention, mais croyant faire merveille. A-t-il à conduire une femme mariée, il lui conseillera de donner à l'oraison, au déplaisir de son mari, les heures qu'elle doit au soin de sa famille. Ainsi, il ne sait régler ni le temps ni les actions selon les lois de la vérité et de la prudence. Dépourvu de lumières, il ne peut, malgré ses désirs, en donner aux autres. D'autres fois, on rencontre des maîtres spirituels d'une discrétion excessive, et cela suffit pour empêcher ceux qui commencent de s'élever en peu de temps à une grande perfection. Il faut donc prendre garde de n'en pas choisir un qui ne fasse marcher l'âme qu'à pas de tortue.

Agathe. — S'il y a de graves inconvénients à ne

pas faire avancer une âme selon sa vocation, y en a-t-il moins à trop exiger d'elle?

Sainte Thérèse. — Je vais vous dire, ma fille, ce que j'ai éprouvé moi-même à cet égard. Ayant eu l'occasion de voir un saint ecclésiastique dont on m'avait parlé, je lui fis part de l'état de mon âme et de mon oraison. Ce vertueux prêtre, jugeant d'après le degré de cette oraison de mes forces intérieures, crut pouvoir demander de moi que je n'offensasse plus Dieu en aucune manière. Selon lui, je devais sans délai renoncer aux plus légères imperfections. Mais, moi, ne me sentant pas le courage nécessaire pour en venir là si promptement, je m'en affligeai. Il paraissait prendre la réforme de mon âme comme une affaire qu'il pouvait terminer du premier coup, et je sentais qu'elle demandait beaucoup plus de soin. Enfin je reconnus que le remède à mes maux ne se trouverait pas dans les moyens qu'il me proposait; ils ne convenaient qu'à une âme plus parfaite que la mienne. Il est vrai que Dieu m'avait comblée de ses grâces, mais quant aux vertus et à la mortification, j'avais à peine fait le premier pas. Si je n'avais pas eu un autre directeur, il est certain que je n'aurais jamais pris l'essor pour sortir du sein de mes misères. Ne faisant pas, et ne croyant pouvoir faire, ce que me conseillait celui-ci, j'en ressentais une douleur à perdre toute espérance et à tout abandonner.

Agathe. — Dans cette désolation, ne trouvâtes-

vous pas, ma mère, quelques encouragements ailleurs ?

Sainte Thérèse. — Si. Je connaissais un grand serviteur de Dieu qui releva ma confiance. Il me dit que je ne devais point m'imaginer faire tout en un jour, mais que Dieu m'aiderait peu à peu à briser mes attaches. Il procédait avec une grande discrétion, me faisant avancer doucement, et m'instruisant des moyens de vaincre l'ennemi du salut. Depuis que j'avais eu le bonheur de traiter avec ce saint homme, je m'étais montrée plus fidèle à Dieu ; mais il me restait encore de grandes imperfections que je devais peut-être appeler des péchés. Je les fis connaître à mon guide, en lui dévoilant aussi les grâces dont Dieu me favorisait. Il craignit que ce que je croyais être des grâces ne fût que des illusions du démon, tant il lui semblait peu probable que ces faveurs pussent s'allier avec mes imperfections. Les inquiétudes qu'il en conçut me jetèrent dans une grande détresse ; je répandis beaucoup de larmes. C'est pourquoi je dis qu'il faut user de beaucoup de prudence dans la direction, particulièrement avec les femmes, à cause de leur faiblesse. On pourrait leur faire beaucoup de mal en leur disant que ce qui se passe en leur âme vient du démon. Il faut examiner tout soigneusement, les éloigner des dangers, leur recommander sérieusement le secret de ces choses spirituelles, et le leur garder à elles-mêmes. Il faut

les encourager, en attendant avec patience le moment du Seigneur, dont la bonté ne manquera pas de venir à leur secours. Elle y vint pour moi par le moyen d'un autre serviteur de Dieu. C'était un religieux de la compagnie de Jésus. Il avait une rare prudence, et comme il était profondément versé dans les voies spirituelles, il m'éclaira sur mon état et m'encouragea beaucoup. Il me dit que ce qui se passait dans mon âme venait manifestement de l'Esprit de Dieu; mais que je devais reprendre mon oraison en sous-œuvre, parce que je ne l'avais pas établie sur une base solide, et que je n'avais pas encore commencé à pratiquer la mortification. Cet homme de Dieu me conduisait par des voies telles, qu'il s'opérait ce me semble en moi un changement absolu. Ce n'était pas mon confesseur qui me pressait; il avait plutôt l'air de ne pas tenir grand compte de tous mes efforts, et cela excitait davantage mon zèle, car il me faisait marcher dans la voie de l'amour de Dieu, me laissant libre et sans autre contrainte que celle que l'amour m'imposait. Dieu me donnant un courage nouveau, je faisais certaines choses qui, aux yeux des personnes qui me connaissaient et des religieuses de mon monastère, semblaient extrêmes. Cet excellent directeur me dit que certaines austérités ne pouvaient me nuire. Il m'ordonnait certaines mortifications qui étaient fort peu de mon goût; je me soumettais à tout, néanmoins, convaincue que le Sei-

gneur lui-même me le commandait par son ministre. Par cette direction pleine de douceur et de discernement, mon âme, encore trop faible pour renoncer à certaines amitiés trop naturelles, trouva enfin le remède à toutes ses misères et la véritable liberté d'esprit.

Il faut encore user de prudence pour modérer les fortes applications intérieures, car la faiblesse de notre nature ne peut supporter une action trop appliquante de l'esprit : l'imagination pourrait en être affaiblie, la santé gravement altérée. En tout, il est besoin d'expérience et d'un bon directeur.

VINGT-SEPTIÈME INSTRUCTION.

DE L'ORAISON DE RECUEILLEMENT.

AGATHE. — Vous m'avez parlé, ma bonne mère, de ce que nous pouvons faire nous-mêmes dans l'oraison, de ce que le démon y fait contre nous, de ce que les hommes comme directeurs y font pour nous, maintenant je désirerais savoir ce que Dieu y fait en nous ?

SAINTE THÉRÈSE. — J'ai déjà dit, au commencement de nos entretiens, que la porte pour entrer dans le château intérieur de l'âme, c'est l'oraison. Ce serait donc une folie de croire que nous entrerons

dans le ciel, sans rentrer en nous-mêmes pour nous connaître, en considérant notre misère, ce que nous devons à Dieu et lui demander miséricorde. Ces réflexions et ces sentiments sont le recueillement dont nous avons parlé dans la douzième instruction, et auquel nous devons nous appliquer avec le secours de la grâce. Mais il y a une autre sorte de recueillement qui est surnaturel; car quelque diligence que fasse l'âme, elle n'y peut parvenir d'elle-même. Ce recueillement fait ressentir un contentement particulier qui le manifeste. Pour être ainsi recueilli, il n'est pas nécessaire d'être dans l'obscurité ni de fermer les yeux; car sans qu'on le veuille les yeux se ferment, et on entre en solitude sans aucun effort. Les sens et les choses extérieures perdent ensemble leur empire, laissant l'âme reprendre celui qu'elle avait perdu lorsqu'elle avait subi l'influence des choses du dehors.

Agathe. — Comment cela se fait-il ?

Sainte Thérèse. — Le grand roi qui règne dans le château de l'âme, témoin de sa bonne volonté, use à son égard de miséricorde, et veut bien la rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il lui fait entendre sa voix d'une manière si douce et si forte, que la reconnaissant à l'instant même, toutes les puissances de l'âme abandonnent toutes les choses extérieures qui les captivaient, et rentrent dans l'intérieur du château.

Ce recueillement ne s'acquiert point par l'entendement en tâchant de penser que Dieu est en nous, ni par l'imagination, en nous le représentant au dedans de nous; mais c'est une grâce de Dieu qu'il fait quand et à qui bon lui semble.

AGATHE. — N'y a-t-il pas néanmoins des personnes à qui Dieu accorde plus spécialement cette faveur?

SAINTE THÉRÈSE. — Il l'accorde ordinairement à celles qui ont renoncé au monde, sinon en effet parce que leur état les en empêche, au moins de volonté et de désir. Il les appelle alors particulièrement à vaquer à la vie intérieure.

AGATHE. — Par ce recueillement, Dieu retire donc l'âme des objets extérieurs et la met comme dans une solitude pour pouvoir lui parler au cœur; mais ne peut-elle pas se disposer à cette grâce?

SAINTE THÉRÈSE. — Elle ne doit point laisser la méditation ni le travail de l'entendement, parce que dans ces choses spirituelles celui-là fait plus qui croit et veut moins faire (1). Ce que nous avons à faire, c'est de nous mettre en la présence du grand Roi comme des pauvres dont la nécessité parle pour eux, et de baisser ensuite les yeux avec humilité pour attendre qu'il lui plaise de nous aider dans notre misère.

(1) L'orgueil, l'amour-propre et la vaine complaisance sont souvent, même à notre insu, le principe de nos bons désirs. Il n'est donc pas étonnant que Dieu ne fasse pas de cas de ces pré-

VINGT-HUITIÈME INSTRUCTION.

QUE POUR ENTRER DANS CE RECUEILLEMENT IL NE FAUT PAS SUSPENDRE DE SOI-MÊME L'ACTION DES PUISSANCES DE L'AME.

Agathe. — De même que celui qui veut bien écouter ne doit rien dire, ainsi il me semble que lorsque Dieu appelle une âme au dedans d'elle-même afin de lui parler, elle devrait cesser toutes ses opérations et suspendre l'action de toutes ses facultés?

Sainte Thérèse. — L'entendement est privé de son opération propre quand Dieu veut le suspendre, mais essayer cette suspension de nous-mêmes, et cesser toutes ses opérations, c'est ce qu'il ne faut jamais faire. Ce qui resterait à l'âme qui aurait voulu supprimer le discours de l'entendement, ce serait seulement la honte de sa sotte tentation et une sécheresse beaucoup plus grande. De plus, comme cet édifice spirituel est fondé sur l'humilité, plus on approche de Dieu, plus cette vertu doit croître en nous. Or il semble que c'est une espèce d'orgueil de

tendues bonnes intentions, qui sont en nous le produit de la nature et non le fruit de la grâce. Il faut nous humilier, nous reconnaître indignes des dons de Dieu, et c'est ainsi que nous nous préparons le plus efficacement à correspondre à l'action de la grâce. Nous faisons plus en voulant moins, parce que nous laissons plus de liberté à l'action de Dieu en nous.

vouloir monter plus haut que Dieu ne nous élève, puisque sa Majesté nous fait encore trop de grâce, étant ce que nous sommes, de nous souffrir en sa présence.

AGATHE. — Quelle différence mettez-vous entre la suspension de nos facultés quand elle vient de Dieu et celle que nous pourrions nous procurer nous-mêmes?

SAINTE THÉRÈSE. — Quand c'est Dieu qui suspend l'entendement et l'arrête, il lui donne de quoi admirer, de quoi s'occuper, et fait que, sans aucun discours, l'âme comprend plus de choses dans le temps d'un *credo,* qu'elle ne le ferait avec tous ses efforts en plusieurs années. Mais lorsque nous voulons nous-mêmes arrêter cette faculté, nous la rendons inutile, et au lieu du calme que nous voulons produire, nous nous procurons beaucoup de peine. Le soin que nous nous donnons est un travail perdu, dont il ne restera que du dégoût. C'est comme si quelqu'un s'élançait pour sauter, et qu'un autre le retînt par derrière. Cet élan n'aurait produit que l'ennui de le voir inutile.

AGATHE. — Il me semble pourtant que c'est un exercice bien pénible, de faire toujours agir l'entendement sans lui donner aucun repos.

SAINTE THÉRÈSE. — Présentons-nous comme des pauvres devant ce puissant Seigneur, et attendons avec humilité les effets de sa miséricorde : quand, par cer-

taines voies secrètes, nous sentons qu'il nous écoute, alors il est bon de se taire et de tâcher même, si l'on peut, d'empêcher l'entendement d'agir. Mais si, au contraire, nous avons sujet de croire que ce grand Monarque ne nous a point écoutés, et qu'il ne jette point les yeux sur nous, gardons-nous de demeurer là sottement inactifs. L'imagination n'en deviendrait que plus inquiète par la violence qu'elle se ferait pour ne penser à rien. Puisque Dieu nous a donné les facultés de l'âme pour travailler, et que toutes choses ont leur récompense, il n'est pas question de les enchanter ou de les endormir; il faut les laisser remplir leur office jusqu'a ce qu'il plaise à Dieu de les élever à quelque chose de plus grand. Je ne comprends pas comment on pourrait empêcher leur action sans en retirer plus de dommage que de profit.

Agathe. — Les personnes spirituelles ayant différentes manières de voir sur cette matière, voudriez-vous avoir la bonté, ma mère, de me dire sur quelles raisons vous appuyez vos sentiments?

Sainte Thérèse.—Sur quatre principales que je vais vous exposer : la première, c'est que les industries humaines ne sont d'aucun secours en des choses où Dieu a posé, ce semble, une limite infranchissable à notre faiblesse, et qu'il a voulu se réserver à lui seul. Il en est un assez grand nombre d'autres que Dieu nous abandonne en quelque sorte, comme les pénitences, les bonnes œuvres, l'oraison, dans les-

quelles nous pouvons, avec sa grâce, avoir notre part et agir autant que notre infirmité en est capable.

La seconde raison sur laquelle je fonde mon opinion, c'est que ces œuvres intérieures étant toutes suaves et pacifiques, tout acte pénible leur est plutôt nuisible qu'avantageux. Or, toute violence qu'on voudrait se faire, comme par exemple celle de retenir son haleine, est un effort pénible. La seule action de l'âme alors, c'est de se remettre entre les mains de Dieu afin qu'il dispose d'elle comme il lui plaira, avec l'oubli le plus parfait possible de ses propres intérêts, et la plus entière résignation à la volonté divine.

La troisième raison, c'est que l'effort fait pour ne point penser fera peut-être penser davantage.

La quatrième, c'est que rien n'est plus agréable à Dieu que de nous voir occupés de son honneur et de sa gloire, dans l'oubli de nos avantages et de nos contentements. Mais comment pourrait être dans l'oubli de lui-même celui qui s'en préoccupe tellement qu'il n'ose même se remuer? Comment pourrait-il se réjouir de la gloire divine et en souhaiter l'augmentation, lorsqu'il ne songe qu'à empêcher son entendement d'agir?

Pour ces motifs, ce qui me paraît le mieux convenir à l'âme quand Notre-Seigneur daigne la favoriser de cette oraison, c'est de se tenir doucement unie à lui par la volonté. Que sans violence ni bruit

intérieur, elle tâche d'arrêter les actes naturels et les considérations de l'entendement; mais qu'elle n'essaie point de le suspendre, non plus que la mémoire, car il est bon qu'il se souvienne qu'il est devant Dieu, et considère quelles sont ses grandeurs.

VINGT-NEUVIÈME INSTRUCTION.

DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

AGATHE.—Dans ce recueillement où l'âme est appelée à se rendre attentive aux choses intérieures, elle peut dire comme le prophète. J'écouterai ce que le Seigneur voudra dire en moi; mais quand expérimente-t-elle enfin ce qui suit : Dieu parle la paix sur tout son peuple?

SAINTE THÉRÈSE. — C'est lorsque Notre-Seigneur la met dans l'oraison de quiétude, qu'on peut aussi nommer oraison des goûts divins. L'oraison de recueillement est le fondement de celle-ci : c'est le principe pour arriver à ce repos. Par cette voie, on y parvient en effet en moins de temps que par toutes les autres.

Dans cette oraison, Dieu nous donne le premier signe (1) qu'il exauce notre demande, qu'il va dès

(1) Il y a deux sortes de contemplation, comme l'enseignent les écrivains mystiques : l'une s'appelle la contemplation acquise; l'autre la contemplation divine. Ces deux espèces d'oraisons

ce monde nous faire entrer en possession de son royaume; que, dès cette vie, il nous sera donné de louer et de sanctifier son nom, et de travailler à obtenir que tous le louent et le sanctifient. Cette oraison est surnaturelle, et par conséquent au-dessus de toutes nos industries et de tous nos efforts. C'est une paix profonde, un repos complet de toutes les facultés de l'âme, dans lequel Notre-Seigneur la fait entrer par sa présence. C'est comme une défaillance, une suspension de toutes les facultés intérieures et extérieures; on voudrait éviter les moindres mouvements du corps; on goûte un repos qui double les forces de l'âme. C'est le repos du voyageur qui, près du terme de sa course, s'arrête un peu pour reprendre haleine, et poursuit ensuite sa voie avec une nouvelle ardeur.

Agathe. — L'âme ressent-elle alors de grandes délices?

Sainte Thérèse. — D'inexprimables! Le corps lui-même participe à ces joies spirituelles, et tel est le transport de bonheur que l'âme éprouve de se voir au bord de la fontaine divine, que, même avant d'avoir bu de l'eau, elle se trouve rassasiée. Il lui semble qu'elle n'a plus à désirer aucune chose. Ses

sont surnaturelles en ce qu'elles ne sont pas le résultat de nos efforts; mais la première est considérée comme acquise, parce que Dieu a coutume de l'accorder aux âmes qui ont été fidèles à la sainte pratique de l'oraison. L'autre est une pure grâce de la miséricorde de Dieu.

puissances jouissent de leur divin objet dans une paix profonde; elle voudrait n'en plus sortir; tout objet étranger l'importune dans la crainte qu'il ne vienne troubler son amour.

AGATHE. — Cette délicieuse quiétude domine-t-elle toujours toutes les puissances de l'âme?

SAINTE THÉRÈSE. — Tantôt elle les domine toutes, tantôt elle ne domine que la volonté.

Dans le premier cas, les deux autres facultés aident la volonté, afin qu'elle devienne plus capable de jouir d'un si grand bien. L'entendement voudrait ne contempler que ce divin objet, et la mémoire ne s'occuper que de lui seul. Ils comprennent que c'est l'unique chose nécessaire, et que toutes les autres ne servent qu'à la troubler. Ceux qui goûtent cette oraison voudraient être immobiles, parce qu'il leur semble que le moindre mouvement va leur enlever cette paix; ils n'osent se remuer, ils ne parlent qu'avec peine, et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Il leur semble qu'ils ne sont plus en ce monde. Ne plus le voir, ne plus en ouïr jamais parler, ne voir et n'entendre que leur Dieu, voilà leur unique désir. Rien ne les attriste, ni ne leur paraît capable de les attrister. Enfin dans cette oraison le torrent de délices qui inonde leur âme, les enivre, les absorbe de telle sorte, qu'ils ne peuvent même concevoir qu'il puisse y avoir quelque autre chose à désirer, et qu'ils s'écrieraient volontiers avec saint

Pierre : Seigneur, il fait bon être ici; faisons-y trois tabernacles. Car tout ce qui se passe est accompagné d'une si grande satisfaction et se fait avec si peu de travail, que l'oraison ne fatigue aucunement bien qu'elle dure beaucoup. Pendant ce temps, tout n'est que joies et délices : le déplaisir ne vient qu'après que ces heureux moments sont écoulés, et qu'on ne peut plus recouvrer le bien qu'on a perdu! Ce bien en effet ne peut s'acquérir par nos efforts, quand même nous nous accablerions de pénitences, et que nous multiplierions à l'infini nos exercices de piété. De Notre-Seigneur seul dépend cette précieuse faveur.

Agathe. — Vous avez dit, ma mère, que cette quiétude se trouve quelquefois dans la volonté seule; comment se peut-il faire que les autres facultés ne lui soient pas unies, puisque cette union leur procurerait tant de consolations?

Sainte Thérèse. — C'est que, quoique ces facultés soient appelées au recueillement pour jouir de ces douceurs célestes avec un goût particulier, elles ne se perdent et ne s'endorment pas. Et c'est précisément par l'avidité des choses savoureuses attachée à notre nature, que l'entendement fait quelques efforts pour jouir de ce goût, et que la mémoire pensant aider la volonté, veut lui représenter le contentement qu'elle éprouve. L'entendement cherche des pensées et des considérations pour rendre grâces de

ce bienfait, et rappeler les péchés de l'âme en présence de son indignité. Tout cela se meut alors au dedans de nous-mêmes : l'esprit nous le peint, la mémoire nous en tourmente. Quant à moi du moins, il est des moments où ces deux puissances me fatiguent beaucoup, et bien que j'aie une faible mémoire, je ne puis la retenir.

AGATHE. — Que faire quand le désordre de ces facultés tourmente la volonté ainsi seule occupée?

SAINTE THÉRÈSE. — La volonté doit alors persévérer sagement dans son repos, et comprendre qu'on ne traite pas bien avec Dieu à l'aide de violents efforts. Vouloir fixer l'entendement et la mémoire, ce serait s'égarer avec ces deux facultés. Elles sont alors semblables à des colombes, qui ne voulant point se contenter de la nourriture que le maître leur donne sans aucun travail de leur part, vont en chercher ailleurs ; mais qui après une infructueuse recherche reviennent en hâte au colombier. De même ces deux facultés vont et viennent dans l'espoir que la volonté leur fera partager les délices qu'elle goûte. Si Dieu leur jette un peu de cette céleste pâture, elles s'arrêtent ; sinon elles vont en chercher ailleurs.

AGATHE. — Il est donc plus expédient de les laisser aller que de courir après elles?

SAINTE THÉRÈSE. — Sans doute. Il faut retenir la volonté retirée comme une prudente abeille, car si

tous ces petits insectes voulaient sortir pour se rappeler les uns les autres dans la ruche, on n'y trouverait que bien peu de miel. Dans cette oraison l'âme est comme un enfant à la mamelle, que sa mère caresse doucement dans ses bras, se plaisant à distiller le lait dans sa bouche, tellement qu'il y coule en abondance et qu'il la remplit tout entière, sans qu'il remue même ses petites lèvres. Ainsi, dans une paix profonde, la volonté se nourrit du divin amour sans l'aide et le concours de l'entendement; connaissant, parce que Notre-Seigneur le veut ainsi, qu'elle est avec lui sans y avoir pensé; savourant ce lait délectable dont il répand en elle les douceurs, et voyant que c'est sa main divine qui le lui déverse à torrents; jouissant de ces délices, sans désirer connaître comment elle en jouit, ni même quel est ce bien dont elle jouit; plongée enfin dans un heureux et complet oubli d'elle-même, par cette confiance entière que Celui auprès duquel elle trouve si heureux de rester, veille sur elle et préviendra tous ses besoins. Que si, au contraire, elle s'engage dans une sorte de lutte avec l'entendement, voulant l'obliger à la suivre et à prendre part à ces célestes jouissances, il adviendra que divisant ainsi son attention, elle l'affaiblit, et laisse répandre ce lait divin dont elle était abreuvée et nourrie.

AGATHE. — Mais que fera l'âme, si l'entendement s'emporte à des pensées extravagantes?

Sainte Thérèse. — Elle ne s'en mettra point en peine, mais le traitera comme un insensé en se moquant de ses folies. Elle demeurera dans son repos pendant qu'il va et vient, car elle est alors maîtresse, et en vertu du pouvoir qu'elle a sur lui, elle l'attirera à elle sans perdre son recueillement.

Agathe. — L'âme ne peut-elle pas retenir la grâce d'un état si doux pour elle?

Sainte Thérèse. — De même que nous ne saurions faire venir le jour, ni empêcher la nuit de lui succéder, de même nous ne saurions nous procurer un bien si grand, ni le retenir un seul moment au delà du temps marqué par la volonté du Seigneur. C'est une faveur purement surnaturelle, à laquelle nous n'avons aucune part, et que nos efforts ne sauraient atteindre, comme je l'ai déjà dit. Le meilleur moyen d'en prolonger la durée, c'est de comprendre qu'elle est en tout point indépendante de notre volonté, que nous en sommes souverainement indignes, et que ce que nous avons uniquement à faire, c'est de la recevoir avec une vive reconnaissance, non en multipliant les paroles, mais en n'osant, à l'exemple de l'humble publicain, lever les yeux vers le ciel.

C'est un bien alors de rester dans une grande solitude, afin que l'âme soit tout à fait sous la main du Seigneur, et qu'il opère en elle comme sur un fonds dont il est le maître. Le plus que l'on devra faire dans cette oraison, c'est de raviver de temps en

temps l'âme par quelques paroles de tendresse, semblables au souffle léger qui rallume une lumière éteinte, et non au souffle plus fort qui l'éteindrait si elle était allumée. Jè dis que ce souffle doit être doux, afin que la quantité de paroles que produirait l'entendement n'occupe point la volonté. Que l'âme se contente donc de dire humblement : Seigneur, que puis-je faire ici? Quel rapport entre un esclave et son maître, entre la terre et le ciel? ou d'autres paroles d'amour qui se présentent d'elles-mêmes. Qu'elle goûte surtout dans son fond le plus intime la vérité de ce qu'elle dit, sans s'inquiéter en aucune manière du bruit importun de l'entendement.

TRENTIÈME INSTRUCTION.

DES EFFETS DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

Agathe. — Je comprends l'élévation de cette oraison quand elle occupe seulement la volonté, et je conçois combien elle est plus élevée encore quand elle absorbe toutes les facultés : l'âme est alors, ce me semble, comme dans une gloire; mais quels effets lui reste-t-il de cet heureux état?

Sainte Thérèse. — Il est pour elle la source de biens et de faveurs inestimables; aussi cette oraison est-elle incomparablement plus efficace que celle de recueillement pour faire croître les vertus. Déjà l'âme, prenant son essor, s'élève peu à peu au-dessus de sa misère, et Dieu lui donne quelque connaissance de la félicité éternelle. Cette faveur, selon moi, la fait grandir et approcher de plus près de la source unique et féconde de toutes nos vertus, c'est-à-dire de Dieu même. Non-seulement Notre-Seigneur commence à se communiquer à cette âme, mais il veut qu'elle sente ce mode de communication. Arrivée à peine là, elle perd le désir des choses terrestres; elle voit manifestement qu'un seul instant de cette joie intérieure ne peut venir de rien de créé, et que rien de ce qui passe, richesses, honneurs, puissance, plaisirs, ne pourrait lui procurer le plus court

moment de ce contentement pur qui l'enivre, et qui seul est capable, comme elle l'expérimente, d'étancher sa soif du bonheur.

AGATHE. — Comment entendez-vous que l'âme croît en cette sorte d'oraison?

SAINTE THÉRÈSE. — Cette oraison produit dans l'âme une dilatation, ou, si vous le préférez, un élargissement intérieur. On dirait une source, qui n'ayant pas de ruisseau, s'agrandirait et s'élargirait à proportion de l'abondance d'eau qu'elle produirait. C'est de la sorte que Dieu agrandit l'âme dans cette oraison des goûts divins, et, sans énumérer ici quantité de merveilles qu'il opère en elle, il la dispose à recevoir toutes les grâces dont il voudra l'enrichir.

AGATHE. — A quelles marques peut-on reconnaître cette action divine?

SAINTE THÉRÈSE. — A la sainte liberté de l'âme dans le service de Dieu. Elle sent diminuer l'appréhension des tourments de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile; mais elle garde une plus vive frayeur d'offenser Dieu, et sent en elle une grande confiance de le posséder un jour. Dégagée de la peur de perdre la santé par les pénitences, elle croit qu'il n'y en a point qu'elle ne puisse pratiquer avec le secours de Dieu, et souhaite en faire de plus grandes. Elle redoute beaucoup moins la croix et les peines, parce que sa foi est plus vive, et elle est assurée d'obtenir de Dieu la patience pour les souffrir, si elle

les embrasse pour lui plaire; quelquefois même elle les désire, car nul bonheur ne lui paraît si grand que de faire quelque chose pour l'amour de son Seigneur. La connaissance plus parfaite qu'elle a de la grandeur de Dieu, la porte à s'anéantir davantage dans la vue de sa propre misère. La saveur des goûts divins dont elle a joui, lui fait considérer toutes les joies humaines comme un pur néant, et peu à peu elle s'en détache sans efforts, parce qu'elle a plus d'empire sur elle-même qu'auparavant. Enfin elle est plus affermie dans toutes les vertus.

Agathe. — Suffit-il de recevoir une seule fois la grâce de l'oraison de quiétude, pour éprouver tous les effets qui lui sont attachés?

Sainte Thérèse. — Non; l'âme doit recevoir plus souvent cette grâce, pour en recueillir les admirables fruits.

Agathe. — Oserions-nous bien nous promettre que Dieu nous continuera cette faveur, après nous en avoir fait goûter les prémices?

Sainte Thérèse. — Sa divine Majesté nous ayant accordé ce grand bien, je crois qu'il nous en départirait de plus grands encore, si nous nous appliquions à n'y point mettre d'obstacles. C'est une étincelle, qui dès qu'elle n'est pas étouffée par l'infidélité à la grâce, commence à embraser l'âme d'un très-grand amour de Dieu. C'est un véritable incendie

jetant au loin des flammes et dont Notre-Seigneur consume les âmes parfaites. Cette étincelle est, de la part de Dieu, un gage de prédilection, une marque qu'il choisit cette âme pour de grandes choses, si elle sait répondre à une si haute destinée.

J'exhorte donc instamment ces âmes choisies du Seigneur pour le bien de beaucoup d'autres, à ne pas enfouir un si précieux talent, particulièrement dans ces jours où ceux qui aiment Dieu doivent se montrer forts pour venir en aide aux faibles. Qu'elles ne songent donc qu'à s'immoler pour sa cause, avec le noble dévouement que commanderait même dans le monde une généreuse amitié. Je les conjure, pour l'amour de Dieu, de se connaître ; qu'elles aient d'elles-mêmes, avec une humble et sainte présomption, une haute estime, pour ne pas être tentées de revenir aux viandes de l'Égypte.

AGATHE. — Il me semble que par cette sorte d'oraison on doit beaucoup obtenir de Dieu ?

SAINTE THÉRÈSE. — On en obtient en effet plus de grâces que par tous les discours de l'entendement ; aussi, nous voyant alors si près de Notre-Seigneur, nous devons le prier pour l'Église, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du purgatoire, et cela sans bruit de paroles, mais avec un ardent désir d'obtenir ce que nous demandons.

AGATHE. — Ne pourrait-on pas appliquer à l'ardeur de cette prière cette parole du Prophète : *Le Sei-*

gneur exauce le désir de ses pauvres ; j'entends de ces âmes qui se sont dépouillées d'elles-mêmes pour n'avoir plus que Dieu ? Et l'on peut, ce me semble, dire aussi à ces bienheureuses indigentes : *Délectez-vous dans le Seigneur, et il vous accordera toutes les demandes de votre cœur.*

TRENTE ET UNIÈME INSTRUCTION.

COMMENT ON PEUT PERDRE LES GRANDS BIENS DE L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

AGATHE. — Ayez la bonté, s'il vous plaît, ma mère, de me dire comment il peut se faire qu'une âme qui a goûté *combien le Seigneur est doux*, retourne ensuite en arrière pour s'affectionner à autre chose.

SAINTE THÉRÈSE. — Après que les divins contentements produits par l'oraison de quiétude sont passés, certaines âmes tombent par un effet de leur lâcheté, de leur malice, de leur naturel fragile et misérable.

AGATHE. — C'est peut-être ce que signifient les paroles du Prophète : *Quand Dieu ouvre sa main, il remplit tout de ses bontés, mais s'il détourne sa face, l'esprit tombe dans le trouble.* Hélas ! quand l'âme n'est pas soutenue par cette grâce intérieure, je conçois comment les mauvais penchants se réveillent et les mauvaises habitudes renaissent.

SAINTE THÉRÈSE. — Il importe extrêmement d'éviter les occasions d'offenser Dieu ; car l'âme ressemble au petit enfant qui ne peut s'éloigner du sein de sa mère sans s'exposer à périr. Aussi, pour ne pas tomber dans un danger pareil, il ne faut point, si ce n'est dans une nécessité très-pressante, abandonner l'oraison, et l'on doit la reprendre aussitôt que les occasions de la quitter sont passées, parce que sans cela le mal grandirait toujours. En effet, si Dieu voit qu'après l'avoir mise en possession de son royaume l'âme tourne encore ses pensées et ses affections vers la terre, il ne lui fera point connaître les secrets et les merveilles de ce royaume ; il ne lui accordera même que rarement la précieuse faveur de cette oraison, et quand il daignera l'en gratifier, ce ne sera que pour peu de temps(1). Je tiens que c'est pour ce motif que parmi les âmes arrivées à ce degré, il s'en trouve peu qui aillent plus loin dans les voies spirituelles. Comme leur fidélité manque à la grâce, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir de nouveau, elles retirent leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la regardait déjà comme à lui, il va cher-

(1) Il ne faut jamais oublier que pour faire des progrès dans la vertu il est nécessaire de nous purifier de plus en plus des souillures du péché, fuir l'amitié des créatures et ne nous attacher qu'à Dieu seul. Chaque pas dans la perfection doit nous coûter de nouveaux efforts pour nous détruire nous-mêmes. Mais notre destruction intérieure ne peut s'opérer que par la souffrance, et c'est pourquoi nous devons aimer tout ce qui nous fait souffrir et le rechercher de préférence à toute autre chose.

cher ailleurs d'autres âmes qui l'aiment réellement, pour les enrichir de plus grands trésors. Néanmoins, dans sa bonté, il n'enlève pas aux premières ce qu'il leur avait donné, pourvu toutefois qu'elles vivent avec pureté de conscience.

Agathe. — Si ces âmes ont tant à craindre de leur faiblesse, n'étant pas encore parfaitement mortifiées, dans quels périls ne seraient-elles pas, si le démon les prenait en haine particulière !

Sainte Thérèse. — Un des motifs pour lesquels il importe si fort que ces âmes évitent les occasions d'offenser Dieu, ce sont précisément les efforts que le démon fait pour les perdre. Il tient beaucoup plus à y parvenir qu'il ne le ferait pour d'autres auxquelles Notre-Seigneur ne fait pas de semblables grâces. Il sait en effet qu'une seule de ces âmes ainsi favorisées, est capable d'en attirer plusieurs à Dieu par ses exemples, et même de rendre de grands services à l'Église. Mais quand il n'aurait point d'autre motif de les perdre que l'amour particulier que Dieu leur témoigne, cela suffirait pour porter cet ennemi de notre salut à tout tenter pour arriver à ses fins. De là vient qu'elles ont à soutenir contre lui de plus grands combats, et que leurs chutes sont aussi plus déplorables que celles des autres, quand elles se laissent vaincre.

Agathe. — Le démon ne peut-il pas tenter aussi de contrefaire ces divines faveurs?

Sainte Thérèse. — Il le peut, mais il est facile de le reconnaître, parce qu'au lieu de produire les effets indiqués plus haut, il en produirait de tout opposés. Il faut avoir grand soin de demander à Dieu d'être délivré de l'orgueil et de la vaine gloire.

Agathe. — C'est donc là le venin de la tête du dragon : l'orgueil pour s'élever au-dessus des autres et s'égaler même à Dieu ! *J'élèverai mon trône,* dit-il, *au-dessus des astres du ciel, et je serai semblable à Dieu !* Cet esprit superbe se sert pour nous perdre de ce qui l'a lui-même perdu, quand il nous suggère une haute estime de nous-mêmes à cause des dons de Dieu, et quand il simule les dons de Dieu pour nous faire croire que nous sommes ce que réellement nous ne sommes pas.

Sainte Thérèse. — Je veux encore vous avertir de deux choses très-importantes :

La première, c'est qu'il est des personnes dont Notre-Seigneur attendrit le cœur, qu'il favorise d'inspirations saintes, qu'il éclaire sur la vanité des choses terrestres, à qui il donne enfin son royaume en les mettant dans cette oraison de quiétude, et qui néanmoins restent sourdes à sa voix. Voulez-vous en savoir la cause? C'est qu'elles tiennent beaucoup trop à réciter, fort précipitamment, comme pour achever une tâche, quantité d'oraisons vocales dont elles se sont fait un devoir quotidien. Vainement Notre-

Seigneur, comme je l'ai déjà dit, met son royaume à leur disposition, elles ne veulent pas l'accepter, jugeant qu'il vaut mieux ne point omettre leurs prières vocales, et détournent ainsi leur attention de la faveur signalée que leur offre le divin Maître. La seconde chose dont j'ai à vous instruire, c'est un péril dans lequel j'ai vu tomber plusieurs âmes adonnées à l'oraison et particulièrement des femmes. Par suite d'austérités, d'oraisons, de veilles, ou même uniquement par faiblesse de complexion, ces personnes ne peuvent recevoir une faveur spirituelle, que leur nature n'en soit aussitôt abattue. En même temps qu'elles éprouvent une certaine joie dans l'âme, elles sentent leurs forces extérieures défaillir. Dans cet état, s'il leur arrive d'entrer dans ce qu'on nomme sommeil spirituel et qui va un peu au-delà de ce que j'ai encore dit, elles s'imaginent qu'il n'y a point de différence entre le don de Dieu et cet état naturel, et s'en laissent absorber. Alors, leurs forces s'affaiblissant de plus en plus, elles prennent cette faiblesse pour un ravissement et lui donnent ce nom, quoique ce ne soit autre chose qu'une pure perte de temps et la ruine de leur santé.

Agathe. — Comment reconnaître le mélange subtil qui peut se faire avec le don de Dieu, de l'action de la nature et de celle du démon ?

Sainte Thérèse. — On connaîtra l'action du démon par l'inquiétude, le peu d'humilité, l'obscurité

dans l'entendement, le manque de fermeté et de constance dans la volonté.

On distinguera l'action de la nature par une pure défaillance, dans laquelle on demeure sans rien sentir pour Dieu, mais laissant au contraire dans une entière sécheresse.

Enfin, on verra manifestement l'action de Dieu, quand dans la défaillance intérieure et extérieure, l'âme demeurera forte, goûtant des joies ineffables de se voir si près de Dieu, et qu'au lieu de rester dans cet état un long intervalle, elle n'y restera qu'un très-court espace de temps.

Agathe. — Quels remèdes peuvent employer les personnes qui ne sauraient recevoir une de ces consolations spirituelles sans que leur tempérament en soit abattu ?

Sainte Thérèse. — Elles doivent faire peu d'oraison, dormir et prendre de la nourriture plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que leurs forces soient revenues. Si elles sont d'une complexion si délicate que ces remèdes ne leur suffisent point, je les prie de croire que Dieu ne veut se servir d'elles que pour la vie active. Du reste dans tout cela il faut consulter la supérieure.

TRENTE-DEUXIÈME INSTRUCTION.

DE DEUX SORTES D'ABSORPTION QUI PEUVENT ARRIVER DANS L'ORAISON DE QUIÉTUDE.

AGATHE. — L'âme doit-elle désirer de rester absorbée dans l'oraison de quiétude?

SAINTE THÉRÈSE. — L'âme tomberait dans une grande erreur, si elle pensait qu'il serait très-avantageux de jouir toujours des délices de cette oraison. Cette vie est longue, et pour supporter parfaitement les peines dont elle est parsemée, nous avons besoin de considérer comment Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce divin modèle, a enduré celles dont il s'est vu chargé, et comment les apôtres et les saints ont agi à son imitation. Gardons-nous donc de nous éloigner d'une aussi parfaite société que celle de Jésus et de sa sainte Mère. Cet adorable Sauveur prend plaisir à nous voir renoncer quelquefois à nos goûts. A plus forte raison devons-nous donc le faire, puisque ces consolations ne sont pas si fréquentes dans l'oraison qu'il n'y ait temps pour tout. Que si une personne me disait qu'elle les a toujours, et qu'ainsi il ne lui reste jamais de temps pour méditer les mystères de notre salut, son état me serait suspect. C'est pour-

quoi, si quelqu'un en est là, qu'il se détrompe de cette erreur et s'arrache à cette fausse ivresse. Une religieuse qui ne pourrait en venir à bout devrait le dire à la prieure, et la prieure devrait alors l'employer à quelque office dont les devoirs la tirent de ce péril, dans lequel elle ne pourrait rester longtemps sans encourir quelque grand dommage.

Agathe. — Je conçois parfaitement que l'absorption qui naîtrait de la faiblesse du tempérament fût justement suspecte, mais Dieu ne pourrait-il pas prolonger l'union avec lui dans l'oraison de quiétude, sans inconvénients pour l'âme ?

Sainte Thérèse. — Si ; cela arrive souvent même, et voici de quelle manière : Quand l'oraison de quiétude est grande, elle dure quelquefois l'espace d'un jour ou même de deux, et l'âme, sans comprendre comment, y goûte ce bonheur dont j'ai parlé. Or, la volonté, ce me semble, ne pourrait se conserver si longtemps dans cette paix et ce plaisir célestes, si elle n'était comme enchaînée par le divin objet qui la captive. En effet, si on se livre à quelque occupation extérieure, on voit clairement que l'âme n'y est pas tout entière, que le principal y manque, c'est-à-dire la volonté qui, selon moi, reste alors unie à Dieu. Quant aux autres facultés de l'âme, l'entendement et la mémoire, elles sont libres, plus actives, plus puissantes que jamais, mais seulement pour ce qui touche au service de Dieu ; car pour ce qui

regarde les choses du monde, elles sont comme frappées d'impuissance et de nullité. C'est là une faveur insigne de la part de Dieu. Par elle se trouvent unies la vie active et la vie contemplative. Tout ce qui est en nous s'emploie alors d'un commun accord au service du Seigneur : la volonté s'occupe à son œuvre, c'est-à-dire à la contemplation, sans savoir de quelle manière elle s'y occupe ; l'entendement et la mémoire font l'office de Marthe ; enfin, dans cet heureux état, Marthe et Marie agissent de concert.

TRENTE-TROISIÈME INSTRUCTION.

DU SOMMEIL SPIRITUEL DES FACULTÉS DE L'AME.

Agathe. — Y a-t-il, ma mère, un degré plus élevé que celui de l'oraison de quiétude, avant que d'arriver à l'union parfaite ?

Sainte Thérèse. — Oui, ma fille, et ce troisième degré d'oraison se nomme le sommeil des facultés de l'âme. Dans cet état, sans être entièrement perdues en Dieu, ces facultés n'entendent pourtant pas comment elles opèrent. L'âme alors ne sait que faire ; elle ignore si elle parle, si elle se tait, si elle rit, si elle pleure. C'est un glorieux délire, une céleste folie, où l'on apprend la vraie sagesse ; enfin c'est pour elle une manière de jouir souverainement délicieuse.

AGATHE. — Cette oraison est donc à peu près semblable à celle de quiétude?

SAINTE THÉRÈSE. — Non; l'âme y goûte incomparablement plus de bonheur, de joie, de suavité. Enivrée de l'eau de la grâce que Dieu lui verse à longs traits, elle ne peut, elle ne sait plus ni aller en avant, ni retourner en arrière. Elle n'aspire qu'à jouir de cet excès de gloire. On pourrait la comparer à quelqu'un qui soupirant après la mort, tient déjà dans sa main le cierge bénit, et n'a plus qu'un souffle à exhaler pour se voir au comble de ses désirs. C'est pour l'âme une agonie pleine d'ineffables délices, où elle se sent mourir presque entièrement à toutes les choses d'ici-bas, et se repose, ravie, dans la possession de Dieu. Les expressions me manquent pour peindre et pour expliquer ce qu'elle ressent.

AGATHE. — Ne dirait-on pas que l'âme, dans ces divers degrés d'oraison, éprouve ce que ressentit Ézéchiel lorsqu'on le fit entrer dans un fleuve, où d'abord l'eau ne fit que lui couvrir les pieds, puis gagna jusqu'aux genoux, monta ensuite jusqu'à la ceinture, et enfin l'enveloppa de flots si profonds, que le prophète se vit comme près d'être abîmé dans leur immensité?

SAINTE THÉRÈSE. — Votre comparaison est fort belle et fort juste.

AGATHE. — J'ai déjà compris, ma mère, que cette oraison est plus sublime que celle de quiétude, mais

je ne vois pas bien encore en quoi consiste cette différence.

Sainte Thérèse. — Dans le degré d'oraison qui nous occupe, les facultés de l'âme sont entièrement appliquées à Dieu sans être capables d'autre chose. Aucune d'elles n'ose remuer. Pour les détourner de cette application, il faudrait un grand effort, et encore ne parviendrait-on pas à les arracher complétement à leur divin objet. Hors d'elle-même, agitée des plus doux transports, l'âme désirerait faire éclater sa voix en cantiques de bénédictions. Elle s'épanche dans ces louanges, mais sans ordre, à moins que le Seigneur lui-même n'en mette, car l'entendement ne sert ici de rien. Dans son ardeur, l'âme voudrait être vue de toutes les créatures, et leur faire connaître sa gloire, afin de pouvoir, de concert avec elles, offrir à Dieu un plus beau sacrifice de louanges. Elle brûle de partager avec elles un bonheur dont le poids semble l'accabler. Elle est semblable à la femme de l'Évangile, qui, après avoir retrouvé la drachme perdue, appelle ses voisines pour venir se réjouir avec elle. Tels devaient être les sentiments et les transports du Prophète-Roi, quand il entonnait sur la harpe ses hymnes à la gloire du Seigneur.

Agathe. — Pourquoi nomme-t-on cette oraison un sommeil des facultés, puisque l'âme y est si active et si agissante?

SAINTE THÉRÈSE. — Parce que l'âme n'est pas assez à elle-même pour connaître ce qu'elle fait, et parce que tout ce qui se passe en elle s'y opère sans aucune fatigue, sans aucun travail de l'entendement. Cette dernière faculté demeure seulement comme stupéfaite de voir le Seigneur remplir si bien l'office de jardinier, ne lui laissant autre chose à faire que de respirer délicieusement les parfums des premières fleurs, parce que tout ce que voit l'âme dans cet état lui semble un songe. J'ajoute que jusqu'à ce qu'elle en ait une grande expérience, l'âme doute de la vérité de ces faveurs : elle craint qu'elles ne soient un pur effet de l'imagination; elle se demande si elle n'était pas comme endormie; elle a peur que le démon ne se soit transfiguré en ange de lumière pour la tromper. Ainsi elle demeure au milieu des ombres, comme si tout ce qu'elle a éprouvé n'était qu'un rêve.

AGATHE. — Les désirs ardents, les saintes inquiétudes d'amour que cette oraison fait ressentir à l'âme, ne peuvent exister, ce me semble, sans lui causer quelques peines?

SAINTE THÉRÈSE. — Aussi se plaint-elle à Dieu de ce délicieux martyre. Elle voudrait que tout son être, corps et âme, éclatât pour manifester au dehors l'excès de bonheur que lui cause cette peine. Il lui serait doux alors d'affronter les plus cruels tourments pour l'amour de son Dieu. Elle comprend, d'une manière très-claire, que les martyrs faisaient

peu de chose de leur part en endurant les supplices, parce que cet invincible courage leur venait d'une autre source. Mais aussi quelle souffrance pour elle lorsque, revenant de son ivresse, elle se sent condamnée à vivre sur la terre sous la pénible loi de ses sollicitudes et de ses devoirs! Il sera facile d'en juger, si l'on remarque que tous les termes de comparaison que j'emploie sont bien au-dessous des joies ineffables dont Dieu daigne parfois la combler dans cet exil. Impatiente de ses chaînes, cette âme voudrait être déjà en liberté : le manger la tue, le dormir la tourmente ; elle voit que le temps de cette vie s'écoule à prendre mille soulagements, et que néanmoins rien ne peut la satisfaire hors de Dieu! Elle vit ce semble contre nature, puisqu'elle meurt du désir de vivre, non en elle, mais en Dieu. O mon maître! ô ma gloire! que la croix que vous avez préparée aux âmes blessées de cet amour est à la fois délicate et pesante! délicate par ses suavités; pesante, parce qu'il est des moments où la plus inébranlable patience est impuissante à la soutenir. Et cependant l'âme ne voudrait point en être déchargée, si ce n'est pour vous contempler dans la gloire. Quand elle vient à se souvenir qu'elle n'a rien fait pour vous, et qu'en prolongeant son exil elle peut vous rendre quelque léger service, elle désire porter un fardeau beaucoup plus lourd encore, et vivre jusqu'au dernier jour du monde.

AGATHE. — Ces sentiments manifestent une bien haute vertu.

SAINTE THÉRÈSE. — Cette oraison en effet communique aux vertus une force bien supérieure à celle que leur communique l'oraison de quiétude. L'âme trouve en elle un changement entier, sans qu'elle sache comment il s'est opéré. Elle puise, pour commencer à faire de grandes choses, je ne sais qu'elle puissance dans le parfum des fleurs. Le divin Jardinier veut que ces fleurs s'ouvrent, afin que l'âme connaisse qu'elle a des vertus; mais qu'en même temps elle voie parfaitement qu'elle a été incapable de les acquérir en plusieurs années, tandis qu'une courte visite du céleste Jardinier lui en fait le don. Ici se développe encore dans l'âme une humilité plus grande et plus profonde que dans l'oraison précédente : elle voit plus évidemment qu'elle n'a fait autre chose que de consentir à ce que Dieu a voulu accomplir, et qu'accepter les grâces qu'il a daigné lui présenter (1).

(1) Si on veut bien le remarquer, c'est toujours l'humilité qui est le fruit de tous les dons que Dieu accorde aux âmes. Lorsque cette vertu ne croît pas dans une âme, il faut tenir pour suspectes les grâces qu'elle reçoit ou du moins craindre une chute pour elle.

TRENTE-QUATRIÈME INSTRUCTION.

DE QUELQUES EXCELLENCES PARTICULIÈRES DU SOMMEIL DES FACULTÉS.

Agathe. — Quelle différence mettez-vous, ma sainte mère, entre cette oraison et celle d'union?

Sainte Thérèse. — Il y a plusieurs sortes d'oraisons d'union; mais celle-ci, à mon avis, en est une. L'âme y est tout entière unie à Dieu; seulement celui-ci permet aux trois facultés de l'âme de connaître, avec d'inexprimables délices, ce qu'il opère en elles. L'âme, par une vue distincte et un sentiment intime, voit que la volonté seule est liée à son Dieu, et elle savoure, dans une paix profonde, les délices de cette union, tandis que l'entendement et la mémoire gardent assez de liberté pour s'occuper d'affaires et accomplir des œuvres de charité.

Agathe. — Vous avez, ce me semble, attribué les mêmes effets à l'oraison de quiétude?

Sainte Thérèse. — Au premier abord, en effet, cet état semblerait le même que celui de l'oraison de quiétude; il en diffère cependant. Dans l'oraison de quiétude, l'âme n'ose faire le plus léger mouvement dans la crainte de troubler le doux repos de Marie qui lui est donné; mais dans l'union dont je parle, elle peut vaquer aux fonctions de Marthe.

Ainsi, elle allie la vie active à la vie contemplative, et, tout en demeurant unie à Dieu, elle peut s'occuper d'œuvres de charité, de lectures, d'affaires relatives à sa vocation. Il est vrai qu'elle ne peut alors disposer entièrement de ses facultés; la meilleure portion d'elle-même est autre part. Elle éprouve le bonheur d'être ainsi partagée; elle le voit clairement, et cet état la prépare merveilleusement à goûter les suavités d'une paix très-profonde, dès qu'elle se trouvera dans la solitude, délivrée de toute affaire. En attendant elle est comme une personne qui, conversant avec une autre, et s'entendant parler par une troisième, ne prête des deux côtés qu'une attention imparfaite. Elle ressemble encore à quelqu'un dont l'appétit est satisfait, et qui indifférent pour une nourriture commune, mangerait néanmoins avec plaisir un mets délicat et exquis. De même, l'âme satisfaite par le bonheur qu'elle possède en elle-même, dédaigne tous les plaisirs du monde, qui sont pour elle sans attrait; mais jouir encore de Dieu, goûter de plus en plus le bonheur de lui être unie, aspirer à l'accomplissement de ses désirs, voilà le seul objet de ses vœux.

AGATHE. — La différence de ces deux oraisons est délicate; veuillez me dire, ma mère, si je la comprends bien. Voici ce qu'il me semble : ces deux oraisons ont cela de commun qu'elles rendent l'âme capable à la fois des fonctions de Marthe et de celles

de Marie; mais dans l'oraison de quiétude, Marthe n'entreprend rien que ce qui est du service de Dieu, comme sont les exercices de dévotion; quant aux affaires extérieures autres que celles-là, elle ne peut s'y adonner, parce qu'elle en serait embarrassée. Dans l'oraison d'union que vous m'avez expliquée, au contraire, les facultés de l'âme ont plus de liberté et de force pour vaquer aux affaires extérieures sans en recevoir aucun dommage; car elles sont dégagées de toute sorte d'attache humaine, et ne se portent à rien que par le désir de plaire à Dieu.

Sainte Thérèse. — C'est cela. J'ajoute que ceux qui sont dans l'oraison de quiétude, éprouvent par les douceurs dont ils jouissent, ce que c'est que le royaume de Dieu qu'ils avaient demandé, tandis que ceux qui sont dans l'oraison d'union, expérimentent ce que c'est que de faire la volonté de Dieu sur la terre comme au ciel, parce qu'en eux la terre est devenue le ciel même, par l'étroite alliance de la vie active et de la vie contemplative.

Agathe. — Est-ce là, ma mère, tout ce qu'il y a à dire sur cette première espèce d'union?

Sainte Thérèse. — Oui, ma fille; mais il y a encore une union d'une autre sorte qui n'est cependant pas une union parfaite. Néanmoins elle est au-dessus de celle dont je viens de vous entretenir. Dans cette seconde union, Dieu s'empare de la volonté, et de l'entendement aussi; car cessant de dis-

courir, il demeure absorbé dans la contemplation ravissante des grandeurs divines. Il découvre alors tant de merveilles, que l'une lui faisant perdre la vue de l'autre, il ne peut s'attacher à aucune en particulier. Quant à la mémoire, elle reste libre, et, je crois aussi, l'imagination. Lorsque celle-ci se trouve seule, elle fait une guerre étonnante à l'entendement, travaillant à porter partout le trouble. J'avoue qu'elle me fatigue extrêmement, et que souvent je conjure Dieu de me l'ôter durant ces heures de bonheur, si elle doit m'être ainsi importune. Je découvre dans cette douloureuse lutte quel mal nous a fait le péché; c'est lui qui empêche notre volonté de s'appliquer toujours à Dieu comme elle le désirerait.

Agathe. — Le trouble causé par l'imagination arrive-t-il jusqu'à rompre l'union des autres facultés avec Dieu?

Sainte Thérèse. — Non, ni l'imagination ni la mémoire n'ont assez de puissance et de force pour causer ce grand mal. Comme l'entendement reste complétement étranger à ce qu'elles lui représentent, elles ne s'arrêtent à rien, et passent sans cesse d'un objet à l'autre, telles que ces petits papillons de nuit fatigants et inquiets, qui voltigent continuellement sans se fixer jamais. Cette comparaison me paraît fort juste, car si ces petits insectes n'ont aucune puissance de nuire, ils ne laissent pas d'importuner.

Ces tourments, causés par l'imagination, révèlent bien notre misère, et le pouvoir souverain du Seigneur, puisque la faculté qui reste libre nous cause tant d'ennui et de fatigue, tandis que celles que Dieu unit à lui nous font goûter un si profond repos.

Agathe. — Quel remède pourrait-on apporter aux importunités de l'imagination?

Sainte Thérèse. — L'unique remède que je connaisse, est celui que j'ai indiqué en parlant de l'oraison de quiétude : c'est de ne pas faire plus de cas de l'imagination que d'une folle, et de l'abandonner à son obstination, Dieu seul pouvant l'arrêter et la fixer. Du reste, elle n'est ici qu'une esclave; il faut la supporter comme Jacob supportait Lia, puisque Dieu dans sa bonté nous a donné Rachel. Restant simple esclave, comme je le disais, elle ne peut, quoi qu'elle fasse, entraîner les autres facultés. Souvent, au contraire, celles-ci la ramènent à elles sans efforts. Dieu voit quelquefois avec pitié son égarement, ses inquiétudes, son ardent désir d'être réunie à l'entendement et à la volonté, et il lui permet de venir se brûler à la flamme du flambeau divin qui a déjà consumé ces deux facultés, et a détruit leur être naturel pour les faire jouir surnaturellement de si grandes richesses.

TRENTE-CINQUIÈME INSTRUCTION.

DE L'UNION DIVINE.

Agathe. — Je voudrais, avant toutes choses, ma mère, savoir ce qu'on entend par union?

Sainte thérèse. — On entend par union l'état de deux choses qui auparavant séparées n'en font plus qu'une; ou bien c'est la conjonction de deux choses en une, comme de deux flammes tellement unies ensemble, que de deux lumières il ne s'en fasse qu'une.

Agathe. — Peut-il exister une union entre l'âme et son Dieu?

Sainte Thérèse. — Oui, et c'est peut-être ce que saint Paul a voulu dire par ces paroles : *Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui.*

Agathe. — Comment se fait cette union?

Sainte Thérèse. — Notre-Seigneur se plaît d'abord à laisser l'âme s'envoler de degré en degré; puis il prend ce petit oiseau, et le place dans le nid afin qu'il s'y repose. L'ayant vu longtemps soutenir son vol, travailler de toutes les forces de l'entendement et de la volonté à chercher Dieu et à lui plaire, il veut le récompenser même dès cette vie. Et quelle splendide récompense ! Un seul moment de ce repos divin suffit pour rémunérer tous les travaux qu'on peut soutenir dans cet exil. Tandis que l'âme cher-

che ainsi son Dieu, elle se sent défaillir presque tout entière ; elle tombe dans une sorte d'évanouissement qui enlève peu à peu au corps la respiration et toutes les forces. Elle ne peut, sans un grand effort, remuer même les mains. Les yeux se ferment sans qu'elle ait voulu les fermer, et si elle les tient ouverts, elle ne distingue presque aucun objet. Elle ne saurait lire, quand elle le voudrait, parce que, l'esprit n'agissant point, elle ne peut ni reconnaître les lettres, ni les rassembler. Si on lui parle, elle entend le son de la voix, mais non des paroles distinctes. Elle essaierait vainement de parler ; car elle ne saurait ni former ni articuler une seule parole. Toutes ses forces l'abandonnent, tandis qu'elle sent mieux croître sa force intérieure pour jouir de la gloire qui la remplit.

Agathe. — Cet état est merveilleusement élevé !

Sainte Thérèse. — Pendant qu'il dure, l'âme est très-éveillée à l'égard de Dieu, et pleinement endormie à toutes les choses de la terre et à elle-même ; aussi est-elle comme privée de tout sentiment, et quand elle le voudrait, elle ne pourrait penser à rien. Ainsi elle n'a besoin d'aucun artifice pour suspendre l'entendement, car il reste tellement privé de toute action, que l'âme ne sait même ni ce qu'elle aime, ni de quelle manière elle l'aime, ni ce qu'elle veut. Elle est entièrement morte à tout ce qui est ici-bas, et seulement vivante en Dieu. Qu'une telle mort est

agréable et délicieuse! C'est une mort, parce qu'elle détache l'âme de toutes les actions qu'elle peut produire durant sa captivité dans ce corps mortel; cette mort est agréable et délicieuse, parce que, sans être encore dégagée de ce fardeau terrestre, il semble que l'âme s'en sépare pour s'unir plus intimement à Dieu.

AGATHE. — Ne peut-on pas expliquer la nature et le mode de cette union?

SAINTE THÉRÈSE. — L'explication s'en trouve dans la théologie mystique; mais j'ignore même les termes de cette science. Je ne sais pas non plus ce qu'est en soi l'intelligence, l'esprit, ni comment ils diffèrent de l'âme; ce n'est à mes yeux qu'une seule et même chose. L'âme sort quelquefois d'elle-même, il est vrai, pareille à un feu qui en brûlant jette des flammes; l'activité de ce feu redouble impétueusement alors : aussi la flamme s'élance bien au-dessus du brasier; mais elle n'est pas d'une autre nature; c'est toujours la flamme du foyer.

AGATHE. — Il y a donc ici deux choses : une élévation d'esprit, et une union avec l'amour céleste?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui, et cependant ces deux choses n'en font qu'une, quoiqu'il y ait différence entre l'une et l'autre, parce que Notre-Seigneur opère en elles diversement.

AGATHE. — Cela est clair; parce que c'est une chose qui se meut et se repose dans le terme de son

mouvement, quoique nous distinguions entre la flamme qui vole en haut, et elle-même quand elle est en son centre.

Sainte Thérèse. — Ainsi, comme nous l'avons vu, quand Dieu élève l'âme à l'union, il suspend l'action naturelle de toutes ses puissances, afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse. Elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend, pendant qu'elle demeure unie à Dieu; mais ce temps est rapide et lui semble plus court encore qu'il ne l'est en effet. Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme, de telle sorte que, revenant à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu, et Dieu en elle. Dans cette oraison, l'âme est absorbée par la jouissance sans comprendre ce dont elle jouit. Elle sent qu'elle jouit d'un bien renfermant en lui seul tous les biens, et cependant la nature de ce bien reste incompréhensible pour elle. Tous les sens sont tellement occupés par cette jouissance, qu'ils ne peuvent, ni intérieurement, ni extérieurement, s'appliquer à autre chose. Si l'on méditait auparavant sur quelque mystère, il s'efface du souvenir comme si jamais l'on n'y avait songé; si on lisait, on perd toute mémoire de cette lecture, et on ne peut plus y ramener son esprit. On éprouve les mêmes effets au sujet des prières vocales. Les ailes de cet importun papillon de la mémoire se voient donc ici brûlées, et voltiger çà et là n'est plus en sa puissance.

TRENTE-SIXIÈME INSTRUCTION.

COMMENT L'AME PEUT SE PRÉPARER A ENTRER DANS L'ORAISON D'UNION; MAIS QU'ELLE NE PEUT PAS Y ENTRER D'ELLE-MÊME.

AGATHE. — Que pouvons-nous faire pour parvenir à cette union?

SAINTE THÉRÈSE. — Bien que nous ne puissions entrer de nous-mêmes dans cette union divine, nous pouvons cependant nous disposer à obtenir cette faveur. Je vais essayer de vous faire comprendre ceci par une comparaison : vous avez entendu parler du ver à soie; ce petit insecte éclôt d'une semence ressemblant à de petits grains de poivre. Quand la chaleur a vivifié cette semence, ces petits vers, nourris des feuilles du mûrier, grandissent, et de leur petite bouche filent la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes. Ils en forment de petites coques, admirablement tissues, dans lesquelles ils se renferment et trouvent la fin de leur vie. Ensuite, au lieu de ce ver laid et difforme, il sort de chacune de ces coques un petit papillon blanc d'une beauté charmante. Ce qui arrive à ce ver est l'image de ce qui arrive à l'âme. Morte par la négligence de son salut, par le péché et les occasions du péché, elle commence à recevoir la vie, quand, échauffée par la chaleur de l'Esprit-Saint,

elle profite du secours que Dieu donne à toutes les âmes, et use des remèdes qu'il a confiés à son Église, comme la réception des sacrements, la lecture des livres pieux, la prédication. Ainsi revenue à la vie, sustentée par les sacrements et les saintes méditations, elle se fortifie et grandit jusqu'à l'âge parfait. Or, comme nous l'avons vu, le ver devenu grand, commence à filer sa soie, et à construire la maison dans laquelle il doit mourir. Comprenez bien, ma fille, que pour l'âme cette maison est Jésus-Christ, selon ce texte de saint Paul : *Notre vie est cachée en Dieu, et Jésus-Christ est notre vie.* Vous le voyez, ce qui est en notre pouvoir, moyennant la grâce divine, c'est de travailler à bâtir cette demeure, comme le ver à soie construit sa coque, afin que Notre-Seigneur devienne lui-même notre maison, comme il l'est dans l'oraison d'union.

Agathe. — Mais n'est-ce pas dire qu'il est en notre pouvoir d'ôter à Dieu ou de lui donner quelque chose, que d'affirmer qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à la bâtir et à nous y loger?

Sainte Thérèse. — Certes, ce n'est ni en ôtant ni en donnant à Dieu qu'il est en notre pouvoir de bâtir cette demeure, mais en retranchant de nous et donnant quelque chose de nous, à l'exemple du ver à soie. Aussitôt que nous aurons fait tout ce qui dépend de nous, Jésus-Christ, bénissant ces faibles travaux, les

unira avec les grands labeurs qu'il a accomplis, et donnera ainsi tant de valeur aux nôtres, que lui-même en sera la récompense. Bien que ce soit lui qui ait fait presque tout l'ouvrage, il fera que nos faibles essais et ses puissantes œuvres deviendront une même chose.

Hâtons-nous donc de former cette coque mystérieuse par la destruction de l'amour-propre, le renoncement à notre volonté et à tout attachement aux choses de la terre ; par la pratique des œuvres de mortification, d'obéissance, de toutes les vertus; l'amour de l'oraison, l'accomplissement de tous les devoirs de notre état. Achevons ce travail le plus vite possible, et puis mourons, comme le ver à soie après avoir terminé l'œuvre pour laquelle il a reçu la vie. Cette mort nous donnera la vie de Dieu, et nous serons comme perdus dans sa grandeur, de même que ce ver est enseveli dans sa coque.

AGATHE. — Quelle est la disposition la plus prochaine pour s'abîmer en Dieu de cette sorte?

SAINTE THÉRÈSE. — C'est de lui abandonner entièrement notre volonté; car en faisant ainsi nous nous disposons à achever en peu de temps le chemin, et à boire l'eau vive de la fontaine; mais si nous ne donnons pas entièrement notre volonté à Dieu, afin qu'il dispose de tout ce qui nous concerne selon son bon plaisir, il ne nous laissera jamais boire cette eau divine. Rien n'est plus néces-

saire ici que de dire : *Fiat voluntas tua.* Accomplissez-la en moi, Seigneur, selon toute l'étendue de votre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des peines, donnez-moi la force de les supporter, et qu'elles viennent. Si vous commandez que ce soit par des persécutions, par des maladies, par des opprobres, par les privations de la pauvreté, me voici devant vous, ô mon Dieu et mon Père ! je ne retournerai pas en arrière. O ma fille ! savez-vous quelle force a ce don de notre volonté quand il est parfait et absolu ! Il a un tel empire sur le cœur du Tout-Puissant lui-même, qu'il le détermine à ne faire qu'un avec notre néant, à nous transformer en lui, et à unir ainsi le Créateur à la créature ! Plus ce grand Dieu, notre bon Père, voit dans la pratique que ce don de notre volonté est sincère et complet, plus il nous attire à lui, et plus il élève notre âme au-dessus des objets créés et d'elle-même, pour la disposer à recevoir de plus grandes faveurs.

Agathe. — Avec de si excellentes dispositions, l'âme ne peut-elle pas enfin s'unir à son Seigneur ?

Sainte Thérèse. — Non. L'âme ne fait pas ici plus que la cire qui attend l'impression du cachet. Elle ne peut imprimer ce cachet sur elle-même, seulement elle est disposée à le recevoir par son amollissement, encore n'est-ce pas elle qui s'amollit; elle demeure dans son repos, et reçoit l'impression. Déjà livrée aussi à l'impression divine par un

abandon entier entre les mains de Dieu, soumise, captivée par le céleste amour, l'âme ne veut autre chose sinon que le Seigneur dispose d'elle comme bon lui semblera. Il dépend de lui seul de lui dispenser ses grâces, selon cette parole de l'Épouse des Cantiques : *Le Roi m'a fait entrer dans ses celliers*. Elle ne dit point qu'elle y soit entrée elle-même; elle dit seulement qu'*elle allait cherchant son bien-aimé de toutes parts*. Or, le cellier mystérieux dont elle parle ne s'ouvre pas devant nous malgré tous nos efforts ; c'est à la Majesté divine à nous faire entrer dans cette demeure sainte, pour nous y manifester ses merveilles. Dieu ne veut pas que nous essayions autrement d'y pénétrer que par la soumission entière de notre volonté à son bon plaisir. A mon avis, ce cellier mystique est le centre de notre âme. Toutes les facultés de cette âme et tous les sens sont endormis; et ainsi, toutes les portes étant fermées, le Seigneur entre dans ce centre de l'âme, comme il entra autrefois chez les disciples, lorsqu'il leur dit : *La paix soit avec vous*. C'est encore de la même manière qu'il sortit du sépulcre, sans soulever la pierre qui en fermait l'entrée.

TRENTE-SEPTIÈME INSTRUCTION.

DANS L'ORAISON D'UNION, L'AME EST FIANCÉE A DIEU.

AGATHE. — J'ai entendu parler d'une alliance spirituelle de l'âme avec Dieu : n'est-ce pas dans cette oraison qu'elle s'opère?

SAINTE THÉRÈSE. — Non, selon moi, l'oraison d'union ne s'élève point jusqu'à ce que l'on appelle l'alliance spirituelle; elle n'en est que comme la préparation et l'acheminement. On peut seulement nommer cet acheminement les divines fiançailles.

AGATHE. — Quelles ressemblances peuvent exister entre les alliances humaines et celles de Dieu?

SAINTE THÉRÈSE.— J'avoue que cette similitude est grossière, et cependant je n'en connais point qui exprime mieux l'union que Dieu veut bien contracter avec les âmes, que le sacrement de mariage. Il existe sans doute une grande différence entre le mariage dont je veux parler et le mariage ordinaire : l'un tout spirituel est bien éloigné de l'autre qui est corporel : les joies spirituelles que Dieu donne dans l'un sont à mille lieues des contentements terrestres de l'autre. Dans le premier, c'est l'amour qui s'unit à l'amour, et toutes ses opérations sont si pures, si délicates, si suaves, que les expressions manquent pour les exprimer, mais Notre-Seigneur sait bien en

donner le sentiment. A mon avis donc, l'union ne s'élève point jusqu'au mariage spirituel, elle n'en est, comme je l'ai dit, que la préparation, l'acheminement. Ainsi, lorsque dans ce monde deux personnes veulent s'unir par les liens du mariage, elles considèrent d'abord si elles se conviennent, si elles se veulent, et en viennent ensuite à des entrevues, afin qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre. Il en est de même dans le mariage spirituel. L'âme a déjà porté son jugement sur l'époux qu'elle veut s'unir; elle voit tout l'avantage d'une union si élevée; elle est bien décidée à n'avoir d'autre volonté que celle de cet époux divin et à lui plaire en toutes choses. D'autre part, Notre-Seigneur, voyant ses sentiments intérieurs, est content d'elle, et voulant, dans sa bonté, le lui faire savoir plus particulièrement, il daigne avoir une entrevue avec cette âme bien-aimée, et la prendre pour son épouse. Cela se passe ainsi dans cette oraison d'union qui dure fort peu de temps.

Dans cette entrevue divine, ce que l'âme peut uniquement faire, c'est de connaître par une voix secrète quel est cet époux divin qui veut l'honorer du titre de son épouse; et elle découvre alors en quelques instants ce que les sens et les facultés ne pourraient lui manifester en plusieurs années. Cet époux étant Dieu, son seul aspect a rendu l'âme plus digne du nœud sacré qu'elle doit contracter avec lui. Cet

aspect l'a enflammée d'un tel amour, qu'elle fait de son côté tout ce qui est en son pouvoir pour que ce divin mariage ne vienne pas à se rompre.

AGATHE. — Pourquoi qualifiez-vous cette grâce du nom d'une simple entrevue ?

SAINTE THÉRÈSE.— Parce que cette communication ne se fait que par une seule vue, et se passe en fort peu de temps. Ce temps paraît même plus court à l'âme qu'il ne l'est réellement ; mais quelque rapide que soit cette faveur, l'abondance des grâces qu'elle amène fait bien connaître que la clarté du soleil qui a rayonné dans l'âme, a été grande.

AGATHE. — Combien de temps peut durer l'oraison d'union ?

SAINTE THÉRÈSE. — Si elle se prolonge une demi-heure, c'est beaucoup, ce me semble. Il est vrai qu'il est difficile de le préciser, puisque dans cette oraison on ne conserve pas l'usage de ses sens. Cette âme ne sait comment elle a pu être favorisée d'un si grand bonheur, car elle voit clairement qu'elle ne l'a point mérité. Elle sent un désir qui la consume de louer Dieu, et de souffrir pour lui mille morts, s'il était possible. Mais nous traiterons de ces heureux effets dans la prochaine instruction.

TRENTE-HUITIÈME INSTRUCTION.

DES EFFETS DE L'UNION DIVINE.

AGATHE.— Veuillez m'expliquer, comme vous me l'avez promis, ma mère, les effets de l'union divine.

SAINTE THÉRÈSE. — Toutes les âmes favorisées de l'union divine n'en recueillent pas également tous les trésors. Il est certaines faveurs qui en découlent seulement pour un petit nombre ; mais quand les autres ne feraient qu'arriver à la porte de ces grâces, ce serait une insigne miséricorde de Dieu.

AGATHE. — Sans nous arrêter au plus ou au moins d'heureux effets que les âmes reçoivent dans l'union divine, voudriez-vous, ma mère, me faire connaître les plus importants parmi eux?

SAINTE THÉRÈSE. — Le premier, c'est de laisser l'âme remplie d'une ineffable tendresse d'amour pour Dieu. Elle voudrait mourir, non de tristesse, mais de la douceur même des larmes qu'elle répand. Elle se trouve inondée de ces larmes sans les avoir senties couler. Elle ignore à quel moment et pourquoi elles se sont répandues. Elle éprouve une inexprimable joie de sentir cette eau, tout en calmant le feu qui la consume, l'animer au lieu de l'éteindre.

Tout ce que je vous dis là peut vous paraître de l'arabe, ma fille ; néanmoins les choses se passent de

la sorte (1). Le second effet de l'union divine, c'est que Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de l'âme, de telle manière que quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter que Dieu n'ait été en elle, et elle en Dieu. Cette vérité lui demeure tellement empreinte, que quand elle passerait nombre d'années sans être élevée à cet état, elle ne peut perdre le souvenir de la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité.

Le troisième effet de l'union divine, c'est l'humilité. L'âme en demeure profondément pénétrée de son indignité. Elle voit avec la plus claire évidence qu'elle n'a donné aucun concours à une faveur si extrême et si élevée, et qu'elle n'a pu rien faire pour l'attirer ni pour la retenir. Elle voit d'un coup d'œil l'étendue de sa misère, qui ne peut pas plus échapper à son regard que des toiles d'araignées ne se dérobent à la vue, dans un appartement pleinement illuminé par les rayons du soleil. Elle est si éloignée de tout orgueil, qu'il lui semble impossible de jamais en ressentir aucun. Elle voit de ses propres yeux l'impuissance, l'incapacité complète de ses efforts; c'est à peine si elle a donné son consentement à une grâce

(1) Un jour Notre-Seigneur dit au séraphique M. Olier : *Je suis réellement présent aux âmes.* La plupart des hommes ne savent pas cela par l'expérience qu'ils en font. Mais les âmes qui s'élèvent à l'oraison d'union en ont une science certaine, et il leur serait aussi impossible de douter de cette vérité qu'aux gens du commun de douter de l'existence du corps.

si haute. Malgré elle, pour ainsi dire, on a fermé la porte aux sens, afin qu'elle pût goûter Dieu. Elle découvre ensuite dans la pure lumière de la vérité; toute sa vie écoulée et la miséricorde de Dieu sur elle ; elle l'embrasse d'un regard et sans la moindre fatigue. Elle voit qu'elle a mérité l'Enfer, et que cependant on la châtie avec gloire.

Le quatrième effet de l'oraison d'union, c'est la peine de voir Dieu offensé. Cette peine est un tourment si violent, que la mort serait mille fois plus supportable. La perte de plusieurs âmes qui se damnent, de tant d'hérétiques, d'infidèles, de chrétiens même, l'afflige sensiblement. Quoiqu'elle sache combien sont grandes les miséricordes de Dieu, et que quelque mauvaise vie que mènent ces âmes, elles peuvent encore s'amender, elle craint néanmoins qu'un certain nombre ne le fassent point et ne tombent dans l'enfer.

O merveilleux effet de la grâce divine! Peu d'années se sont écoulées, peut-être même peu de jours, depuis que cette âme a cessé de penser à elle-même. Et qui lui a donné ces sentiments si forts, si vifs, que plusieurs années de méditation ne les procureraient pas? Comment, me dira-t-on, si je m'applique durant plusieurs années à considérer ce que c'est que le péché, que ceux qui se damnent sont les enfants de Dieu et mes frères, qu'étant pressés de toutes parts par des périls sans nombre dans cette malheureuse

vie, il nous est avantageux de la perdre, ces réflexions seront impuissantes à me donner de tels sentiments? Oui, car la peine que ressent l'âme élevée à cette intime union avec Dieu, est bien différente de celle que nous pouvons exciter en nous-mêmes par nos propres efforts. Celle-ci n'égalera jamais l'autre qui va jusqu'à l'intérieur des entrailles, semble hacher, moudre l'âme sans aucun concours de sa part, et souvent même contre sa volonté.

Le cinquième effet de l'oraison d'union, c'est l'ardent désir du salut des âmes. Pleinement convaincue que les fruits du jardin ne viennent pas d'elle, elle peut maintenant commencer à les distribuer sans craindre de s'appauvrir. Elle fait connaître par diverses marques les richesses célestes dont elle est enrichie; elle désire vivement les partager avec d'autres âmes, et demande à Dieu de les en gratifier. Déjà elle travaille à l'avancement spirituel du prochain sans presque s'en apercevoir, sans rien faire d'elle-même dans cette vue; mais ceux qui l'environnent le comprennent bien, car les fleurs de ce jardin aimé du ciel exhalent un parfum si suave, qu'ils désirent le respirer de plus près. Ils découvrent les vertus dont cette âme est embellie, et, ravis par la beauté des fruits de ces vertus, ils souhaitent ardemment s'en nourrir comme elle. C'est que Dieu ne veut pas qu'une si grande faveur soit donnée en vain; aussi non-seulement tant que l'âme qui l'a reçue persévère

dans le bien, elle ne cesse d'être utile aux autres, et de les échauffer par cette céleste chaleur; mais encore après l'avoir perdue, elle conserve le désir du progrès spirituel des âmes, et se plaît à leur faire connaître les dons précieux dont Dieu favorise ceux qui l'aiment et le servent.

J'ai connu une personne à qui cela est arrivé. Quoiqu'elle fût infidèle à Dieu, elle éprouvait cependant un bonheur réel à voir les autres profiter des grâces qu'elle avait reçues; elle montrait le chemin de l'oraison à ceux qui ne le connaissaient pas, et fit ainsi un très-grand bien.

Le sixième effet de l'oraison d'union, est le désir de souffrir et de faire pénitence.

L'âme favorisée de cette oraison est éprise d'un désir violent de souffrir de grands travaux et de faire pénitence. Tout ce qu'elle peut entreprendre pour Dieu lui semble peu de chose, auprès de ce qu'elle souhaiterait d'accomplir. Elle ne s'étonne plus de tout ce que les saints ont enduré, parce qu'elle expérimente elle-même comment Notre-Seigneur assiste une âme, la transforme de telle sorte qu'elle paraît entièrement changée et semble n'avoir plus rien de sa figure primitive. Sa faiblesse et sa lâcheté d'autrefois sont remplacées par une force inconnue. L'amour a tellement grandi dans son cœur, qu'elle sent à peine les mortifications qu'elle s'impose, et qu'elle aspire sans cesse à plus de sacrifices. Et si la terre qui

porte ces fruits de vie est profondément sillonnée par les peines, les persécutions, les calomnies, les infirmités, si elle est bien amollie par le détachement de tout intérêt propre, l'eau céleste la pénètre si profondément que presque jamais elle ne souffre de la sécheresse.

Le septième effet de l'oraison d'union, c'est le dégoût des créatures.

L'âme commence à haïr le monde, à voir sa vanité d'une manière plus fructueuse et plus sublime que dans les oraisons précédentes. Les délices qu'elle goûte lui font d'ailleurs comprendre tout ce que celles de la terre ont de faux et de trompeur. Elle se sent tout à fait libre de l'attache aux parents, aux amis, aux biens d'ici-bas. La chaîne que ses désirs et ses efforts avaient vainement essayé de briser, et qu'ils semblaient au contraire rendre plus forte encore, vient de tomber soudainement, et elle se sent tellement au-dessus de tout ce qui est terrestre, qu'elle trouve une peine même dans les relations de devoir qu'elle a avec le prochain. Tout la fatigue, parce qu'elle a expérimenté que les creatures ne peuvent lui donner un véritable repos. Dégoûtée de cette vie mortelle, elle désire vivement d'en sortir, et si quelque chose la console dans son exil, c'est la pensée qu'elle y est retenue par la volonté divine. Mais cette consolation est très-incomplète, parce que, malgré les heureux effets de l'union, l'âme ne pos-

sède pas encore cette soumission parfaite à la volonté de Dieu que nous lui verrons dans la suite. Elle s'y conforme cependant, mais non sans ressentir une peine très-aiguë. Elle ne peut faire plus, parce qu'elle n'a pas reçu plus de force. Cette peine lui fait verser, chaque fois qu'elle se met en oraison, une grande abondance de larmes. Dieu agit ainsi dans l'âme pour lui faire connaître qu'elle lui appartient. Il lui donne de ce qui est à lui ; il met en elle la disposition où fut son divin Fils toute sa vie ; il ne saurait lui faire une grâce plus précieuse. Or, que se passait-il dans l'âme de ce Fils bien-aimé ? qui jamais désira plus ardemment de quitter ce monde ? Ne témoigna-t-il pas ce souhait de son cœur au moment de la cène, quand il dit : *J'ai désiré avec un extrême désir de manger avec vous cette pâque !*

TRENTE-NEUVIÈME INSTRUCTION.

QUE L'AME ÉLEVÉE A L'UNION NE DOIT PAS PERDRE LA CRAINTE DE TOMBER.

SAINTE THÉRÈSE. — Je vous ai dit que l'oraison d'union n'est pas un sommeil comme l'oraison de quiétude. Dans celle-ci, jusqu'à ce que l'âme soit très-expérimentée, elle ignore si elle est endormie ou éveillée, ni si ce qu'elle éprouve procède de Dieu ou du démon, qui se transforme en ange de lumière, et

ainsi elle reste incertaine. Or il est utile qu'elle ressente ce doute, parce que la nature peut quelquefois nous faire illusion dans cette sorte d'oraison. Il est vrai cependant que l'âme a moins à craindre qu'auparavant; néanmoins certaines petites pensées, procédant de l'imagination et comparables à ces petits lézards minces et agiles qui se glissent par la moindre ouverture, ne laissent pas souvent de nous être fort importunes. Mais ces pensées ne peuvent pas nous troubler dans l'oraison d'union, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient inquiéter le bonheur dont l'âme y jouit.

AGATHE. — Le démon ne peut-il pas trouver quelque accès dans cette oraison?

SAINTE THÉRÈSE. — J'ose affirmer que si c'est une véritable union avec Dieu, le démon n'y peut trouver aucun accès, ni causer le moindre mal; cette Majesté souveraine étant unie à l'essence de l'âme, il n'oserait en approcher, et il n'est pas en sa puissance d'entendre ce qui se passe entre l'âme et son créateur. Puisque cet esprit malin ne connaît pas nos pensées, comment lui serait-il donné de pénétrer un secret que Dieu ne confie pas même à notre entendement? Oh! l'heureux état où ce maudit ne peut nous nuire! Ainsi Dieu agissant dans l'âme, sans qu'elle ni aucune créature y mettent obstacle, l'enrichit des biens les plus précieux.

AGATHE. — Vous avez dit, ma mère : *si c'est une*

véritable union avec Dieu : est-ce qu'il peut exister d'autres unions?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui, ma fille, il en existe d'autres, car le démon sait aussi transporter l'âme en lui faisant aimer passionnément les choses vaines; mais ce n'est pas de la même manière que Dieu. Il n'est pas non plus en son pouvoir de répandre dans l'âme le plaisir, la paix, la joie, les délices, que Dieu sait si bien y verser. Il n'y a aucun rapport entre le bonheur qu'éprouve l'âme unie à Dieu, et les plaisirs de ce monde. Leur principe étant tout à fait différent, le sentiment qu'ils font naître l'est aussi, comme le savent parfaitement ceux qui en ont fait l'expérience. Les plaisirs de ce monde n'affectent en quelque sorte que la superficie des sens, tandis que ces joies célestes pénètrent, ce me semble, jusque dans la moelle des os.

AGATHE. — Mais quand l'âme a goûté cette union divine, peut-elle encore se porter vers les autres?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui, l'âme en cet état n'est pas encore forte comme elle le devient après l'alliance spirituelle, dont nous parlerons tout à l'heure. Ici l'épouse n'ayant vu le divin Époux qu'une fois, est en butte aux efforts du démon qui fait tout ce qu'il peut pour traverser cette céleste alliance. Mais ce nœud sacré une fois formé, l'ennemi voit cette âme si parfaitement soumise à l'époux, qu'il n'ose entreprendre d'ébranler sa fidélité; il n'ignore pas qu'il ne

pourrait le faire qu'à sa propre confusion, et au grand profit de cette âme.

Agathe. — Eh ! quoi, l'on peut déchoir d'un état si élevé ?

Sainte Thérèse. — J'ai vu, ma fille, des âmes parvenues à cette grâce éminente, tomber dans les piéges de l'ennemi. Tout l'enfer, croyez-le bien, s'unit pour les empêcher d'être fidèles ; les démons savent trop bien qu'il ne s'agit pas seulement de la perte d'une âme, mais de celle de plusieurs. Comment pourraient-ils l'ignorer, quand ils ont vu tant de fois une seule âme en gagner à Dieu une multitude d'autres? Qui dirait le nombre de celles que les martyrs ont converties ! A combien de légions de vierges, une seule vierge, sainte Ursule, n'a-t-elle pas ouvert le ciel ! Combien d'âmes ont été ravies à Satan, par un saint Dominique, un saint François, d'autres fondateurs d'Ordres, et le Père Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus ! Mais quel est le secret du pouvoir exercé par toutes ces âmes apostoliques? C'est qu'ayant été favorisées une fois, comme leur vie le manifeste, de cette grâce divine de l'entrevue avec l'époux, elles ont fait de sublimes efforts pour ne pas perdre, par leur faute, le don inappréciable d'un mariage si divin.

Si au contraire l'âme, au lieu de se donner tout entière à cet époux céleste, venait à s'attacher à quoi que ce soit hors de lui, elle le verrait aussitôt s'éloi-

gner, et demeurerait privée de ces grâces inestimables.

AGATHE. — Comment une âme peut-elle se tromper, si elle veut faire en tout la volonté divine?

SAINTE THÉRÈSE. — Il est certain que si l'âme demeurait toujours attachée à cette volonté, elle ne courrait pas le péril de se perdre; mais le démon use d'artifice : sous prétexte de bien, il l'engage dans des manquements qui semblent n'avoir rien de grave. Peu à peu, il obscurcit l'entendement, refroidit la volonté, et fait que l'amour-propre se réveille et se fortifie tellement, que cette pauvre âme s'éloigne de la volonté de Dieu et se porte à faire la sienne. Il n'est point de lieu si bien fermé, où ce méchant esprit ne pénètre, ni de désert si écarté, où il ne puisse parvenir.

AGATHE. — Comment Dieu permet-il cela?

SAINTE THÉRÈSE. — Notre-Seigneur peut le permettre pour éprouver une âme qui serait capable d'en éclairer d'autres; car il vaut mieux, si elle doit retourner en arrière, que ce soit dès le commencement, que lorsqu'elle aura été nuisible à plusieurs.

AGATHE. — M'avez-vous fait connaître, ma mère, toutes les ruses particulières qu'emploient les démons dans les circonstances dont nous parlons ici, pour perdre l'âme?

SAINTE THÉRÈSE. — Quelquefois Satan trompe

l'âme en lui faisant quitter l'oraison sous prétexte d'humilité. Voici comment il me fit courir à moi-même ce péril, le plus grand de tous ceux que j'ai essuyés en ma vie : Eh quoi! me disait-il, si mauvaise après tant de grâces reçues, pouvez-vous encore vous approcher de l'oraison? Ne doit-il pas vous suffire, comme aux autres, de faire les prières imposées par la règle? Si déjà vous vous acquittez si mal de celles-ci, quelle témérité de votre part de vouloir en faire davantage! Oser y aspirer, c'est montrer bien peu de respect pour la souveraine Majesté de Dieu, et bien peu d'estime de ses grâces!

Cette tentation me semble le commencement de celle par laquelle Satan perdit Judas. Seulement le perfide n'osait pas m'attaquer si ouvertement, mais en s'insinuant peu à peu, il aurait fini par me faire tomber dans l'abîme où il a précipité ce malheureux disciple. Que les âmes qui s'adonnent à l'oraison prennent garde à ceci, et ne se laissent jamais surprendre.

Il est encore un piége que le démon tend à l'âme élevée à cet état d'oraison; c'est une certaine sécurité qu'il lui inspire pour lui ôter la défiance qu'elle doit avoir d'elle-même. Cette âme se voit près de Dieu; elle découvre la différence des biens du ciel et de ceux de la terre; elle aperçoit toute la tendresse que son Dieu lui témoigne, et à la vue de cette tendresse, elle s'abandonne à une telle sécurité, qu'elle

pense ne pouvoir jamais déchoir du bonheur où elle est parvenue. Elle voit la récompense si clairement, qu'elle juge impossible de renoncer à une félicité dont l'avant-goût est si délicieux dès ce monde, pour une chose aussi vile et aussi dégradante que les plaisirs d'ici-bas.

Le démon profite de cette confiance de l'âme pour lui dresser des embûches; ainsi elle se jette dans les dangers, elle commence, avec un zèle pur sans doute, mais imprudent, à distribuer sans mesure les fruits de son jardin, convaincue qu'elle n'a plus rien à redouter (1). Cependant ce n'est pas l'orgueil qui la guide en tout cela; elle sait parfaitement qu'elle n'a rien d'elle-même, mais elle se laisse aller à une confiance en Dieu qui n'est pas réglée par la discrétion. Elle oublie qu'elle n'est encore qu'un petit oiseau aux ailes tendres et faibles; elle peut bien quitter le nid; Notre-Seigneur l'y invite quelquefois, mais elle n'est pas assez forte pour fendre les airs et soutenir un vol rapide et élevé.

(1) Il est impossible de nous faire l'idée des piéges sans nombre que Satan tend aux âmes dans cet état. Il les tente de mille manières, et après avoir été vaincu, il revient à la charge avec une opiniâtreté qui ne se lasse jamais et que nous avons peine à comprendre, nous qui vivons dans une chair fragile et que le travail fatigue.

QUARANTIÈME INSTRUCTION.

DES MOYENS D'ÉVITER LES CHUTES.

Agathe. — Comment peut-on éviter les chutes auxquelles le démon veut nous entraîner?

Sainte Thérèse. — L'obéissance et l'accomplissement des commandements de Dieu sont les meilleurs préservatifs contre les chutes, dans tous les états où une âme peut se trouver. Il faut de plus conjurer Dieu de nous tenir toujours de sa main et considérer souvent que s'il venait à nous délaisser, nous tomberions aussitôt dans l'abîme. Il faut aussi nous garder d'une vaine confiance en nous-mêmes, car ce serait une bien folle illusion. Après ces précautions, ayons un soin particulier d'examiner notre avancement dans la vertu : voyons s'il y a du progrès ou du déchet en quelque chose, particulièrement dans l'amour du prochain, dans le désir d'être tenue pour la moindre parmi les personnes qui nous entourent, et quelle est la perfection de nos actions ordinaires. Si nous faisons une attention sérieuse à toutes ces choses, et si nous demandons à Dieu sa lumière, aussitôt nous verrons où nous en sommes. Ne pensez pas qu'une âme élevée à cet état soit si promptement délaissée de Dieu; il faut bien des efforts au démon avant de l'arracher au Seigneur. Sa

divine Majesté ressent si fortement la perte d'une âme, qu'elle lui donne mille inspirations, mille avertissements intérieurs, afin que si cette âme souffre quelque dommage, ce ne soit pas à son insu.

Concluons, ma chère fille, en disant qu'il faut tâcher de nous avancer toujours dans le bien. Sans cela nous avons tout sujet de craindre. Cette négligence prouverait que le démon cherche à nous faire faire quelque faux pas; car une âme ainsi favorisée de Dieu ne peut rester sans progrès : l'amour ne peut demeurer oisif; et ceux qui ont reçu du ciel de pareilles marques de bonté, ne doivent pas ensuite s'endormir dans une semblable indolence.

Agathe. — Que devraient faire des âmes tombées d'un état si haut dans quelque péché?

Sainte Thérèse. — Qu'elles ne se désespèrent jamais; qu'elles ne cessent jamais d'implorer l'infinie miséricorde du Seigneur. Qu'elles ne se découragent pas, si elles ne veulent pas tout perdre. Les larmes peuvent tout obtenir, et une eau en attire une autre. La persévérance dans l'oraison les relèvera de leurs chutes, et les conduira enfin au port du salut.

O mon Jésus, quel spectacle que celui d'une âme tombée de cette élévation dans quelque péché, et relevée miséricordieusement par votre main divine! Comme à la vue de vos grandeurs et de vos miséricordes, elle s'anéantit dans l'abîme de ses misères!

Elle se meurt de regret de vous avoir offensé en contemplant vos perfections adorables! Parjure, elle baisse les yeux et n'ose arrêter ses regards sur vous. Cependant vos bienfaits excitent tellement sa reconnaissance, qu'elle lève vers vous ses regards pour apprendre ce qu'elle vous doit. Elle fortifie sa piété envers votre sainte Mère, et la supplie d'apaiser votre justice. Elle invoque avec ardeur les saints tombés après avoir été appelés par vous, et implore leur secours par de ferventes prières. Chacun des dons que vous daignez lui faire lui semble un excès de générosité, parce qu'elle reconnaît en vérité qu'elle est indigne d'être supportée par la terre. Avec quel empressement elle court aux sources salutaires de vos sacrements! Une foi vive lui découvre la vertu renfermée en eux. Avec quels transports elle vous bénit de nous avoir donné ce céleste remède, ce baume souverain, qui non-seulement ferme nos blessures, mais qui en fait disparaître jusqu'à la dernière trace !

QUARANTE ET UNIÈME INSTRUCTION.

DES PEINES DE L'AME DANS L'ÉTAT D'UNION.

Agathe. — Si l'âme élevée à l'union doit vraiment désirer que Dieu la favorise de nouveau de cette

grâce, il me semble aussi, ma mère, que Dieu, de son côté, désire encore la lui accorder?

SAINTE THÉRÈSE. — Sans doute; mais il veut aussi qu'un tel bien, qui est le plus grand de tous les biens, lui coûte quelque chose; et quoique tout ce que l'âme peut avoir à souffrir ne soit rien, comparé aux avantages que lui procurera le titre d'épouse, elle a besoin toutefois de l'avant-goût qu'elle a reçu de son bonheur, pour pouvoir soutenir toutes les croix qui l'attendent. Elles sont si grandes, qu'il me semble quelquefois que si l'âme les connaissait avant de s'y engager, il y aurait lieu de craindre, vu la faiblesse de notre pauvre nature, qu'elle ne se refusât à les souffrir, quelque précieux que fût le fruit qu'elle dût en retirer.

AGATHE. — Est-ce ainsi que Dieu traite une âme qu'il s'est si intimement attachée?

SAINTE THÉRÈSE. — Ce sont là les présents et les faveurs qu'il nous destine en ce monde, et qu'il nous dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. A ceux qu'il aime plus, il en donne plus; à ceux qu'il aime moins, il en donne moins; mesurant cela sur le courage qu'il voit en chacun de nous, et sur l'amour que nous avons pour lui. Il sait que celui qui l'aime beaucoup est capable de souffrir beaucoup pour lui; que celui qui l'aime peu, n'est capable que de souffrir peu. Quant à moi, je suis convaincue que la mesure de notre force pour souf-

frir est la mesure de notre amour. Un grand amour porte de grandes croix, un faible n'en porte que de légères.

AGATHE. — Je conçois que dans l'union l'amour étant grand de part et d'autre, il soit chargé de lourdes croix; mais faites-moi connaître, s'il vous plaît, ma mère, quelles sont ces sortes de croix.

SAINTE THÉRÈSE. — Voici les principales, en commençant toutefois par les plus petites : les contradictions des langues, les louanges des hommes, les maladies, les peines intérieures. Je vais maintenant essayer de vous donner une idée de chacune de ces croix.

AGATHE. — Comment cette âme, si chérie de Dieu, peut-elle s'attirer les persécutions des langues?

SAINTE THÉRÈSE. — Elle la souffre sans rien faire pour la mériter; et non-seulement de la part des personnes qui vivent ordinairement avec elle, mais encore d'autres avec lesquelles elle n'a aucun rapport, et qui n'auraient jamais dû, ce semble, penser à elle. Ces personnes l'accusent de vouloir passer pour une sainte; de se porter à ces excès pour tromper le monde et paraître meilleure que les autres, qui néanmoins valent mieux qu'elle sans toutes ces cérémonies : et remarquez qu'elle ne se singularise en aucune chose, qu'elle tâche seulement de bien remplir les devoirs de son état. Ce qui lui va le plus au cœur, c'est que ses amis la délaissent, et

sont précisément ceux qui parlent d'elle de la manière la plus mordante. On ajoute qu'elle s'égare et s'abuse; qu'elle est le jouet des illusions du démon. On trouve qu'elle décrie la vertu et trompe ses confesseurs. Enfin on va auprès de ceux-ci pour les avertir de se défier d'elle.

Agathe. — Pour apaiser ces bruits et ces murmures, serait-il à propos de renoncer à ces voies élevées ?

Sainte Thérèse. — Non; mais ce qu'il faut faire, et ce qui est le meilleur, c'est de s'acquitter mieux que jamais des obligations de son état.

Agathe. — Si cette pauvre âme trouve tant de gens disposés à censurer même le bien qu'elle fait, combien doivent-ils être encore plus sévères si elle commet quelque faute!

Sainte Thérèse. — La persécution lui est assurée en ce temps, parce que mille personnes veillent sur ses actions, tandis que peut-être pas une ne jette les yeux sur les grands péchés que d'autres commettent. L'âme que Dieu expose ainsi à l'attention doit se préparer à être martyre du monde; et si, de sa propre volonté, elle ne meurt à tout ce qui est de lui, le monde saura bien la faire mourir. A nos yeux, le seul mérite du monde, c'est de ne pouvoir souffrir les plus légères imperfections dans les gens de bien, et de les contraindre, à force de murmures, à devenir meilleurs. Je l'avoue, il faut un plus grand courage

pour suivre la voie de la perfection que pour subir un prompt martyre(1); car, à moins d'une faveur toute particulière de Dieu, on n'acquiert la perfection qu'avec beaucoup de temps. Cependant les gens du monde ne voient pas une personne entrée dans ce chemin qu'ils veulent qu'elle soit sans défaut. Ils découvrent de mille lieues la plus petite faute qui lui échappe, et qui est peut-être en elle une vertu; mais comme chez eux une semblable faute deviendrait un vice, ils jugent des autres par eux-mêmes, et se hâtent de les condamner. Véritablement, à les ouïr, quiconque aspire à la perfection ne devrait plus ni manger, ni dormir, ni même respirer. Plus le monde estime ces âmes, plus il oublie que, malgré leur vertu, elles sont emprisonnées dans un corps, et forcément assujetties à ses misères, tout le temps qu'elles vivent ici-bas, quoiqu'elles aient foulé aux pieds toutes les choses de la terre. Il leur faut donc, redisons-le, une grande énergie : elles n'ont pas encore fait le premier pas, et on veut qu'elles prennent l'essor; elles n'ont pas triomphé de leurs passions, et on exige que, dans les combats les plus difficiles, elles restent inébranlables comme les saints confirmés en grâce, dont on connaît la vie.

(1) Cette réflexion est si fondée qu'il est certain qu'il y a des âmes qui s'élèvent dans cet état au-dessus de la gloire des martyrs. C'est en quelque sorte un martyre qui est plus méritoire et plus difficile à souffrir que celui qui consiste à donner sa vie par amour pour Jésus.

Il y a sans doute de quoi glorifier Dieu de voir ce qu'elles ont à souffrir; mais combien de ces pauvres âmes retournent en arrière, parce qu'elles n'ont pas la force de soutenir ces assauts !

AGATHE. — Le monde s'arme donc de toute part contre cette âme?

SAINTE THÉRÈSE. — Il plut à Dieu de me donner l'image de cette persécution dans une vision que je vais vous raconter. Étant en oraison, je me vis seule dans un champ immense, environnée d'une grande foule de gens armés de lances, de glaives, d'épées et de pieux fort longs. Ces combattants s'apprêtaient à fondre sur moi pour m'arracher la vie; et dans cet imminent péril, je ne voyais personne pour me défendre, ni aucune issue pour échapper. Désolée, je levai les yeux vers le ciel, et j'aperçus Notre-Seigneur Jésus-Christ, non dans les cieux, mais bien haut dans l'air, au-dessus de moi. Il me tendait une main secourable et me couvrait de sa protection. Au même moment, toutes mes frayeurs s'évanouirent, et cette multitude, malgré sa rage, perdit tout pouvoir de me faire le moindre mal.

Cette vision était une fidèle image du monde. Là, en effet, tout semble conspirer contre notre âme : je ne parle pas des richesses, des plaisirs, des honneurs, ni de tant d'autres ennemis qui nous tendent ostensiblement des piéges, et cherchent à nous y faire tomber si nous ne sommes pas vigilants, mais je

parle des amis, des parents, et ce qui me surprend le plus, des personnes les plus vertueuses. Cette vision me servit beaucoup à ne mettre ma confiance en aucune créature, mais seulement en Dieu qui ne change pas. Mon attente n'a pas été trompée; car, dans la grande persécution à laquelle je fus en butte, et qui a dépassé toutes celles que j'ai jamais endurées, j'étais souvent accablée d'une telle douleur que mon unique remède était de lever les yeux au ciel et d'appeler le Seigneur à mon aide. Il ne manquait pas alors de m'envoyer quelqu'un qui venait comme de sa part, tendre la main à ma faiblesse et la soutenir.

Agathe. — Ne pourrait-on pas, dans ces persécutions, se consoler auprès de quelque ami, comme pourrait être un confesseur éclairé et prudent?

Sainte Thérèse. — Souvent l'âme ne trouve là qu'un nouveau sujet de peine. Quant à moi, lorsque j'allais trouver ceux qui étaient alors mes confesseurs, voici ce qui m'arrivait fréquemment : bien qu'ils fussent des hommes fort saints, ils me parlaient et me réprimandaient d'une manière si âpre, que lorsque, plus tard, je rappelais ces paroles à leur mémoire, ils en étaient tout étonnés. Ils convenaient que, malgré leur ferme résolution de m'accueillir avec bonté, ils n'avaient pu s'empêcher d'agir autrement. Émus souvent de pitié à la vue des peines de corps et d'esprit que je ressentais, et ressentant

quelque scrupule de m'avoir si rudement traitée, ils se proposaient de me consoler; mais cela n'était pas en leur pouvoir. Leurs paroles, il est vrai, n'avaient rien qui pût offenser Dieu, mais c'étaient bien les paroles les plus dures et les plus mortifiantes que l'on puisse entendre des lèvres d'un confesseur. Dans un autre état intérieur, j'aurais subi cette épreuve avec courage, mais alors tout m'était un tourment.

Agathe. — Sans doute, quand Dieu veut affliger une âme, il fait servir toute chose à son dessein, mais ne se trouve-t-il pas au moins quelques personnes qui comprennent le bien que Dieu opère dans cette âme, et qui lui donnent quelques marques d'estime et de consolation?

Sainte Thérèse. — O ma fille, que le nombre de ces personnes est petit auprès de celui des censeurs qu'elle rencontre ! D'ailleurs les marques d'estime que peut alors recevoir l'âme lui sont une nouvelle peine. Les louanges l'affligent plus encore que ses souffrances. En effet voyant clairement que si elle a quelque bien, elle l'a reçu de Dieu, et qu'il ne vient d'elle en aucune manière, elle éprouve, dans les commencements surtout, un tourment insupportable quand elle s'entend louer. Combien j'en ai souffert, et combien j'en souffre encore ! Jetant les yeux sur la vie de Jésus-Christ et des saints, et voyant combien je suis éloignée de la voie des mépris et des injures qu'ils ont suivie, je tremble, je n'ose lever les

yeux, je voudrais pouvoir me dérober aux regards de tout le monde. Souvent j'ai passé plusieurs jours dans une peine et un trouble extrêmes, à la seule pensée que les grandes faveurs que Dieu daignait m'accorder seraient connues du public. Alors je tombais dans un autre excès, celui d'adresser des prières particulières à Dieu pour le supplier de faire connaître mes péchés aux personnes qui pensaient du bien de moi, afin qu'elles vissent combien j'étais indigne des grâces que je recevais de lui.

AGATHE. — Ces craintes et ces inquiétudes n'ont-elles pas quelque chose d'imparfait?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui, ma fille : une humilité si grandement contraire à la liberté d'esprit n'est pas la véritable. Notre-Seigneur lui-même daigna me donner cette lumière. En effet, si j'eusse été pleinement convaincue que tous les biens me venaient de Dieu seul, j'aurais dû les considérer en moi du même œil que dans le prochain; et comme j'éprouve tant de joie à entendre louer les autres et à les voir riches des trésors du ciel, je n'aurais pas dû m'attrister que Dieu fît également éclater en moi les merveilles de sa grâce. — Que crains-tu? me dit un jour Notre-Seigneur. — Il ne peut t'advenir que deux choses : ou bien on dira du mal de toi, ou bien on me glorifiera. Il me faisait connaître ainsi que ceux qui croiraient à ces grandes faveurs lui en rapporteraient la gloire, et que ceux qui n'y croiraient

pas me blâmeraient sans fondement. Des deux côtés j'avais à gagner : donc je n'avais nul motif d'en être triste.

AGATHE. — Cette sorte de peine arrive-t-elle particulièrement aux âmes qui commencent à ressentir en elles l'opération divine?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui ; ensuite l'âme cesse d'y être aussi sensible.

AGATHE. — Par quelles raisons, s'il vous plaît?

SAINTE THÉRÈSE. — La première, c'est que l'expérience lui fait connaître comment les hommes disent tantôt le bien, tantôt le mal, avec la même facilité, et elle apprend ainsi à ne pas faire plus de cas de l'un que de l'autre. La seconde, c'est que Dieu lui accorde plus de lumières pour voir que tout le bien qui est en elle n'est point un fruit procédant de son fonds, mais un présent de la divine Majesté. De sorte que cette âme voit le bien en elle comme elle le verrait dans une autre personne, et se met à en louer le Seigneur.

La troisième, c'est que, si elle a vu des âmes faire quelques progrès pour avoir eu la connaissance des grâces que Dieu lui a faites, elle pense que Dieu s'est servi de ce moyen pour produire ces heureux effets dans l'âme du prochain.

La quatrième enfin, c'est que, attachant plus d'importance à l'honneur de Dieu qu'au sien propre, elle se trouve libre de la crainte ordinaire dans les com-

mencements, à savoir que les éloges ne soient pour elle, comme pour tant d'autres, une cause de ruine. Alors ne tenant nullement à ce que les hommes l'estiment, elle souhaite seulement de faire louer Dieu, sans inquiétude de ce qui arrivera d'ailleurs.

Ces motifs, et quelques autres encore, adoucissent la peine véhémente que font naître les louanges : on en éprouve cependant toujours une certaine souffrance, si ce n'est quand on n'y fait aucune attention.

AGATHE. — Quelle peine estimez-vous la plus sensible à l'âme, de celle qui lui vient de la persécution des hommes, ou de celle de leurs louauges?

SAINTE THÉRÈSE. — L'âme souffre incomparablement plus de se voir sans sujet estimée de tout le monde, que d'en être blâmée par des discours désavantageux à sa réputation. Lorsqu'elle en est venue à ne faire aucun cas des louanges, elle attache moins de prix encore à ce qu'on dit contre elle. Ces censures, au lieu de l'affliger et de l'abattre, la réjouissent et la réconfortent. L'expérience lui a déjà manifesté les avantages qu'elle en retire. A ses yeux, ceux qui se montrent si injustes à son égard, n'offensent point Dieu. Elle croit que lui-même permet ces contradictions pour son profit spirituel. Dans ces sentiments, elle aime d'une tendresse particulière ses adversaires les plus actifs, croyant qu'ils l'aiment eux-mêmes plus véritablement que ceux

qui l'estiment et la considèrent. Dans la persécution, la nature souffre et s'afflige, j'en conviens, mais l'âme s'élève au-dessus d'elle-même, et elle est semblable à une reine qui domine souverainement dans son empire. Je ne comprends pas comment ces deux choses se peuvent accorder, mais je sais que certainement elles se passent de cette manière.

AGATHE. — Vous m'avez dit, ma sainte mère, que la troisième peine des âmes parvenues à l'état dont nous parlons, c'est la souffrance de grandes maladies ?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui, ma fille, Notre-Seigneur leur en envoie ordinairement de très-cruelles. Si les douleurs que l'on ressent sont aiguës, et si on les éprouve dans toute leur violence, je ne pense pas qu'il soit possible de souffrir davantage ici-bas. Dans l'accablement intérieur et extérieur auquel on est réduit, l'âme ne sait plus que devenir. Elle aimerait mieux un prompt martyre que de supporter ces douleurs extrêmes. Cependant Dieu, qui ne nous charge pas de plus de mal que nous ne pouvons en porter, ne permet pas que ces souffrances durent longtemps lorsqu'elles sont excessives, et il nous donne la patience. Mais s'il ne fait supporter que peu de temps ce supplice, il soumet à d'autres douleurs fort grandes que l'on garde habituellement. Il envoie des maladies et des infirmités de diverses sortes. Je connais une personne qui, favorisée de-

puis quarante ans des grâces dont j'ai parlé, n'a, dans ce long espace d'années, passé jamais un seul jour sans souffrances physiques, et sans endurer d'ailleurs plusieurs autres grandes afflictions (1).

AGATHE. — Qu'est-ce qui soutient une âme dans une si longue suite de maux?

SAINTE THÉRÈSE. — La pensée qu'elle a mérité l'enfer par ses grandes infidélités. Dans cette vue, elle comprend que Dieu conduise par d'autres voies des âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, j'avoue que je choisirais toujours celle de la souffrance, quand elle ne présenterait d'autre avantage que celui d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais combien plus de raison n'a-t-on pas de faire ce choix, quand on sait combien de richesses spirituelles il nous offre !

AGATHE. — On pourrait donc donner trois puissants motifs au choix à faire du chemin des souffrances : le premier serait de satisfaire pour les fautes passées; le second, d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ; le troisième, d'amasser des trésors de grâces.

(1) C'est ainsi que Dieu fait gagner aux âmes favorisées de ces grâces extraordinaires les dons et les faveurs qu'il leur accorde. Avant de désirer ces grâces, il faut donc considérer si nous pouvons boire ce calice amer de souffrances inouïes et continuelles. Dans le cas même où nous accepterions ces souffrances, il faut se rappeler que Dieu accorde ses dons à qui il lui plaît.

Dites-moi, je vous prie, maintenant, ma mère, quelque chose de ces trésors.

SAINTE THÉRÈSE. — Notre-Seigneur me dit un jour : Penses-tu, ma fille, que le mérite consiste à prier ? Non, mais à agir, à souffrir et à aimer. Regarde ces plaies : jamais tes douleurs n'approcheront des miennes. C'est là le chemin de la vérité. Comprenant ceci, tu m'aideras à pleurer la perte des âmes livrées au monde, et dont les pensées, les soins, les désirs, sont occupés à le chercher et à le connaître.

Ce même jour, en commençant mon oraison, j'avais un tel mal à la tête, qu'il me semblait presque impossible de la faire. Notre-Seigneur me dit : Tu verras ici le salaire de la souffrance ; car comme tu n'avais pas assez de force pour parler avec moi, j'ai voulu parler avec toi, et je t'ai consolée.

Il est certain que le temps de mon recueillement dura bien une heure et demie, ou un peu moins, et ce fut durant ce temps que ces paroles me furent dites. Tout le reste du temps je ne fus point distraite, et j'éprouvai une si grande douceur que je ne saurais l'exprimer. Mon mal de tête était entièrement dissipé. Je ressentis dans l'âme un grand désir des souffrances, et Notre-Seigneur me recommanda d'imprimer profondément dans ma mémoire cette parole dite à ses apôtres : *le serviteur n'est pas plus grand que son maître.*

Un soir, étant en oraison, l'heure du sommeil venue, je me trouvai accablée de grandes douleurs. Le temps de mon vomissement ordinaire approchait. Me voyant comme enchaînée par la faiblesse du corps, et mon esprit voulant d'ailleurs s'appliquer à Dieu, je sentis dans cette lutte une telle affliction, que je versai d'abondantes larmes. Cela m'est arrivé fréquemment, et me cause une vive peine. Je ressens alors une véritable horreur de moi-même. Tandis que j'étais dans cette angoisse, Notre-Seigneur m'apparut et me dit, après m'avoir consolée avec beaucoup de bonté : Ma fille, prends ces soins, et supporte cette souffrance pour mon amour; ta vie est encore nécessaire à mon service. Il est certain que depuis le jour où je me proposai de servir de toutes mes forces un si bon Seigneur, un consolateur si tendre, je ne me suis jamais trouvée dans une anxiété vraiment pénible. S'il me laisse un peu souffrir, il me console ensuite. Je n'ai donc aucun mérite à désirer les souffrances. Elles peuvent seules me faire supporter la vie. Souffrir, voilà le but de tous les vœux de mon âme. Que de fois elle élève ce cri vers Dieu : Seigneur, ou souffrir, ou mourir !

Agathe. — Ainsi, ma mère, les douleurs corporelles servent à nous faire mériter devant Dieu, à nous attirer la consolation divine qui en est comme le salaire, à rendre l'âme capable de mépriser tous les maux du monde, parce qu'elle sait que la patience

lui sera donnée pour les souffrir, et qu'il arrive même que la céleste consolation qu'ils procurent en détruit le sentiment. Je vous demanderai maintenant, s'il n'arrive pas aussi que sans que le mal cesse l'âme soit consolée et toute remplie de joie.

SAINTE THÉRÈSE. — Si; il m'est arrivé d'éprouver des souffrances corporelles des plus aiguës, et d'avoir l'esprit exempt de douleurs et l'âme rayonnante d'allégresse.

AGATHE. — Parlons à présent, je vous prie, des peines intérieures qui servent de quatrième épreuve à l'âme dans l'état d'union.

SAINTE THÉRÈSE. — S'il était possible de dépeindre dans toute leur étendue ces peines intérieures, les précédentes sembleraient bien légères. Disons d'abord quelque chose du tourment qu'il faut subir quand on a pour confesseur un homme, qui, ayant une certaine prudence, manque néanmoins de l'expérience de ces choses. Ce qu'elles ont d'extraordinaire l'effraie, et le fait douter de tout, particulièrement s'il remarque quelque imperfection dans l'âme qui reçoit ces grâces spéciales. Il s'imagine que les personnes ainsi favorisées doivent être des anges, oubliant que cela est impossible pendant que nous vivons dans un corps mortel. Il condamne donc toutes ces choses, et les attribue au démon ou à la mélancolie. Cependant les pauvres âmes qui sont de leur côté travaillées des mêmes craintes, vont à

leur confesseur comme à un juge qui doit décider de la vérité ou de l'illusion de leur état, et, s'entendant condamner, elles ressentent un trouble intérieur et un tourment incompréhensibles à ceux qui ne les ont pas éprouvés. Croyez, ma fille, qu'il n'y a point d'affliction plus grande pour une âme, que de se croire livrée aux tromperies du démon en punition des péchés qu'elle a commis.

Agathe. — Comment les confesseurs ont-ils tant de peine à discerner en ces grâces l'esprit de Dieu?

Sainte Thérèse. — Entre plusieurs motifs qui les en empêchent, je vous ferai remarquer que les illusions de l'esprit de ténèbres dont le monde est plein, et les erreurs funestes causées par la mélancolie, sont pour eux de graves sujets de précautions et de défiance, et je ne saurais les blâmer d'être extrêmement circonspects.

Agathe. — Mais il me semble, ma mère, que vous m'aviez dit, dans un de nos entretiens, que les grâces reçues par les âmes dans l'état d'union, leur donnent une grande assurance : alors quelles raisons ont-elles de craindre?

Sainte Thérèse. — Il est vrai que ces âmes, au moment qu'elles reçoivent ces faveurs, sont dans une parfaite assurance; et elles ne peuvent douter que ce ne soit l'œuvre de Dieu; mais comme cela dure peu, et que la mémoire de leurs péchés leur est

toujours présente, il suffit qu'il leur échappe quelques-unes des fautes et des imperfections inévitables dans cette vie, pour que ces inquiétudes les tourmentent. Lorsque les confesseurs les rassurent, ces tourments cessent, mais peu de temps après, ils reviennent encore les agiter. C'est bien autre chose assurément quand les confesseurs eux-mêmes augmentent les craintes de ces âmes; elles sont alors livrées à un supplice presque intolérable, surtout s'il vient se joindre à leurs craintes de si grandes aridités qu'il semble qu'on ne se souvient presque plus de Dieu, qu'on ne doit plus s'en souvenir, et qu'on n'est pas plus touché en entendant parler de lui, qu'on ne le serait d'un son incertain et éloigné qui viendrait frapper l'oreille. Cependant ces peines, déjà si douloureuses, sont peu de chose comparées à celle que fait naître la pensée qu'on ne sait pas se faire connaître aux confesseurs, et qu'on les trompe. Bien qu'on déclare jusqu'aux premiers mouvements de l'âme, il semble qu'on ait trompé. L'entendement est tellement obscurci et incapable de voir la vérité, que l'imagination, alors tout à fait maîtresse, fait croire à l'âme tout ce qu'elle veut. Le démon se met aussi de la partie, et lui persuade mille extravagances. Dieu laisse à cet esprit de mensonge le pouvoir de la tenter, et de lui faire entendre qu'elle est à jamais perdue.

Tant de peines ensemble causent un supplice in-

térieur si terrible, que je crois pouvoir le comparer à ceux qu'éprouvent les damnés.

AGATHE. — Dans cet état, l'âme n'est-elle pas en grâce?

SAINTE THÉRÈSE. — Si; elle y demeure puisqu'elle n'offense point Dieu, et que pour rien au monde elle ne voudrait l'offenser; mais cette grâce est tellement cachée, qu'il lui semble qu'elle n'a jamais eu en elle la moindre étincelle d'amour divin. Si elle a fait quelque bien, ou si Dieu lui a accordé quelque faveur, tout cela ne lui paraît alors qu'une illusion et un songe. Quant à ses péchés, elle voit clairement qu'elle s'en est rendue coupable.

AGATHE. — Ne peut-elle pas se consoler avec quelque bon livre?

SAINTE THÉRÈSE. — Si elle veut lire quelque ouvrage, elle n'en comprend pas plus le sens que si elle n'en connaissait pas une lettre, parce que l'entendement est alors tout plein de ténèbres.

AGATHE — Ne pourrait-on pas permettre à l'âme ainsi affligée quelques distractions extérieures?

SAINTE THÉRÈSE. — Dans cet état, toutes les consolations de la terre ne lui sont d'aucun secours. L'indépendance et les richesses des heureux du monde ne pourraient nullement adoucir son mal. Il en est d'elle comme des damnés, dont les supplices ne seraient aucunement allégés par le spectacle de tous les plaisirs d'ici-bas, mais qui trouveraient

encore dans cette vue un surcroît de souffrance. Les tourments de cette pauvre âme viennent du ciel, et les choses de la terre ne peuvent y apporter le moindre remède (1).

QUARANTE-DEUXIÈME INSTRUCTION.

DE DIVERSES SORTES DE PEINES INTÉRIEURES.

Agathe. — L'état intérieur, que vous venez de m'expliquer, ma mère, est bien affligeant pour l'âme; mais comme j'ai ouï dire que ces états de peines intérieures sont très-diversifiés, je voudrais bien en connaître les différents caractères.

Sainte Thérèse. — Puisque je vous parle en toute simplicité, ma fille, je vous raconterai les tourments intérieurs que j'ai moi-même soufferts et que je souffre, et vous verrez ainsi quelles sont la nature et les différences de ces tourments. Quelquefois mon âme se trouve dans une sorte de stupidité. Il me semble alors que je ne fais ni bien ni mal, mais seulement je fais comme les autres, en les suivant sans

(1) Dans ces états extraordinaires d'oraison, les âmes favorisées des grâces de Dieu, souffrent d'une manière cruelle. Elles éprouvent des maladies inconnues à la science. Souvent elles prennent le mal d'un malade qui manque de patience pour le supporter. Nous avons été témoins plusieurs fois des faits de ce genre, qui se lisent du reste, dans la vie d'un grand nombre de saints.

ressentir ni peine ni consolation, insensible à la joie, à la douleur, à la vie, à la mort. L'âme ressemble alors à un petit ânon qui va paissant, et presque sans le sentir, grandit et se sustente au moyen de la nourriture qu'il trouve. Le Seigneur, j'en suis sûre, soutient l'âme par quelques grands secours, puisqu'elle supporte patiemment le poids d'une vie si misérable; mais aucun mouvement, aucun effet intérieur, ne lui révèle ce qui se passe en elle.

Dans d'autres jours, je sens une impuissance totale de former la pensée ou le désir d'une bonne œuvre. Je deviens inutile à tout de corps et d'âme. Je me suis à moi-même un véritable fardeau. J'éprouve je ne sais quel dégoût qui fait que rien ne peut me satisfaire. Alors, moitié de gré, moitié de force, je tâche de m'appliquer à quelque bien extérieur.

Il est encore des moments où, quelle que soit la solitude, je ne puis fixer ma pensée sur Dieu, ni sur aucun bien, ni faire oraison; mais je discerne de quelle cause vient ce mal. Il vient de l'entendement et de l'imagination, car la volonté est disposée à embrasser toute bonne œuvre. Mais l'esprit est livré à de telles divagations, qu'il ressemble à un fou dont personne ne peut se rendre maître; et il n'est pas en ma puissance de le fixer même l'espace d'un *Credo*. Il m'arrive d'en rire, et pour jouir du spectacle de ma misère, je le laisse aller au gré de ses

fantaisies, pour voir un peu ce qu'il fera. Jamais, grâce au ciel, il ne se porte à rien de mauvais, mais seulement à des choses indifférentes, comme de savoir ce qu'il y a à faire ici, là, ou ailleurs. Je comprends alors quelle grâce Dieu m'accorde, lorsque tenant ce fou enchaîné, il l'applique à une parfaite contemplation. Je suis émue de pitié en voyant l'âme en si mauvaise compagnie ; je souhaite sa liberté, et je dis à Notre-Seigneur : Ne permettez pas que mon âme soit plus longtemps divisée, et comme déchirée en lambeaux !

L'altération de la santé cause parfois en grande partie cette souffrance. Elle est aussi la suite du péché originel, d'où nous vient l'impuissance de tenir notre pensée fixée en Dieu.

Il arrive aussi, ma fille, que le démon se charge de nous livrer lui-même le combat. Il remplit notre esprit de choses si futiles, qu'en d'autres moments nous ne ferions qu'en rire. On dirait qu'il est devenu le maître de l'âme pour l'occuper comme il le veut de mille extravagances, sans qu'elle puisse avoir une bonne pensée. Il se plaît à ne lui présenter que des choses frivoles, ridicules, inutiles à tout, qui embarrassent et étouffent, pour ainsi dire, cette pauvre âme, de telle sorte qu'elle ne s'appartient plus. On dirait que ces méchants esprits jouent avec elle comme avec une balle, sans quelle puisse s'échapper de leurs mains. On ne peut exprimer cette souf-

france. L'âme va cherchant du secours, et Dieu permet qu'elle n'en trouve point. La lumière du libre arbitre lui reste sans doute, mais si obscurcie, qu'elle ressemble à une personne qui aurait un bandeau sur les yeux. Quelqu'un qui marcherait durant une nuit très-épaisse dans un chemin semé de précipices, et qui cependant les éviterait, parce qu'il aurait souvent passé par cette route, et en aurait vu les dangers pendant le jour, est l'image fidèle de l'âme en cet état. Si elle ne tombe pas dans quelque péché, elle le doit à la bonne habitude de s'en garantir, et bien plus encore au secours particulier que Dieu lui porte dans ces obscurités spirituelles.

Dans cette situation, l'âme ne perd ni la foi ni les autres vertus, puisqu'elle croit à tout ce que croit l'Église; mais la foi est endormie, et les actes que l'on en forme ne paraissent sortir que du bout des lèvres. L'âme ressent je ne sais quelle anxiété, et en même temps quel engourdissement. La connaissance de Dieu et des grandes vérités de la religion est pour elle comme un son vague et lointain. La charité est si tiède en elle, qu'en entendant parler de Dieu, tout ce qu'elle peut faire, c'est d'écouter et d'adhérer à ce que l'on dit, parce que c'est la croyance de l'Église, mais elle n'a aucun souvenir de ce qu'elle-même en a expérimenté.

Au milieu de toutes les tentations dont j'ai parlé,

il me semblait quelquefois que les vanités et les faiblesses de ma vie passée se réveillaient en moi. Alors j'éprouvais un grand besoin de me recommander à Dieu. Ces ressentiments me semblaient une preuve de l'action du démon dans ce que je croyais être des grâces du ciel; car je ne pensais pas devoir ressentir même ces premiers mouvements contraires à ses lois. J'étais donc vivement tourmentée, jusqu'à ce que mon confesseur me rassurât et rendît le calme à mon âme.

Agathe. — Quand l'âme est ainsi poursuivie de pensées vagabondes, ne ferait-elle pas bien de chercher la solitude? Elle trouverait là, ce me semble, l'éloignement des objets qui font ordinairement naître ces pensées. Et contre la langueur qui l'abat, ne ferait-elle pas bien de recourir à la prière vocale, dont les paroles lui fourniraient des idées et des sentiments de piété?

Sainte Thérèse. — La prière et la solitude, au lieu d'offrir quelque soulagement à l'âme, ne font que lui donner alors des angoisses plus cruelles. Elle ressent elle-même un tourment insupportable, dont la cause lui est inconnue. J'estime ce tourment une faible mais véritable image de l'enfer. Cette vérité m'a été manifestée dans une vision par Notre-Seigneur. L'âme, en effet, se trouve comme dans une fournaise, et ignore à la fois le principe de ce feu, la possibilité de le fuir, le moyen de l'éteindre. Es-

saie-t-elle de s'appliquer à la lecture, elle n'en retire pas plus de fruits que si elle ne savait pas lire. Veut-elle converser avec le prochain, elle augmente encore sa peine, parce que le démon allume en nous un esprit si colère et si fâcheux, que tout le monde nous devient insupportable. Nous faisons beaucoup dans cet état en parvenant à nous maîtriser, ou plutôt c'est Dieu qui par sa grâce nous contient, et arrête toute parole, toute action, qui pourrait l'offenser et scandaliser le prochain.

Il arrive encore que l'âme perd entièrement le souvenir des grâces que Dieu lui a faites, ou ce souvenir est aussi vague que celui d'un songe. L'esprit est tellement plein de ténèbres, qu'il roule de doute en doute, de frayeur en frayeur. On imagine qu'on n'a pas su discerner les choses, qu'on a été victime d'une illusion, que c'était déjà assez fâcheux d'être trompé soi-même sans tromper encore les autres. J'ai éprouvé toutes ces inquiétudes, qui provenaient d'une fausse humilité inspirée par l'ennemi du salut, pour me jeter dans le trouble et dans le désespoir.

Agathe. — Comment peut-on reconnaître que tout cela vient du démon?

Sainte Thérèse. — A des marques évidentes : Cette fausse humilité commence par l'inquiétude et le trouble; elle bouleverse toute l'âme, obscurcit et afflige l'esprit, dessèche le cœur, dégoûte de l'orai-

son et de toutes les bonnes œuvres. Enfin on dirait que l'âme est comme étouffée, et le corps comme lié de manière à ce que tous les deux soient incapables d'agir. Dans cette fausse humilité, dont le mauvais esprit est l'auteur, toute lumière pour le bien est éteinte. Dieu apparaît à l'âme comme armé pour mettre tout à feu et à sang. Elle ne sent que la rigueur de sa justice; elle croit à sa miséricorde, il est vrai, parce que le démon n'a pas le pouvoir de lui enlever cette foi; mais cette clarté, au lieu de lui être douce, ne fait qu'augmenter sa peine, en illuminant davantage la grandeur de tout ce qu'elle doit à Dieu.

Cet artifice du malin esprit est un des plus fins, des plus cachés, et des plus douloureux pour l'âme.

AGATHE. — Comment le démon peut-il ainsi nous tourmenter?

SAINTE THÉRÈSE. — Par la permission et la volonté du Seigneur. Il donne au démon le pouvoir de nous tenter, comme il lui donna celui de tenter Job.

AGATHE. — Ce pouvoir du démon peut-il durer longtemps?

SAINTE THÉRÈSE. — Je l'ai ressenti quelquefois deux jours seulement, d'autres fois huit jours, quinze jours, trois semaines entières, peut-être même encore au delà. J'en ai été particulièrement tourmentée durant les saintes semaines qui terminent le

carême, moment où je faisais mes délices de l'oraison.

Agathe. — Veuillez me permettre, ma mère, de résumer les peines intérieures dont vous m'avez parlé, afin que vous voyiez si je vous ai bien comprise :

La première de ces peines est une sorte de stupidité, ou d'insensibilité de l'âme, qui ne ressent aucune affection, ni pour le mal, ni pour le bien.

La seconde est l'impuissance totale de former la pensée ou le désir d'une bonne œuvre, unie à un dégoût qui fait que rien ne peut nous satisfaire.

La troisième est une telle divagation de l'esprit, qu'il est impossible à la volonté de le fixer et de s'en rendre maîtresse.

La quatrième est le tourment que le démon cause à l'âme, en faisant d'elle comme un jouet, lui ôtant toute bonne pensée, la fatiguant par mille imaginations insensées et ridicules, et la remplissant de ténèbres désolantes.

La cinquième est le ressentiment de toutes les vanités, de toutes les faiblesses de sa vie passée, faisant naître la crainte d'être la victime des illusions du démon, dans tout ce que l'on croyait être des grâces et des faveurs divines.

La sixième est un tourment insupportable, dont la cause est inconnue à l'âme, et qui est une image de l'enfer. Elle se sent brûlée d'un feu intérieur

qu'elle ne peut ni fuir ni éteindre, et animée d'un esprit de colère et d'humeur chagrine.

La septième enfin est un grand trouble qu'éprouve l'âme, augmenté sans cesse par des pensées de réprobation, et des tentations de désespoir.

QUARANTE-TROISIÈME INSTRUCTION.

DES TOURMENTS EXTÉRIEURS QUE CAUSENT LES DÉMONS.

SAINTE THÉRÈSE. — Après vous avoir parlé, ma fille, de quelques troubles intérieurs et secrets dont le démon tourmente les âmes, je veux vous faire connaître certaines attaques visibles, dont il m'a quelquefois assaillie. Vous remarquerez que comme ces attaques ne sont pas aussi ordinaires que celles de l'intérieur, elles sont aussi moins pénibles, parce que, quelque altération qu'elles causent, elles n'arrivent jamais, selon moi, à annuler l'action des puissances de l'âme, ni à la troubler tellement que la raison ne lui demeure pas pour penser que ces mauvais esprits ne peuvent, après tout, que ce que Notre-Seigneur veut bien leur permettre.

AGATHE. — Voudriez-vous me raconter, ma mère, quelque chose de ce qui vous est arrivé à cet égard?

SAINTE THÉRÈSE. — Étant un jour en oraison, le démon m'apparut, au côté gauche, sous une forme horrible. Tandis qu'il parlait, je remarquai particu-

lièrement la hideur de sa bouche. De son corps s'échappait une grande flamme claire, sans mélange d'aucune ombre. Il me dit, d'une voix effroyable, que j'avais su me délivrer de ses mains, mais qu'il ferait tant d'efforts que j'y retomberais un jour. Ma frayeur fut vive; je fis un signe de croix, et il disparut. Néanmoins il ne tarda pas à reparaître. Un nouveau signe de croix l'éloigna encore; mais il revint bientôt. Alors je jetai de l'eau bénite du côté où je le voyais, et il s'enfuit pour ne plus revenir.

Agathe. — Il voulait sans doute vous effrayer par ses menaces, et troubler ainsi votre âme; mais n'a-t-il pas aussi, quand Dieu le permet, le pouvoir d'affliger le corps?

Sainte Thérèse. — Pardon, ma fille, il tourmente le corps et l'esprit. Un jour il me fit grandement souffrir durant cinq heures de suite. J'endurais des douleurs si terribles, et une telle agitation physique et morale, que je pensais ne pas pouvoir plus longtemps y résister. Quelques-unes des sœurs qui étaient présentes, en furent épouvantées, et cherchaient vainement comme moi un remède à mon supplice. J'ai l'habitude, dans ces moments d'inexprimables souffrances, d'appeler Dieu à mon aide du fond de l'âme, et de faire des actes intérieurs de soumission à sa volonté; j'accepte ensuite de demeurer dans cet état, s'il y trouve sa gloire, jusqu'à la fin du monde. Dans ces moments cruels, il plut

à Notre-Seigneur de me montrer que cette torture venait du démon. Je le vis auprès de moi, sous la figure d'un horrible petit nègre. Il grinçait des dents, désespéré de ce qu'il éprouvait une perte, là où il comptait trouver un gain. Il se déchaînait contre moi avec une telle fureur, que, par un mouvement irrésistible, je me heurtais violemment contre tout ce qui m'entourait. Je n'osais cependant demander de l'eau bénite, dans la crainte d'effrayer mes sœurs, et de leur révéler la cause de mon état.

AGATHE. — L'eau bénite a donc un grand pouvoir dans ces circonstances?

SAINTE THÉRÈSE. — Rien n'égale sa puissance pour chasser les démons, et les empêcher de revenir. Pour moi, je ressens une consolation singulière et fort sensible lorsque j'en fais usage. Elle me fait habituellement éprouver comme un renouvellement de tout moi-même, et une joie intérieure qui fortifie mon âme.

AGATHE. — Qu'est-ce que le démon a à gagner en tourmentant par des assauts extérieurs?

SAINTE THÉRÈSE. — De faire tomber l'âme dans l'impatience, de s'en faire craindre, de lui faire ressentir les effets de sa colère, lorsqu'elle a été utile au salut des autres par ses bons avis. Une leçon bien utile est pour nous le fruit de ses persécutions : elles donnent une idée de l'empire tyrannique qu'il exerce sur ceux qui sont à lui, puisqu'il peut, quand

Dieu lui en accorde le pouvoir, tourmenter d'une manière si excessive un corps et une âme qui ne lui appartiennent pas. Ces tortures m'ont toujours donné un nouveau désir de me délivrer d'une si haïssable compagnie.

AGATHE. — Comment sortîtes-vous de ce combat?

SAINTE THÉRÈSE. — Voyant mon tourment se prolonger, je finis par demander à mes sœurs de l'eau bénite. J'en jetai du côté où était cet esprit de ténèbres, et aussitôt il s'en alla. Tout mon mal cessa entièrement à l'instant même; mais je restai brisée, comme si j'eusse été accablée de coups de bâton.

AGATHE. — Pourrai-je vous demander, ma mère, si ce méchant esprit vous tourmenta encore, après avoir été ainsi vaincu?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui, ma fille : une fois, étant au chœur, j'entrai dans un très-profond recueillement; je m'éloignai pour que l'on ne pût s'en apercevoir. Bientôt les religieuses entendirent de grands coups dans le lieu où je m'étais retirée. J'entendis moi-même, près de moi, un bruit de voix fortes, qui semblaient se consulter pour former quelque complot; mais j'étais trop absorbée dans mon oraison pour que ce bruit pût arriver distinct à mon oreille, aussi n'éprouvai-je aucune crainte.

AGATHE. — Vous m'avez dit que le démon se venge par les frayeurs qu'il cause ainsi à l'âme, et les tourments qu'il fait endurer au corps, du mal qu'on lui

a fait en ravissant quelques âmes à son empire : serait-il indiscret de vous demander s'il vous a fait éprouver à ce sujet quelques-unes de ses fureurs?

SAINTE THÉRÈSE. — Je vais vous raconter un fait qui satisfera votre demande : Un ecclésiastique vivait, depuis deux ans et demi, dans un péché mortel des plus abominables; néanmoins il ne laissait pas d'offrir le saint sacrifice. Cependant, touché de repentir, il vint me dévoiler le malheureux état de son âme. Il m'avoua qu'en confession il accusait tous ses péchés à l'exception de celui-là, tant il redoutait la honte de faire connaître une chose si horrible ; mais qu'il souhaitait vivement de sortir de cet abîme, sans en avoir le courage. Je ressentis une grande compassion de sa misère, et de la gravité de l'offense faite à Dieu ; je lui promis de supplier le Seigneur, et de le faire conjurer par des âmes meilleures que moi, d'avoir pitié de lui. Il arriva en effet que dès la première confession qu'il fit, il avoua entièrement son crime. Dieu lui fit cette grâce à la prière des saintes âmes qui, sur ma recommandation, l'en avaient instamment supplié. Il m'écrivit qu'il se trouvait dans un tel amendement qu'il ne commettait plus ce péché, mais que la tentation en était si terrible, qu'il lui semblait être dans l'enfer. Je fis un nouvel appel à la charité de mes sœurs, et c'était à la ferveur de leurs prières que Dieu devait accorder cette grâce. Pressée par ma compassion pour

cette âme, je suppliai Notre-Seigneur de vouloir bien mettre un terme à ses tentations et à ses tourments, et m'offris de les subir à sa place, pourvu que cela n'entraînât pour moi aucune offense de Dieu. Je fus exaucée, et ressentis durant un mois les plus cruels tourments. J'en avertis cet ecclésiastique, et il m'apprit qu'enfin la guerre acharnée des démons avait cessé, et le laissait respirer. Il s'affermit chaque jour davantage dans sa conversion, et fut délivré pour jamais de la lourde chaîne qu'il avait portée. Il ne pouvait penser sans un profond étonnement à ce que j'avais enduré pour lui ; je n'en étais pas moins surprise. Je souffrirais volontiers néanmoins la même torture durant des années, pour obtenir l'affranchissement d'une âme (1).

Vers le même temps, ces méchants démons m'assaillirent une nuit, et je crus qu'ils allaient m'étouffer. On leur jeta beaucoup d'eau bénite, et j'en vis une multitude s'élancer en fuyant, comme s'ils se fussent précipités du haut d'un rocher.

(1) Cet exemple peut nous faire comprendre de quelle utilité sont les âmes qui vivent dans le cloître. Elles sont les paratonnerres sacrés qui détournent la foudre. Dans le ciel seulement nous connaîtrons les personnes du monde qui auront été sauvées par les âmes qui sont consacrées à Dieu, et qui passent leurs jours dans la prière et de la pénitence. N'oublions pas le grand principe de la solidarité des hommes et de la réversibilité des mérites. L'innocent en un mot qui paie pour le coupable, ce qui est la base de la religion, comme le dit excellemment M. de Maistre.

AGATHE. — Les démons se montrent-ils toujours sous une forme corporelle?

SAINTE THÉRÈSE. — Rarement; mais ils m'ont fréquemment apparu sans en avoir aucune vue, comme il arrive dans les visions intellectuelles, où l'âme voit clairement quelqu'un présent, bien qu'elle ne l'aperçoive sous aucune forme. C'est de là que procède la peur que quelques âmes éprouvent subitement dans l'oraison, parce que l'esprit entend le démon auprès de lui; il le voit ou le sent, bien que les yeux du corps ne puissent l'apercevoir.

AGATHE. — Comment peut-on se défendre de ces craintes?

SAINTE THÉRÈSE. — Par le mépris de la présence des démons, et des fantômes par lesquels ils cherchent à nous épouvanter. Sans la permission du Seigneur, ils ne peuvent faire le plus léger mouvement. Toutes les fois qu'une âme dédaigne ces adversaires, elle les affaiblit, et gagne sur eux une plus grande puissance. A chacune de leurs attaques, l'âme acquiert de grands avantages. Fidèle à Dieu, elle n'a rien à redouter de leur pouvoir. Ils n'ont de force que contre les âmes lâches qui se rendent sans combat, et ils les traitent comme leurs esclaves.

QUARANTE-QUATRIÈME INSTRUCTION.

D'UNE SORTE DE DOULEURS DÉLICIEUSES CAUSÉES PAR LES FAVEURS DIVINES.

AGATHE. — Les différentes sortes de peines dont dont vous m'avez parlé jusqu'ici, ma mère, me semblent toutes procéder du mal : la privation de la grâce, la corruption de la nature, la malice des démons ; mais l'âme n'éprouve-t-elle pas aussi d'autres peines qui ont le bien même pour principe?

SAINTE THÉRÈSE. — Si, ma chère fille; seulement ces peines, quoique produisant un martyre, sont remplies de si grandes délices, qu'elles ne méritent pas le nom de travaux. Ce sont des grâces ineffables dont Notre-Seigneur favorise l'âme qui, au milieu de ce qu'elle souffre, les reconnaît pour des dons bien au-dessus de ses mérites.

AGATHE. — Voudriez-vous m'en faire la peinture?

SAINTE THÉRÈSE. — Le Dieu qui veut faire de l'âme son épouse, par cette union intime et céleste dont je vous ai dit quelque chose, veut aussi qu'elle désire avec ardeur cette grâce souveraine. Il emploie donc à cette fin des moyens si délicats, que l'âme elle-même ne les comprend point, et que l'intelligence n'en saurait être donnée à ceux qui ne les ont

pas éprouvés. Ce sont des sentiments, partant des profondeurs les plus intimes de l'âme, si subtils, si déliés, qu'il n'existe, à mon avis, aucune comparaison propre à en donner une idée juste. Ils n'ont aucune similitude avec ce que nous pouvons acquérir par nos efforts, et ne ressemblent en rien aux goûts de Dieu dont j'ai parlé. Souvent, lorsque l'âme est le plus loin de s'y attendre, et que même sa pensée n'est pas occupée de Dieu, sa Majesté l'éveille soudainement comme par un rapide éclair, ou un éclat de tonnerre. Cependant l'âme n'aperçoit aucune lumière, et n'entend aucun bruit; mais elle reconnaît très-distinctement que son Dieu l'appelle. Elle est tellement saisie, surtout dans les commencements, au son de cette voix divine, qu'elle se prend à trembler et à se plaindre, bien qu'elle ne ressente aucune douleur. Elle se sent blessée d'une manière ineffable; mais elle ignore qui lui a fait cette blessure, et comment elle a été faite. Elle l'aime d'ailleurs, et n'en voudrait jamais guérir. La certitude d'être en la compagnie du divin Époux, mais sans qu'il se manifeste à ses yeux, lui fait pousser des gémissements d'amour. Sa peine la pénètre, bien qu'elle soit en même temps, douce et suave. Elle lui est donnée indépendamment de sa volonté; mais, libre de s'en délivrer, l'âme ne le voudrait pas. Elle puise dans cette peine une joie incomparablement plus délicieuse que dans la sainte ivresse de l'o-

raison de quiétude, quoique cette oraison soit exempte de tout mélange de douleur.

Agathe. — Comment l'âme est-elle assurée que c'est Dieu qui l'appelle?

Sainte Thérèse. — Parce qu'il le fait avec un signe si évident qu'elle n'en peut douter; par un son de voix si pénétrant qu'il est impossible qu'elle ne l'entende pas. Car, malgré la volonté de l'Époux de ne point adresser encore à l'âme des paroles distinctes, sa mystérieuse voix suffit pour que toutes les puissances soient saisies de respect, et n'osent remuer, non plus que les sens et l'imagination. Cette voix de l'ami divin fait naître dans l'âme un si grand transport, qu'elle s'épuise et se consume en désirs, sans néanmoins savoir que demander, parce qu'elle voit clairement que son Dieu est avec elle.

Agathe. — Si l'âme a ainsi la connaissance de la présence divine, quelle peine peut-elle ressentir?

Sainte Thérèse. — Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'elle en ressent une qui la pénètre jusqu'au fond des entrailles, et qu'il semble qu'on les lui arrache, tant est grand le sentiment de son amour, lorsque celui qui a fait la blessure retire la flèche qu'il a lancée.

Agathe. Si une comparaison était possible, elle me ferait mieux comprendre des choses si élevées.

Sainte Thérèse. — Il semble que ce sentiment délicieux et douloureux de l'âme, soit une étincelle

tombée de l'éternel brasier d'amour qui est Dieu. Cette étincelle la brûle, mais elle n'est pas capable de la consumer tout entière, et la laisse dans cette peine d'amour, où l'âme commence à s'enflammer, tandis que l'étincelle s'éteint.

Je vous l'ai dit, ma fille, il n'est aucune similitude propre à rendre exactement ces impressions divines.

Agathe. — Ce sentiment de l'âme reste-t-il toujours dans le même état?

Sainte Thérèse. — Non, il augmente ou diminue, dure peu ou longtemps, selon qu'il plaît à Notre-Seigneur de se communiquer, et sans que l'âme y puisse aucunement contribuer, parce que cette opération est l'œuvre de Dieu seul.

Agathe. — Ne pourrait-il pas se glisser dans tout cela quelque tromperie du démon, de la nature, de l'imagination ou de la mélancolie?

Sainte Thérèse. — Non, cette opération de la charité divine fait connaître assez clairement qu'elle vient de cette immuable demeure où Dieu habite. D'ailleurs les effets qu'elle amène ne ressemblent point à ceux que produisent d'autres manières d'oraison, où l'étendue de la joie que ressentent les puissances peut nous donner quelque doute. Dans celle-ci, les puissances et les sens eux-mêmes conservent leur liberté; ils contemplent avec surprise ce qui se passe, et n'opposent aucun obstacle à l'application de l'âme; ils sont aussi dans l'impossibi-

lité, selon moi, de rien ajouter et de rien ôter à la délicieuse peine qu'elle endure.

Agathe. — Cette faveur est donc à l'abri de toute illusion?

Sainte Thérèse. — Oui; la douce tempête qui remplit alors l'âme, vient d'une région où le démon n'a point d'empire. Les peines dont il est l'auteur n'ont jamais la suavité de celle-ci; il peut bien y simuler quelque plaisir qui paraît spirituel, mais unir à la peine, et à une telle peine que celle de l'âme en cet état, la paix et la joie, cela surpasse sa puissance, qui ne touche qu'à l'extérieur. Jamais les peines qu'il fait naître ne seront tranquilles et douces, mais toujours inquiètes et turbulentes. Enfin les fruits que l'âme retire de cette peine délicieuse, ne peuvent être produits par le mauvais esprit; elles consistent particulièrement dans la détermination habituelle de souffrir pour Dieu, dans le désir des travaux endurés pour lui, dans la volonté plus ferme et plus constante de s'éloigner des distractions et des entretiens du monde.

Quand cette peine est passée, ce serait en vain que l'âme voudrait la ressentir de nouveau; elle est d'ailleurs si évidente que l'illusion n'est pas possible; c'est-à-dire qu'on ne peut croire l'éprouver quand on ne l'éprouve pas, ni en douter quand réellement on l'éprouve. Si l'on était à cet égard dans l'indécision, ce serait un signe qu'on n'aurait pas ressenti

ces véritables impétuosités d'amour divin dont j'ai parlé; car l'âme les ressent avec la même force que notre oreille entend une puissante voix.

La mélancolie ne saurait non plus produire ces sentiments délicieux; car ceux-ci naissent dans l'intérieur de l'âme, tandis que les chimères créées par cette humeur se forment dans l'imagination. Donc, selon moi, on ne peut concevoir la moindre crainte sur cette faveur; j'en ai eu beaucoup d'être trompée sur certaines autres, jamais au sujet de celle-ci.

Agathe. — Ainsi cette douleur délicieuse ne mérite vraiment pas le nom de douleur?

Sainte Thérèse. — J'ai connu quelqu'un que Dieu en favorisa durant quelques années : la satisfaction que goûtait cette personne était indicible; et quand elle eût dû être chargée pendant un temps considérable des plus lourdes croix pour l'amour de son Dieu, elle se serait crue amplement rémunérée de toutes ses souffrances, par la jouissance d'un bien si précieux.

QUARANTE-CINQUIÈME INSTRUCTION.

DE QUELQUES COMMUNICATIONS DE DIEU DÉLICIEUSES ET SANS MÉLANGE DE PEINE.

Agathe. — Dieu n'a-t-il pas encore d'autres moyens de faire sentir à l'âme sa divine présence?

SAINTE THÉRÈSE. — Quelquefois pendant une prière vocale, et quand rien d'intérieur ne l'occupe, l'âme sent tout à coup un feu qui la pénètre délicieusement. C'est comme si l'on répandait soudainement en elle un baume très-suave, dont le parfum se communiquerait à tous les sens.

AGATHE. — N'est-ce pas ainsi que l'Épouse dit, dans les Cantiques, comment le bien-aimé, descendu dans son jardin, au milieu des plantes aromatiques, a fait exhaler aux fleurs une odeur exquise en les agitant, et l'a ainsi elle-même charmée par ces parfums balsamiques?

SAINTE THÉRÈSE. — Je me sers de cette comparaison d'une odeur, pour montrer que c'est quelque chose de semblable qui manifeste à l'âme la présence de l'Époux. Et cette douce présence, elle éprouve un si véhément désir de ne point la perdre, qu'elle ne trouve rien de difficile pour le service de ce Maître bien-aimé, et qu'elle lui donne toutes sortes de louanges. Cette grâce part du même principe que les élans de charité divine dont nous avons parlé; mais ordinairement elle n'est mélangée d'aucune peine, non plus que ce véhément désir de conserver le bonheur de la douce présence de Dieu.

Les motifs, qui rendent cette grâce exempte de toute illusion, sont les mêmes que pour la faveur précédente : ainsi à l'abri de toute crainte, l'âme ne doit

songer uniquement qu'à le recevoir avec de vives actions de grâces. La charité dont elle est pressée est si ardente que la faiblesse de la nature ne peut en soutenir la grandeur; alors, sentant qu'elle va mourir d'amour, l'âme s'écrie : *Soutenez-moi avec des fleurs.* Demander d'être soutenue, ce n'est pas demander la mort, mais la vie; et en effet l'âme ici désire la vie pour rendre quelques services à celui qui lui a fait tant de bien. Elle demande cette faveur de vivre pour le service du Seigneur, et les fleurs avec lesquelles elle veut qu'on la soutienne, sont de très-puissants désirs de faire de grandes œuvres pour la gloire de Dieu et le salut du prochain.

AGATHE. — Ces désirs divins, causés à l'âme par l'ardeur de son amour, l'emportent donc sans violence et avec douceur. Ils sont comme des parfums émanés du parterre mystérieux, où s'élève celui que l'Écriture appelle *la fleur des champs* et *le lis des vallées.*

QUARANTE-SIXIÈME INSTRUCTION.

DES PAROLES QUE DIEU FAIT ENTENDRE A L'AME.

SAINTE THÉRÈSE. — Dieu se sert encore d'un autre moyen pour manifester à l'âme sa présence. Cette

nouvelle grâce l'emporte sur les précédentes, mais elle n'est pas exempte de dangers (1).

Agathe. — Voudriez-vous me dire, ma mère, quelle est cette sorte de faveur?

Sainte Thérèse. — Ce sont des paroles que Dieu daigne faire entendre à l'âme : les unes semblent extérieures, les autres intérieures; les unes paraissent venir de la partie la plus élevée de l'âme, les autres nous frappent comme si elles venaient du dehors; tellement qu'on les entend comme une voix articulée.

Agathe. — Quels dangers peuvent s'attacher à ces paroles?

Sainte Thérèse. — De grands, quand on pense qu'elles sont de Dieu, tandis qu'elles sont au contraire l'ouvrage du démon, ou celui de l'imagination.

Agathe. — Comment l'âme doit-elle se conduire dans ces circonstances?

Sainte Thérèse. — Dans les commencements, il faut résister et combattre pour ne pas entendre ces

(1) Un des dons les plus admirables que Dieu accorde aux âmes, c'est le don des paroles formelles, claires et distinctes. C'est là la science infuse avec tous les avantages incomparables qui s'attachent à cette faveur divine. Mais il faut beaucoup de précautions pour ne pas se laisser tromper dans ces cas. L'esprit humain est si actif qu'il peut mêler même à l'insu de l'âme, son action à la lumière divine. Il peut aussi tirer des conséquences des paroles qui ont été dites à l'âme, et se tromper dans ses déductions. Oh! que l'erreur est facile en ces matières et combien l'humilité est nécessaire! C'est ici que le directeur a besoin d'une assistance particulière de l'Esprit de Dieu, pour diriger l'âme dans les voies divines.

paroles. Si c'est Dieu qui agit, l'humilité de l'âme à se défendre de ces faveurs ne fera que la préparer plus dignement à les recevoir, et sa résistance même les augmentera encore. Cependant il faut prendre garde à ne pas trop contraindre et inquiéter l'âme.

AGATHE. — A quelles marques reconnaît-on qu'on peut y prêter l'oreille intérieure?

SAINTE THÉRÈSE. — Lorsque ces paroles n'ont pour but que de consoler l'âme, de l'avertir de ses défauts, quel qu'en soit le principe, quand même elles ne seraient qu'une illusion, elles sont sans danger. Mais s'il y en avait quelqu'une de contraire à la sainte Écriture, regardez-la comme si était elle prononcée par le démon; car bien qu'elle ne parte que de votre propre imagination, il faut la considérer comme une tentation contre la foi. Ainsi résistez-y toujours, afin de les dissiper en n'y arrêtant aucunement votre attention, ce qui est d'autant moins difficile que ces tentations ont peu de force. Du reste, ma chère fille, je vais vous indiquer les signes auxquels on peut reconnaître de quelle source ces paroles procèdent.

Parlons d'abord de celles qui viennent de Dieu.

La première et la plus certaine marque que les paroles dites à l'âme sont de Dieu, c'est le pouvoir qu'elles portent avec elles, et auquel rien ne peut résister; je vais vous en donner un exemple : une

âme se trouve dans le trouble, l'aridité, les ténèbres intérieures dont je vous ai parlé, et ces trois paroles: *Ne t'afflige point*, lui rendent aussitôt la paix, l'illuminent d'une clarté pleine de sérénité, dissipent entièrement ses peines, chose qu'il semble à l'âme que n'auraient pu faire tous les savants du monde réunis, par leurs plus doctes raisonnements. Une autre personne est inquiète et tourmentée de mille frayeurs, parce qu'on lui a dit, peut-être même son confesseur, que ce qui se passe en elle vient du démon; or, ces mots seulement sont entendus de l'âme : *C'est moi, ne crains point*, et soudain toutes ses appréhensions s'évanouissent; elle demeure si parfaitement consolée que personne au monde ne seraif capable, ce lui semble, de lui persuader qu'elle est trompée. Une autre est en peine du succès de quelque affaire importante, la voix céleste lui dit : *Sois en repos, elle réussira ;* et elle demeure convaincue et tranquille.

Les mêmes résultats ont lieu dans diverses autres circonstances.

La seconde marque que ces paroles sont de Dieu, c'est qu'elles laissent l'âme dans une douce sérénité, dans un religieux recueillement, et toujours disposée à rendre au Seigneur mille louanges. Quand Dieu parle, il impose un silence spontané à toutes les autres pensées que nous pourrions avoir, pour appliquer toute notre attention à ce qu'il

nous dit; et il est moins en mon pouvoir de ne pas l'entendre, qu'il ne le serait à quelqu'un d'une oreille très-délicate de ne pas entendre ce que dirait une personne d'une voix forte et sonore; car enfin elle pourrait en distraire son attention, ou attacher sa pensée à d'autres sujets, mais il est impossible à l'âme de ne pas entendre Dieu, et de s'appliquer à autre chose qu'à ce qu'il veut bien lui dire. Celui qui arrêta la course du soleil à la prière de Josué, peut bien, quand il lui plaît, arrêter toutes les puissances de l'âme et toutes ses opérations. L'âme reconnaît le Maître, tout autrement puissant qu'elle, qui la gouverne alors, et elle est pénétrée en sa présence d'un immense respect et d'une profonde humilité.

La troisième marque que ces paroles viennent de Dieu, c'est qu'elles ne s'effacent de la mémoire qu'après un temps très-long, et qu'il en est même quelques-unes qui ne s'en effacent jamais. En outre, l'âme y ajoute une foi absolue, alors même qu'elles regardent l'avenir, ce qu'elle ne fait point pour des paroles humaines. Et quoique plusieurs années s'écoulent quelquefois avant leur accomplissement, elle demeure convaincue de leur vérité, sûre que Dieu ménagera les moyens de faire ce qu'il a annoncé. Cette assurance intérieure n'empêche pas cependant que l'âme n'éprouve de la peine, en voyant les difficultés et les impossibilités apparentes

qui s'élèvent. Si des années s'écoulent avant qu'elle ne voie s'accomplir ces paroles divines, il advient même qu'elle ressente du doute et de l'hésitation, dans la crainte que le démon ou l'imagination ne l'ait surprise. Mais, malgré ces incertitudes de l'âme, il lui reste toujours une étincelle de vive espérance qu'aucune chose contraire ne peut éteindre ; le temps fuit sans lui enlever la pensée que Dieu trouvera, pour accomplir ce qu'il a dit, des ressources ignorées par les hommes, et qui leur sont impénétrables.

AGATHE. — Je ne m'explique pas trop comment l'âme peut concevoir du doute des événements annoncés, quand elle en a reçu une si grande assurance?

SAINTE THÉRÈSE. — Cela vient de ce que les opérations de lumière et de paix, qui se firent en elle au moment où les paroles lui furent dites, sont passées; la certitude que c'était Dieu qui parlait a cessé maintenant; le démon, qui a intérêt à fomenter des inquiétudes et des troubles, tourmente l'âme à cet égard pour l'affliger ou la décourager, surtout si de l'accomplissement des paroles dites à l'âme, il doit arriver de grands biens, si ce sont des œuvres importantes pour la gloire de Dieu, et qu'il paraisse difficile que ces choses réussissent. Mais tout ce que peut faire ce méchant ennemi, c'est d'affaiblir un peu la foi : ce qui n'est qu'un trop grand mal, puis-

qu'en conscience nous devons croire que la puissance divine s'étend d'une manière infinie au delà de tout ce que notre esprit peut concevoir. Enfin, comme je l'ai dit, la parole de Dieu se réalise, et l'âme en est tellement ravie de joie, qu'elle voudrait s'épuiser en actions de grâces. Cette joyeuse reconnaissance prend son principe beaucoup moins dans l'avantage qui revient à l'âme de cet accomplissement, que dans le plaisir de voir s'effectuer la promesse divine.

Agathe. — D'où vient que l'âme s'intéresse si fortement à l'accomplissement de ces paroles?

Sainte Thérèse. — Comme c'est l'Esprit de Dieu qui lui a parlé, il est bien juste que son respect et son amour pour lui la portent à souhaiter vivement qu'on ne puisse douter de l'effet de ses paroles, puisqu'il est la vérité suprême.

Agathe. — Sont-ce là toutes les marques de la source divine de ces paroles?

Sainte Thérèse. — Non, il y en a encore d'autres; les voici :

Premièrement, ces divines paroles ont une clarté si parfaite, et s'impriment si profondément dans notre mémoire, que nous ne saurions en oublier la moindre syllabe.

Secondement, ces paroles se font entendre souvent quand l'âme ne pense aucunement au sujet auquel elles ont rapport; quelquefois dans un temps

où l'esprit est si distrait et si agité, qu'il ne pourrait former aucune pensée raisonnable, ou bien que nous sommes en conversation avec quelqu'un; enfin ce qu'elles disent parfois à l'âme, n'a jamais été désiré, aimé, ni même connu d'elle.

Troisièmement, l'âme n'a qu'à écouter les paroles divines, sans avoir aucun effort à faire pour penser et pour discourir.

Quatrièmement, une seule de ces paroles comprend en quelques mots ce que nous ne pourrions exprimer qu'avec un plus grand nombre.

Cinquièmement, ces paroles de Dieu laissent l'âme sans aucune estime d'elle-même, pénétrée du sentiment vif et douloureux de ses péchés, sans souvenir du bien qu'elle a pu faire, et désirant uniquement la gloire de Dieu, en oubliant ses propres intérêts. Elle a une crainte plus forte que jamais de ne pas accomplir parfaitement la volonté divine; enfin elle est pleinement persuadée qu'au lieu d'être digne de ces grâces, elle ne mérite que l'enfer. Elle puise ces humbles sentiments dans les réprimandes mêmes que lui fait la divine Majesté, et qui excitent en elle un saint tremblement; comme au contraire, lorsque ces paroles célestes témoignent à l'âme de l'amour, elles la font se fondre de tendresse, tout en lui conservant le sentiment intime de son indignité.

AGATHE. — Maintenant veuillez m'expliquer, ma

mère, comment s'y prend le démon pour contrefaire les paroles de Dieu.

SAINTE THÉRÈSE. — Il parle d'une manière aussi distincte que l'Esprit de vérité ; mais ce qu'il ne peut faire, c'est de simuler les effets des paroles divines, ni de laisser à l'âme le calme et la lumière dont elles la pénètrent. Il la remplit, au contraire, de trouble et d'inquiétude. L'âme demeure désolée par une affreuse sécheresse, elle se trouve livrée à je ne sais quelle appréhension, dont elle ignore le principe. On sent l'âme y résister, s'en troubler, s'en affecter, sans savoir pourquoi ; car l'esprit de mensonge a eu soin de ne rien dire de mauvais; ce qu'il a dit même semble plutôt conforme à la vertu. Cette peine et ce trouble ne viendraient-ils pas, comme j'en ai eu quelquefois l'idée, de ce qu'un esprit en sent un autre?

AGATHE. — Le démon peut-il faire ressentir à l'âme le goût, la douceur, les sentiments de dévotion, qui seraient conformes à ceux que Dieu fait naître ?

SAINTE THÉRÈSE. — Non. La suavité et le plaisir que causent ses paroles diffèrent entièrement de ce que font ressentir celles de Dieu, qui portent avec elles une joie paisible, douce, forte, pénétrante, délicieuse. Quant à ces faibles élans de dévotion sensible, qui n'amènent que quelques larmes, à ces quelques mouvements affectueux de l'âme, comparables

à des fleurs à peine écloses, parce qu'ils passent et tombent au moindre souffle de persécution, tout cela ne mérite pas le nom de ferveur, et ne suffit pas à fournir les lumières nécessaires pour discerner les effets du bon ou du mauvais esprit. Du reste, l'action de ce dernier se manifeste par le dégoût et l'effroi dont il remplit l'âme : tous les biens semblent alors se cacher et s'éloigner d'elle; elle est troublée, et ne sent de courage pour la pratique d'aucune vertu. Quoique cet esprit trompeur paraisse lui inspirer quelques bons désirs, ces désirs sont stériles; enfin il ne lui laisse qu'une humilité fausse, agitée, et sans aucune douceur. Ainsi, il faut se tenir sur ses gardes, et ouvrir entièrement son âme à un guide bien éclairé.

Agathe. — Je vois qu'à ces marques, ma mère, il est assez facile de reconnaître les paroles du démon; mais il me semble qu'il lui serait plus aisé d'abuser l'âme sur les matières de foi, à cause de sa science et de sa subtilité?

Sainte Thérèse. — Je tiens pour certain que Dieu ne lui laissera jamais le pouvoir de tromper une personne qui joindra à la défiance d'elle-même, une fermeté de foi telle que pour soutenir la moindre des vérités révélées, elle serait prête à subir mille morts. Dieu augmente encore la vivacité et la force de cette âme, en récompense d'une si généreuse résolution. Elle met un soin incessant à se conformer

en tout aux enseignements de l'Église; à cet effet, elle s'instruit souvent auprès de ceux qui peuvent l'éclairer. Elle tient d'une manière si inébranlable au symbole catholique, que toutes les révélations imaginables, alors même qu'elles lui montreraient les cieux ouverts, ne pourraient altérer le moins du monde sa croyance sur le plus petit article professé par l'Église. Si quelque vacillation se fait sentir en cette âme en fait de vérités religieuses, ou si elle s'arrête tant soit peu à cette pensée : Si c'est Dieu qui me dit cela, ce peut bien être aussi véritable que ce qu'il disait aux saints ; cette hésitation et cette pensée viendraient du démon; ce serait un premier mouvement de tentation, et l'âme ferait un très-grand mal de s'y arrêter.

Ainsi donc, lorsque l'âme ne se sent pas cette puissante force de foi, lorsque les sentiments de ferveur, ou les visions qu'elle a, n'aident pas à l'augmenter, elle doit les tenir pour suspects. Le mal, dont elle ne s'aperçoit pas d'abord, est grand et peut s'accroître encore. Si peu que l'on s'éloigne du sens donné par l'Église aux saintes Écritures, il n'est pas besoin de chercher quel est l'esprit qui agit ; il est évident que c'est celui de l'enfer.

Agathe. — Que de périls en tout cela, ma mère ! Mais quels moyens d'éviter ces craintes et ces dangers ?

Sainte Thérèse. — Il n'y a rien de si certain en

toutes ces choses, qu'il ne soit encore plus certain de craindre, de se tenir extrêmement sur ses gardes, et d'avoir un directeur capable, auquel on ne déguise rien. Si l'âme marche avec humilité, si elle n'entreprend rien sans le conseil du guide docte, prudent, pieux, qu'elle a choisi, il ne peut lui arriver aucun dommage.

AGATHE. — Vous n'avez plus qu'à me faire connaître, ma mère, comment l'imagination peut servir à nous tromper dans l'audition de certaines paroles.

SAINTE THÉRÈSE. — Lorsque ces paroles naissent dans l'imagination, elles ne portent avec elles aucun des caractères de celles de Dieu. J'ai vu des personnes d'une complexion faible, et d'une imagination qui ne l'était pas moins, se trouver dans l'oraison de quiétude, ou celle du sommeil spirituel, en un tel recueillement qu'elles étaient tout à fait hors d'elles-mêmes, qu'elles ne sentaient plus rien à l'extérieur. Leurs sens étaient endormis (elles sommeillaient peut-être aussi), et, dans cet état, il leur semblait, comme dans un rêve, qu'on leur parlait. Elles se figuraient ainsi voir des choses de Dieu. Mais tout cela n'est qu'une pure invention, et ne laisse que les effets d'un songe.

Les paroles de l'imagination diffèrent encore de celles de Dieu, en ce qu'elles n'ont pas la même clarté; elles ne sont pas distinctes comme elles,

mais elles ont le vague et l'incertitude d'une chose à demi rêvée.

L'imagination ne peut composer des paroles ayant trait à ce que l'âme n'a jamais souhaité, aimé, connu, et c'est ce qu'on entend néanmoins quand Dieu parle lui-même, et qu'il lui plaît de dire de ces choses à l'âme. Alors l'âme écoute véritablement ce qu'on lui dit; ce qui ne ressemble nullement à ce que fait l'imagination composant, rangeant, coordonnant les paroles qu'elle dit à l'âme. Il y a donc entre ces deux modes de paroles, la même différence qu'entre écouter et parler. Les paroles de l'imagination ne produisent aucun effet, tandis que celles de Dieu sont à la fois des paroles et des œuvres.

Quand c'est l'imagination qui parle, il dépend de nous de l'entendre quand nous voulons, chaque fois que nous faisons oraison, si bon nous semble; mais quand c'est Dieu, il n'en est pas ainsi.

Les paroles divines restent, comme je l'ai dit, gravées dans notre souvenir; celles de l'imagination s'effacent, comme un premier mouvement de la pensée qui passe et tombe dans l'oubli.

Enfin, ma chère fille, il existe tant de moyens de discerner ces deux sortes de paroles, qu'il est difficile d'y être souvent trompé. Une âme circonspecte et exercée en verra lumineusement la différence. Les paroles de notre invention ne produisent aucun

effet, l'âme ne les admet pas; mais elle est contrainte d'admettre les paroles divines. De plus, elle n'ajoute aucune foi aux siennes propres, les regardant comme des rêveries de l'entendement, les tenant pour celles d'un insensé. Seulement l'âme qui n'a jamais entendu Dieu, pourrait rester toute sa vie dans l'illusion, croyant qu'on lui parle; néanmoins, si elle est sincère, et qu'elle ne veuille pas dire qu'elle entend, alors qu'elle n'entend pas, elle verra bien si c'est elle-même qui forme le discours, et profère les paroles (1).

QUARANTE-SEPTIÈME INSTRUCTION.

DES EXTASES ET DES RAVISSEMENTS.

Agathe. — A quelle fin tendent les peines et les douceurs que Dieu donne à l'âme dans les différents états spirituels où nous l'avons vue?

Sainte Thérèse. — A lui inspirer un grand désir de s'unir à l'Époux divin; et sa Majesté, connaissant notre faiblesse, fortifie cette âme par ces moyens et

(1) Il est certain que les femmes sont plus souvent favorisées que les hommes de ce don des paroles formelles, claires et distinctes. Les raisons, d'après l'enseignement des Docteurs, sont nombreuses et expliquent ce fait d'une manière suffisante. Ceux qui désirent voir cette question traitée à fond, peuvent consulter Scaramelli, *Direct. mystico*, liv. IV, chap. XIX.

par plusieurs autres, afin qu'elle ait le courage de s'unir à un souverain tel que lui.

AGATHE. — Faut-il donc tant de courage pour cela? Y a-t-il une femme, de si basse condition qu'elle puisse être, qui n'en ait point assez pour épouser un roi?

SAINTE THÉRÈSE. — Il n'en est pas du Roi du ciel comme des princes de la terre. Il y a une si immense distance entre sa grandeur infinie et notre bassesse extrême, qu'il faut à l'âme, pour dominer l'effroi qu'elle éprouve, plus d'énergie que vous ne le pensez. Nous ne pourrions même jamais en avoir assez si Dieu ne nous la donnait lui-même.

AGATHE. — Quels motifs décident enfin l'âme à cette union céleste, en triomphant de ses craintes ?

SAINTE THÉRÈSE. — Dieu la fait entrer dans des ravissements qui la dégagent des sens, parce que si elle en conservait l'usage, elle ne pourrait sans mourir se voir si près de cette Majesté suprême.

AGATHE. — Voudriez-vous m'expliquer ce que vous entendez par ravissement ?

SAINTE THÉRÈSE. — On donne au ravissement plusieurs noms qui expriment tous la même chose : on l'appelle élévation ou vol de l'esprit, transport, extase. Le ravissement a des formes et des degrés divers; il opère non-seulement à l'intérieur, mais à l'extérieur.

C'est quand les eaux de la grâce dont nous avons parlé, coulent si abondamment sur la terre de notre âme, que nous pouvons croire que la nuée céleste est en nous, et quand notre reconnaissance pour cet inestimable bienfait, ainsi que le dévouement au service de ce Maître divin, a atteint ses dernières limites, c'est alors, dis-je, que soudain il se plaît à nous en donner la récompense. Il attire à lui notre âme, comme les nuées attirent les vapeurs de la terre ; il l'élève au-dessus d'elle-même ; il la transporte jusqu'au ciel sur la nuée de sa gloire, et là il commence à lui découvrir les magnificences du royaume qu'il lui a préparé.

Absorbée dans la jouissance des biens que Dieu lui présente, l'âme semble oublier d'animer encore le corps; elle l'abandonne. Il se refroidit alors peu à peu. Le contentement et la douceur que ressent l'âme surpassent tellement toute similitude avec n'importe quelle joie humaine, que si elle ne perdait pas le souvenir de ces délices, tous les plaisirs d'ici-bas lui causeraient un dégoût inexprimable, et elle foulerait aux pieds avec mépris toutes les choses de ce monde.

Agathe.— Je ne vois pas encore, ma mère, quel courage est nécessaire pour accepter des faveurs aussi délicieuses?

Sainte Thérèse. — Je ne sais quel effroi saisit l'âme, surtout dans les commencements, lorsque,

tout à coup, sans qu'aucune pensée, aucune prévision l'annonce, le ravissement fond sur vous avec une impétuosité si inattendue et si forte, que vous voyez, que vous sentez cette nuée céleste, cet aigle tout-puissant vous saisir et vous emporter. Ignorante du lieu où elle est transportée, la nature, si faible, ressent alors une mystérieuse frayeur. Il faut donc du courage pour accepter, sans le connaître, tout ce qui arrivera. Il faut se livrer entièrement à la main divine pour se laisser mener où elle veut; car cette main vous enlève malgré vous-même et toutes vos résistances.

Agathe. Le corps et l'âme sont donc ici dans des dispositions bien différentes?

Sainte Thérèse. — L'âme n'a jamais plus de lumière pour comprendre les choses divines, mais le corps demeure comme mort, et incapable de toute action. Le ravissement le laisse dans la position où il l'a trouvé : assis ou debout, les mains ouvertes ou fermées. Bien que, de coutume, on ne perde pas le sentiment, on en est quelquefois complétement privé; mais c'est court et rare. D'ordinaire on le conserve, et on éprouve un trouble que je ne saurais expliquer. Malgré que toute action extérieure soit impossible, on ne laisse pas d'entendre, mais comme un son confus et lointain. Cela n'arrive néanmoins que lorsque le ravissement n'est pas à son plus haut degré. Quand il l'a atteint, c'est-à-dire lorsque les

puissances se perdent entièrement dans l'union avec Dieu, on ne voit plus, on n'entend plus, on ne sent plus rien. Cette transformation complète de l'âme en Dieu dure fort peu de temps; mais dans toute sa durée les puissances sont sans mouvement, et elles ignorent ce que Dieu opère.

Différences des ravissements.

AGATHE. — Il arrive à certaines personnes d'oraison des défaillances qui passent pour des ravissements et des extases, et qui néanmoins n'en sont pas : à quels signes peut-on en reconnaître la fausseté?

SAINTE THÉRÈSE. — Il existe en effet des complexions si débiles et des imaginations si faibles, qu'il suffit d'une seule oraison de quiétude pour les mettre à l'agonie. Ce ne sont là que de pures faiblesses; or le ravissement n'a rien de commun avec un évanouissement dans lequel on est privé de toute connaissance extérieure et intérieure. Je suis convaincue que si l'âme n'entend pas, dans les ravissements qu'elle croit avoir, certains secrets du ciel, ce ne sont point des ravissements véritables, mais quelques faiblesses de la nature, auxquelles les femmes sont plus particulièrement sujettes, après quelques grands efforts de leur esprit, à cause de la débilité de leur tempérament. Le ravissement réel est tout autre chose : là, Notre-Seigneur attire

toute l'âme à lui, et, comme à son épouse, il lui fait voir quelques parcelles du royaume qu'il a acquis; il ne veut pas que quelque trouble mette obstacle au bonheur de l'âme en sa divine présence; c'est pourquoi il ferme toutes les portes aux sens et aux puissances, n'en laissant point d'autre ouverte que celle par laquelle l'âme est entrée pour aller à lui. Du reste, les effets diffèrent essentiellement entre les ravissements véritables et ceux qui sont faux; je dis faux et non pas feints, parce que je pense que ceux qui les ont sont trompés, et n'ont l'intention de tromper personne.

AGATHE. — Ainsi donc il n'y a point ravissement où il ne se trouve aucune force supérieure qui enlève l'âme dans les régions élevées, ni qui ne soutienne le corps destitué de l'usage des sens? Dans ce cas, l'état moral et physique de la personne qui le prend pour un ravissement, n'est qu'une défaillance de la nature, qui laisse le corps et l'âme dépourvus de sentiment et inutiles à tout bien. Maintenant, voudriez-vous me dire s'il y a des différences entre ce qu'on appelle union, suspension et ravissement?

SAINTE THÉRÈSE. — Ces noms différents, comme je vous l'ai dit, expriment une même chose, appelée aussi extase. Cependant l'extase a des diversités; je vais essayer de vous le faire voir; du reste, à mesure que nous avancerons dans l'exposé de ces hautes

faveurs spirituelles, vous saisirez mieux leurs variétés.

Quand toutes les puissances de l'âme sont suspendues dans l'union, elles ne peuvent agir en aucune manière; l'entendement est comme épouvanté; la volonté aime plus que l'entendement ne comprend, mais elle ne sait pas si elle aime, ni ce qu'elle fait alors. La mémoire n'a plus de cours, ni aucune pensée, et les sens demeurent comme si on les avait perdus. Ainsi l'on peut appeler cette union, suspension; mais la différence qu'elle a avec le ravissement, c'est qu'elle est moins longue, et qu'elle se fait sentir moins fortement à l'extérieur. L'état du corps privé de respiration, sans regard, sans parole, sans chaleur naturelle, se prolonge davantage et plus violemment. Il me semble aussi que Notre-Seigneur veut que l'âme connaisse mieux ce dont elle jouit dans le ravissement, qu'elle ne le fait dans l'union; c'est pourquoi, pendant sa durée, Dieu découvre ordinairement des choses très-particulières de sa divinité; ce qui produit de merveilleux effets dans l'âme. Mais comme non content d'attirer l'âme à lui, Dieu veut aussi que le corps participe à ce bien et la suive quelquefois dans cette heureuse élévation, quoiqu'il ne soit qu'un vil limon, souillé de tant de fautes.

Agathe.— Les ravissements, proprement dits, ne diffèrent-ils pas aussi entre eux?

SAINTE THÉRÈSE. — Oui, quand le ravissement a atteint le plus haut degré, les effets que je vous ai décrits deviennent aussi beaucoup plus forts. Tous les sens sont suspendus à l'instant même; un si grand froid gagne les mains et tout le corps, qu'on dirait que l'âme s'en est séparée. Il arrive même qu'il n'est plus possible de distinguer si l'on respire encore. Mais cette grande suspension ne tarde pas à diminuer; le corps semble reprendre un peu de vie pour mourir encore bientôt de la même manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant. Néanmoins cet état suréminent passe vite.

Parlons maintenant d'une autre espèce de ravissement que j'appelle vol de l'esprit.

Du vol de l'esprit.

AGATHE. — Cette sorte de ravissement est-elle différente de celles dont nous avons parlé (1)?

SAINTE THÉRÈSE. — S'il est le même quant à la substance, il en est très-différent quant à la manière dont il agit intérieurement. Il ravit quelque-

(1) Nous devons faire observer ici que Dieu n'est pas obligé de suivre l'ordre naturel des grâces, tel que la séraphique Thérèse le décrit ici. Le divin Maître peut faire franchir un degré, et commencer même par le degré le plus élevé. Mais dans un traité on suit l'ordre logique des choses, qui est du reste le plus commun. Toutefois il est utile de savoir que Dieu n'est pas assujetti à ces lois que nous établissons, à cause de la faiblesse de notre esprit, qui ne peut comprendre les modes divers et sans nombre que Dieu tient dans son action envers les âmes.

fois l'âme avec une telle promptitude, il emporte l'esprit avec tant de précipitation, qu'on éprouve une grande frayeur, surtout quand on n'est pas habitué à ces transports impétueux. Si mes souvenirs ne me trompent pas, j'ai dit, en parlant des goûts spirituels, que dans cette oraison l'âme est semblable au bassin d'une fontaine, s'emplissant d'eau si doucement et si paisiblement, qu'aucun mouvement ne s'y laisse remarquer; mais il n'en est plus ici de même : Dieu ouvre tout à coup les sources des eaux de la grâce, et leur cours impétueux soulève l'âme, et la transporte jusqu'au ciel, comme la frêle barque flottant sur la cime des flots agités. Et telle que le vaisseau, au sein de la tempête, va où le poussent les vagues furieuses, sans que le pilote ni les matelots puissent le retenir, l'âme essaierait en vain de lutter contre l'irrésistible mouvement qui l'emporte. Les sens, les puissances, tout est dominé, soumis, vaincu.

Disons, si vous le voulez encore, que semblable à un oiseau qui déploie de puissantes ailes, l'âme s'échappe et s'enfuit de la prison du corps, afin que débarrassée de tous ses liens, elle s'absorbe entièrement dans l'application à ce que Dieu lui donne.

Ce ravissement arrive sans même que l'âme soit en oraison; il suffit d'une parole divine qu'elle entend, ou qui lui revient en mémoire, pour la toucher si vivement, qu'elle est ravie hors d'elle-même.

Il semble que Dieu, ému de pitié des souffrances qu'elle éprouve depuis si longtemps dans le désir de le posséder, fait naître au plus profond de son intérieur l'étincelle mystérieuse dont nous avons parlé, et que cette étincelle la brûle de telle sorte, qu'elle se renouvelle comme le phénix au milieu des flammes.

Ce vol mystérieux transporte l'âme au-dessus de tous les objets créés, et premièrement au-dessus d'elle-même. Elle sent, comme je l'ai dit, l'aigle divin la saisir et l'enlever, et il lui semble qu'elle est dans une région toute différente de celle que nous habitons, et illuminée d'une clarté incomparablement plus éclatante que toutes celles de l'univers.

Du vol de l'âme en solitude.

AGATHE. — Le titre de cette instruction que vous allez me faire, me fait ressouvenir, ma sainte mère, de cette parole du Prophète : *Je suis demeuré dans mes veilles, comme le passereau solitaire sur le toit.* Quel est donc ce nouveau vol de l'âme?

SAINTE THÉRÈSE. — C'est quelque chose de plus que le ravissement; c'est une peine d'une douleur ineffable, que nous ne pouvons nullement donner à l'âme, mais que nous ne pouvons pas non plus lui ôter. Vainement je voudrais en faire connaître la nature; cependant j'essaierai d'en dire quelque chose.

Tout à coup, l'âme sent en elle je ne sais quel

désir de Dieu; aussitôt, absorbée dans cette immense désir, elle entre dans un excès de douleur qui l'élève bien au-dessus et d'elle-même, et de tout ce qui est créé. Le désert dans lequel Dieu la place est si profond, qu'avec tous les efforts possibles, elle ne pourrait trouver dans le monde entier une seule créature pour partager sa solitude. D'ailleurs, quand il serait en son pouvoir de s'y donner une compagnie, elle ne le voudrait pas; son unique vœu est de mourir dans cet inexprimable isolement. Inutilement on lui parlerait, elle ferait d'infructueux efforts pour répondre. Dieu, qui lui semble très-éloigné, lui manifeste souvent néanmoins ses grandeurs magnifiques d'une manière si rare, qu'elle surpasse tout ce que nous pouvons concevoir. Ces communications sublimes n'ont pas pour fin de consoler l'âme, mais de lui faire comprendre combien elle s'attriste justement en se sentant séparée du souverain bien. A ce spectacle, l'âme sent grandir sa soif de Dieu, et l'âpreté de son isolement, et c'est alors, ma fille, qu'elle peut s'appliquer en toute vérité le verset de David, que vous me citiez tout à l'heure: *Vigilavi, et factus sum sicut passer solitarius in tecto.* Comme le passereau sur le toit, l'âme fait sa demeure dans la partie la plus haute d'elle-même; elle y est seule, élevée sur cette éminence au-dessus de toutes les choses créées. Parfois dans ce délaissement, elle gémit dans sa douleur, et s'adresse, à son

tour, la demande que se faisait le Prophète : *Où es ton Dieu?* Parfois aussi, elle songe à ce que disait saint Paul : *qu'il était crucifié au monde.* Elle ne reçoit en effet aucun secours du ciel où elle n'est pas encore entrée, aucune consolation de la terre à laquelle elle ne tient plus, et dont elle rejette les douceurs; de sorte que, ni de la terre, ni du ciel, rien ne lui présente le moindre soulagement. Et cependant du côté du ciel, lui vient une ineffable connaissance de Dieu, élevée au-dessus de tous les vœux que pourrait concevoir notre âme ; mais cette vue sublime augmente sa douleur, en faisant croître encore le désir de la possession divine. Vaincue par ce tourment cruel, elle perd quelquefois tout sentiment. Il est vrai qu'il lui est bientôt rendu. Néanmoins l'âme voudrait passer tous les jours de sa vie dans ce martyre ; il est inexprimable dans ses douleurs et dans ses délices. Il arrive que le corps y demeure sans pouls, les os comme déboîtés, les mains toutes roides, et les jours suivants, on éprouve une souffrance aussi violente que si les os étaient disloqués. L'âme ne s'aperçoit de ces douleurs corporelles que lorsque le mouvement de l'esprit est passé. L'imagination ne lui représente rien ; à mon avis, les puissances demeurent une grande partie de ce temps-là sans opération ; car comme dans l'union et le ravissement la joie les surprend, ici la peine agit de la même manière.

Agathe. — D'où vient que l'âme aime tant cette peine et cette solitude?

Sainte Thérèse. — Ce désert et cette solitude où se trouve l'âme, ont plus d'attraits pour elle que toute société humaine. Le tourment que je viens de dépeindre, est si agréable à ses yeux, elle en comprend tellement le prix, qu'elle le préfère à tout le bonheur intérieur que Dieu lui accordait auparavant. Cette voie d'ailleurs lui paraît la plus assurée, parce que c'est celle de la croix. La félicité qu'elle y goûte est, selon moi, très-précieuse, parce que le corps y demeure étranger; il en a seulement les douleurs, et l'âme jouit seule des délices de ce martyre. Non, je ne voudrais pas échanger cette grâce, qui vient uniquement de la main divine sans que j'y aie aucune part, contre toutes celles dont j'ai encore à vous entretenir.

Dès l'abord, cette nouvelle faveur me donna des craintes; mais le Seigneur me dit de ne rien appréhender, et d'attacher plus de prix à cette grâce qu'à toutes celles qu'il m'avait faites, parce que dans cette peine l'âme se purifie, travaillée et épurée comme l'or dans le creuset, afin que la main de Dieu puisse étendre plus facilement sur elle l'émail de ses dons. J'appris encore que cette peine remplace celles du purgatoire.

Agathe. — J'appellerais volontiers la faveur de cette mystérieuse solitude, un ravissement pénible;

si bien qu'il me semble, que l'âme en cet état pourrait dire à Dieu comme Job : Vous êtes merveilleux, ô Seigneur, dans les tourments que vous me causez ! Mais, dites-moi, s'il vous plaît, ma mère, quels fruits l'âme retire d'une peine si extraordinaire et si précieuse ?

SAINTE THÉRÈSE. — Elle ne redoute plus les souffrances et les croix qui peuvent lui arriver; car tous les maux ne lui semblent rien en comparaison de cette peine intérieure qu'elle a subie. Elle voudrait, dans l'amour qui l'enflamme pour Dieu, pouvoir la ressentir encore; mais cela n'est point en son pouvoir, quels que puissent être ses désirs et ses efforts. On ne peut pas plus se procurer ce martyre, qu'y résister quand Dieu le donne.

En second lieu, le mépris de cette âme pour le monde augmente considérablement, par l'expérience qu'elle fait, dans cette peine, de l'impossibilité d'être consolée par aucune créature. Aussi est-elle plus détachée que jamais de toute chose, dans l'évidence si parfaite que le Créateur peut seul adoucir sa douleur, et combler tous ses vœux.

Enfin, sa crainte d'offenser Dieu grandit, et la rend plus attentive à éviter ce malheur, par la connaissance qu'elle a acquise de la puissance de ce divin Seigneur à consoler, ou à tourmenter l'âme.

On ne peut résister aux peines de cette solitude, ni les soutenir longtemps.

Agathe. — Permettez-moi, ma mère, encore une question au sujet de cette peine de la solitude : l'âme ne pourrait-elle pas y résister?

Sainte Thérèse. — Cela n'est pas plus possible que d'empêcher la flamme de nous brûler si l'on nous jetait dans le feu. J'en dis autant des autres ravissements. Dieu veut alors faire connaître à l'âme qu'après s'être si souvent remise entre ses mains, et donnée à lui tout entière, elle ne peut plus nullement disposer d'elle-même. L'expérience lui ayant donc appris que la résistance ne sert qu'à augmenter grandement l'impétuosité du mouvement qui l'enlève, elle se résout à ne pas lutter plus qu'une paille que l'ambre attire. En effet, semblable à un géant qui enlève une paille, le Fort des forts, notre grand Dieu, enlève l'esprit. Quant à moi, lorsque j'ai voulu résister, je sentais sous mes pieds des forces incomparables m'enlever. C'était un combat terrible, et j'en demeurais brisée. Quand Dieu veut, toute lutte est vaine. Il n'y a pas de puissance contre sa puissance. Quelquefois cependant il se contente de nous montrer qu'il veut nous accorder cette grâce, et qu'il dépend de nous de la recevoir; mais alors la résistance de notre humilité amène les mêmes résultats qu'une adhésion complète.

AGATHE. — Ces communications sublimes sont-elles de longue durée ?

SAINTE THÉRÈSE. — Cette peine dure peu dans sa plus grande rigueur, trois ou quatre heures au plus. Si elle se prolongeait davantage, je ne pense pas que notre frêle nature pût la soutenir sans un miracle. Je connais quelqu'un qui ne l'ayant soufferte qu'un quart d'heure en perdit le sentiment, et demeura comme brisé. Il est vrai que cette peine fondit sur cette personne avec une violence excessive. Une seule parole qui l'avertissait de la prolongation de son exil, suffit pour la jeter dans cette extase.

Quant aux autres ravissements, je vous ai dit, ce me semble, qu'ils duraient peu aussi ; seulement il arrive que souvent tout le reste du jour, quelquefois même durant plusieurs jours, la volonté demeure comme enivrée, et l'entendement tout rempli de ce qu'il a vu. L'âme, ne pouvant s'appliquer qu'à aimer Dieu, s'y porte d'autant plus vivement, qu'elle n'a plus que du dégoût pour tout ce qui n'est pas lui Mais, quelle que soit la rapidité des extases, elles enrichissent l'âme de grands trésors.

Effets des ravissements.

AGATHE. — Quels sont les effets des ravissements?

SAINTE THÉRÈSE. — Ils manifestent le grand pouvoir de Dieu. Quand il veut, en effet, nous ne pou-

vons pas plus retenir notre âme que notre corps. Nous voyons que nous avons un maître, et que de tels bienfaits sont l'œuvre de sa main, et non le fruit de nos efforts : de là naît dans l'âme le sentiment d'une humilité profonde. Celui de la grandeur de Dieu y demeure aussi fortement imprimé. A l'aspect de cette Majesté déployant ainsi sa puissance, on demeure glacé d'effroi ; les cheveux se dressent sur la tête, et l'on éprouve une crainte inexprimable d'offenser un Dieu si grand. L'âme découvre comme dans une lumière nouvelle la grandeur divine, et cette miséricorde infinie qu'il a déployée à l'égard de la plus misérable des créatures. Elle sent que pour aucune chose que ce puisse être, elle ne voudrait consentir à un péché véniel réfléchi, et s'attriste extrêmement de ce que sa faiblesse lui en fait commettre plusieurs d'indélibérés. Aussi, pour éviter l'occasion des moindres fautes, elle voudrait pouvoir rompre toute relation avec les créatures, et s'enfuir au fond des déserts. Quand elle se considère elle-même, elle découvre, à la lumière dont Dieu l'illumine, non-seulement les grandes fautes, semblables à des toiles d'araignées, mais encore les plus légères, pareilles à des atomes. Comme une eau qui paraît limpide dans le cristal qui la contient, se montre impure et troublée quand on l'expose aux rayons du soleil, l'âme, malgré ses efforts sublimes pour tendre à la perfection, se trouve

extraordinairement troublée aussi quand le soleil divin l'investit de sa lumière.

Avant le don inestimable de l'extase l'âme croit éviter soigneusement toute offense de Dieu, et accomplir tout ce qui lui est possible pour le service de sa Majesté; mais lorsque dans l'extase, ce Soleil de justice la pénètre, elle est contrainte de se voir telle qu'elle est; elle découvre en elle tant de misères et de souillures, qu'elle voudrait en détourner aussitôt sa vue effrayée. Elle se souvient alors de ces paroles : Seigneur, qui sera juste devant vous? Quand elle contemple ce divin Soleil, elle est éblouie de ses clartés, et quand elle se contemple elle-même, la fange de sa misère forme sur ses yeux un épais bandeau. Pauvre colombe, elle devient aveugle !

Mais la crainte que l'âme ressent d'offenser Dieu, est mélangée d'un grand amour, et cet amour augmente, en voyant jusqu'à quel point Dieu daigne aimer un ver de terre qui n'est que corruption; car non-seulement ce grand Dieu attire l'âme à lui, mais il fait encore participer à cette élévation un corps mortel, et pétri d'une vile terre.

L'âme, après avoir reçu ces faveurs élevées, devient très-généreuse : elle lève hautement l'étendard de Jésus-Christ; elle ne veut plus avoir de volonté propre, et remet entièrement à Dieu les clefs de cette volonté. Elle ne veut être maîtresse ni d'elle-même, ni de qui que ce soit. Son unique dé-

sir est de ne rien posséder en propre, et que le Seigneur dispose de tout selon son bon plaisir et les intérêts de sa gloire. On la voit aspirer tout à coup à ce qu'il y a de plus héroïque, ne plus se contenter de servir Dieu d'une manière vulgaire, mais chercher à le glorifier de toute l'étendue de ses forces. Dieu est vraiment devenu l'âme de cette âme; elle ne parle ni ne fait plus rien par elle-même : le monarque souverain prend un soin particulier de tout ce qu'elle doit faire. Elle ne forme pas seulement des désirs pour Dieu, mais elle reçoit de lui la force de les mettre en pratique; elle court au-devant de toutes les occasions de le servir, et comprend qu'excepté cela, tout le reste n'est qu'un néant.

AGATHE. — Oh! combien heureuses sont les âmes qui éprouvent des sentiments si admirables!

SAINTE THÉRÈSE. — Je vous l'ai dit, ma fille, l'âme a pris son vol vers Dieu, pour s'élever au-dessus de tout ce qui est créé, et au-dessus d'elle-même. Ce vol est suave, délicieux, sans bruit.

AGATHE. — Le Prophète souhaitait sans doute ce vol divin quand il s'écriait : Qui me donnera des ailes comme à la colombe? Et je volerai, et je me reposerai.

SAINTE THÉRÈSE. — Quel empire pourrait ressembler à celui d'une âme élevée à ce faîte sublime? De là, elle domine toutes les choses du monde sans qu'aucune d'elles la captive. Qu'elle est confuse de

ses anciennes chaînes ! Comme elle est surprise d'avoir été si aveuglée ! quelle vive pitié elle ressent pour ceux qu'elle voit dans les mêmes erreurs, surtout si ce sont des personnes d'oraison, et envers lesquelles Dieu se montre prodigue de ses grâces. Elle voudrait les avertir de leur égarement. Elle s'attriste d'avoir été si sensible au point d'honneur, et de l'illusion qui lui a fait regarder comme honneur ce que le monde décore de ce nom. La lumière divine lui découvre que cet honneur prétendu n'est qu'un immense mensonge, et que le véritable honneur n'a rien de trompeur et de faux. Elle lui fait voir encore qu'être fidèle à celui-ci, c'est estimer ce qui mérite de l'être, et considérer comme un néant, et moins encore, tout ce qui est destructible, et qui n'est point agréable à Dieu. Elle a compassion d'elle-même, quand elle songe qu'elle a pu attacher quelque prix à l'argent, et lui donner quelques désirs ; car elle sent que pour acheter le bonheur dont elle jouit, il faut renoncer à toutes choses. Enfin elle voit parfaitement, au sein de cette vive lumière, l'aveuglement profond des esclaves du plaisir, et comment ces infortunés ne trouvent dans ces vaines joies, qu'une source de peines cruelles et de troubles amers. Quelle inquiétude ! quel peu de contentement ! quels infructueux labeurs ! Oh ! comme tout ce qui n'est pas la vérité divine lui semble un jeu !

Agathe. — L'âme, dans cet état si élevé au-dessus des goûts et des répugnances de la nature, doit bien ardemment désirer, ce me semble, les travaux et les douleurs?

Sainte Thérèse. — Se sentant secondée par la force divine, elle souhaite en effet de travailler et de souffrir. Pour accroître quelque peu la gloire du Maître qu'elle sert, elle donnerait mille vies, et les estimerait bien employées pour un si digne sujet. Sa grande douleur, c'est de manquer des occasions de faire quelque chose pour lui, et elle appelle de tous ses vœux le jour où elle pourra payer quelques deniers des dettes immenses contractées envers ce magnifique Seigneur. Elle mène d'ailleurs une vie de souffrance; elle porte toujours la croix, et Dieu lui prête une assistance continuelle pour la préserver de toute offense, et pour tout changer en moyens de le mieux connaître, et de l'aimer plus que jamais.

Agathe. — Je comprends maintenant combien sont précieuses des faveurs suivies de pareils résultats.

Sainte Thérèse. — Une dernière grâce, fruit des ravissements, en couronne les effets; c'est le désir ardent de voir Dieu. Oh! comme l'âme sent alors sa captivité dans le corps! Quel supplice pour elle de consumer le temps à réparer ses forces par la nourriture et par le sommeil! Elle porte le poids d'une lourde chaîne, et gémit, prisonnière ici-bas. Avec

saint Paul, elle supplie Dieu de l'affranchir de cet esclavage, et lui demande à grands cris sa liberté! Ses aspirations sont si vives et si ardentes, qu'il semble qu'elle va s'élancer hors de sa prison, pour saisir cette liberté trop attendue! Mais comme elle souffre de voir jusqu'à quel excès les hommes poussent l'amour passionné de la vie, et combien peu gémissent avec elle, en demandant la fin de ce bannissement! La lumière qui lui a été donnée lui fait ressentir un mortel ennui de se voir dans ce lieu d'exil, et elle se demande ce que devaient y éprouver un Paul, une Madeleine, et tant d'autres que dévorait le feu du céleste amour!

Qu'il peut se glisser des illusions dans ces effets.

AGATHE. — Toute illusion est-elle incompatible avec ces effets?

SAINTE THÉRÈSE. — Non, ma fille, le démon peut se servir de la véhémence des saints désirs de l'âme, pour chercher à lui persuader qu'elle est du nombre des personnes très-avancées dans l'amour de Dieu.

AGATHE. — Alors que fera-t-elle?

SAINTE THÉRÈSE. — Elle détournera, si elle le peut, sa pensée de ces désirs, et se conformera, comme saint Martin, à la volonté de Dieu. Si l'âme n'a pas d'expérience, elle pourra grandement nuire au corps, par le soin qu'elle prendra d'accroître les désirs de voir Dieu; parce que la peine qu'ils cau-

sent est continuelle, ou du moins fort habituelle.

AGATHE. — Le démon peut-il simuler parfaitement l'action divine dans ces désirs ?

SAINTE THÉRÈSE. — Non, il ne peut répandre dans l'âme le repos et la paix que la soif de voir Dieu fait goûter.

SAINTE THÉRÈSE. — Quelle autre erreur peut se glisser dans ces effets ?

AGATHE. — La faiblesse du tempérament peut y entrer pour quelque chose, particulièrement dans les larmes. Ces personnes faciles à émouvoir s'imaginent qu'elles pleurent d'amour de Dieu, quand l'effet de cette sensibilité si expansive procède beaucoup moins de la charité divine, que de quelque humeur amassée autour du cœur. Si, depuis quelque temps, au moindre mot qu'elles entendent dire de Dieu; à la moindre pensée qu'elles en ont elles-mêmes, elles répandent des pleurs, elles croient que Dieu en est vraiment la cause, quoiqu'il n'en soit rien. Or comme elles ont entendu parler du prix des larmes, elles ne voudraient faire autre chose que d'en verser, et les excitent de tout leur pouvoir. Le démon leur vient aussi en aide, espérant les amener à un tel état de faiblesse, qu'elles deviendront incapables de s'appliquer à l'oraison, et d'observer leur règle.

AGATHE. — Comment remédier à cette faiblesse ?

SAINTE THÉRÈSE. — Il faut tâcher de réprimer avec

douceur la violence des désirs de l'âme; la faire peu à peu rentrer dans le calme, comme on apaise les pleurs excessifs des enfants en leur donnant à boire. La raison doit tenir la bride pour modérer ces mouvements impétueux, de peur qu'il ne s'y mêle de l'imperfection, et qu'ils ne soient en grande partie l'œuvre des sens et de la nature. Il faut apaiser l'âme, comme un petit enfant, par une caresse d'amour qui la porte à aimer Dieu suavement et sans violence. L'âme doit s'appliquer à recueillir son amour en elle-même, sans le laisser se répandre au dehors comme un vase bouillant qui déborde, parce qu'une main indiscrète a trop alimenté le feu. Les larmes violentes épuisent l'esprit, empêchent l'oraison, et nous font beaucoup de mal.

AGATHE. — Comment faire pour discerner ces larmes indiscrètes et naturelles, des saintes larmes?

SAINTE THÉRÈSE. — Les larmes qui proviennent de la source divine, au lieu de faire naître l'inquiétude et le trouble, laissent l'âme dans une grande paix, dans une tranquillité profonde, lui donnent de la force, et font rarement mal. Du reste, quand il y aurait de l'illusion dans les larmes, cette illusion ne nuit qu'au corps, pourvu que l'âme soit vraiment humble. Néanmoins il est toujours salutaire de craindre l'illusion. Gardons-nous bien de croire que tout est fait lorsqu'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre, et progresser dans la pra-

tique des vertus. Que si Dieu veut ensuite nous favoriser du don des larmes sans effort de notre part, recevons-les avec joie. Moins nous chercherons à les attirer, plus elles arroseront la terre desséchée de notre cœur et la rendront féconde, car ces larmes sont une eau qui tombe du ciel. Que le Seigneur nous donne ce qu'il trouvera bon, l'eau ou la sécheresse, il sait ce qui nous vaut le mieux. Ainsi nous goûterons un repos plein de douceur, et il sera plus difficile au démon de tromper notreâ me.

AGATHE. — Avant de terminer notre entretien, je voulais vous demander, ma mère, si les effets des ravissements sur l'âme durent toujours?

SAINTE THÉRÈSE. — Les saints désirs allumés par ces extases ne sont point passagers, mais ils demeurent. L'âme manifeste en toute occasion leur sincérité. Si quelquefois elle se sent lâche, privée de tout courage, incapable d'entreprendre les moindres choses, c'est que Dieu l'abandonne alors pour son plus grand bien. Elle voit clairement par là que si elle a eu quelque énergie, c'est Dieu qui la lui donnait; la clarté de cette vue est si vive, qu'elle en demeure anéantie, et plus convaincue que jamais de la miséricorde immense qu'il a exercée envers la plus misérable des créatures. Mais l'état ordinaire de l'âme après les ravissements, est celui de ferveur, de générosité, de détachement que je vous ai décrit.

QUARANTE-HUITIÈME INSTRUCTION.

DES JUBILATIONS DE L'AME.

Agathe. — J'ai ouï dire que l'âme entre quelquefois dans des joies qui la transportent : ces joies ne seraient-elles pas le fruit des grâces intérieures que vous m'avez fait connaître?

Sainte Thérèse. — Oui, au nombre des sentiments agréables et douloureux tout ensemble qu'éprouve l'âme, il faut placer une jubilation inexprimable dont Dieu la gratifie de temps en temps, et dont elle ne peut comprendre les transports extraordinaires. C'est, selon moi, une union très-intime des facultés de l'âme avec Notre-Seigneur, durant laquelle elles conservent, ainsi que les sens, une entière liberté pour goûter pleinement le bonheur qui les inonde, sans néanmoins qu'elles aient l'intelligence de la nature de ce bonheur, ni de la manière dont elles en jouissent. On voudrait communiquer cette joie excessive de l'âme, afin que d'autres créatures vinssent l'aider à en louer et à en remercier Dieu avec elle. Ces remerciements et ces louanges sont le but de tous ses désirs. Oh! si elle en avait la puissance, quelles fêtes elle célébrerait! que de marques de réjouissance elle donnerait, pour manifester à l'univers entier le bonheur qui la transporte!

Agathe. — Mais quel est le sujet de cette joie?

Sainte Thérèse. — C'est que l'âme s'est retrouvée elle-même, et, à l'exemple du père de l'enfant prodigue, elle voudrait inviter tout le monde à partager sa jubilation. Puis elle oublie toute chose et s'oublie elle-même, pour ne pouvoir plus parler que des louanges de Dieu et s'en occuper; elle est alors comme une personne qui a pris beaucoup de vin, mais qui cependant n'est pas ivre ; ou comme quelqu'un de mélancolique, qui sans avoir complétement perdu la raison, est frappé d'une idée fixe dont il est impossible de le tirer. Voilà des similitudes bien grossières sans doute pour définir une faveur si précieuse, mais mon peu de lumière ne saurait m'en fournir d'autres.

Agathe. — L'âme ne peut-elle pas modérer cette joie par la crainte d'être trompée?

Sainte Thérèse. — Elle ne saurait douter qu'elle ne soit alors en assurance; et elle a raison, à mon avis, de juger de la sorte; car une si grande allégresse intérieure, accompagnée d'une si profonde paix, et qui n'a d'autre désir que de voir Dieu glorifié par toutes les créatures, ne saurait venir du démon.

Agathe. — Une personne qui se laisserait emporter par ces impétuosités, passerait sans doute pour avoir perdu la raison ?

Sainte Thérèse. — Aux yeux du monde, il en se-

rait ainsi; et cependant il est bien difficile à l'âme de dissimuler ce qu'elle ressent alors : l'effort qu'elle doit faire pour cela lui coûte extrêmement. C'était cette jubilation que devait éprouver saint François, lorsque, jetant de grands cris, au milieu des champs, il fut rencontré par des voleurs, auxquels il expliqua ces transports en leur disant qu'il était le héraut du grand Roi. Telle était sans doute aussi la joie de tant d'autres saints, qui s'en allaient dans les déserts publier hautement les louanges du Seigneur. J'ai connu moi-même un de ces hommes possédés de ces bienheureux transports : c'était le Père Pierre d'Alcantara. Il cherchait, lui aussi, les endroits solitaires pour y célébrer les louanges de Dieu. Plus d'une fois, il fut pris pour un insensé par ceux qui l'entendirent. Oh ! la désirable folie ! Qu'il plaise à Dieu de nous la donner, puisque c'est une sorte d'oraison si assurée et si avantageuse !

Agathe. — L'âme est-elle longtemps favorisée de ces transports ?

Sainte Thérèse. — Souvent ils durent tout un jour.

QUARANTE-NEUVIÈME INSTRUCTION.

DES VISIONS OU APPARITIONS SURNATURELLES.

Agathe.—Nous avons déjà parlé des goûts que Dieu donne aux âmes qui le servent, des suavités divines

qu'il y répand, des sentiments qu'il y opère, des paroles par lesquelles il les console et les soutient; il reste encore à voir comment il se manifeste à elles par les visions ou apparitions divines : voudriez-vous, ma sainte mère, m'apprendre quelque chose de ces hautes faveurs ?

SAINTE THÉRÈSE. — Quand Notre-Seigneur a conduit une âme par les différents états que nous avons examinés, il lui communique de profonds secrets, et c'est dans les ravissements et les extases qu'il lui accorde les véritables révélations, les grâces insignes, les visions élevées. Toutes ces grâces servent à augmenter l'humilité et la force de l'âme, à la détacher par un mépris parfait des vanités du monde, et à lui découvrir de plus en plus les grandes récompenses que Dieu prépare à ceux qui le servent.

AGATHE. — Les ravissements sont-ils toujours accompagnés de visions ?

SAINTE THÉRÈSE. — Non. Notre-Seigneur permet que l'âme soit quelquefois tellement absorbée dans la jouissance de l'extase que cela lui suffit; d'autres fois, au contraire, il lui plaît de lui accorder différentes sortes de visions.

AGATHE. — L'âme entre-t-elle en extase quand Dieu lui accorde ces visions ?

SAINTE THÉRÈSE. — Presque toujours, parce que sa bassesse ne peut soutenir une vue qui inspire tant d'effroi; cependant, en face de la beauté souveraine,

elle goûte, en la contemplant, un ineffable plaisir. Mille années données à l'imagination, et tous les efforts de l'entendement, ne sauraient nous donner une idée de cette beauté et de ce plaisir, et toutefois l'âme est saisie d'une sainte épouvante devant la majesté de son Dieu. Elle n'a pas besoin de demander, ni d'entendre dire, quel est celui qu'elle contemple : il se fait trop bien connaître à elle comme le Maître absolu de la terre et du ciel, tandis que les rois de la terre ont besoin, pour être reconnus pour tels, qu'on révèle leur titre, ou que la magnificence de leur suite manifeste leur grandeur. L'impression causée par cette vue fait perdre tout sentiment : C'est sans doute par ce motif que le divin Maître suspend les puissances de l'âme, aidant ainsi sa faiblesse, afin que, ravie, hors d'elle-même, elle puisse s'unir à Dieu dans cette communication éminente.

AGATHE. — Combien remarque-t-on d'espèces de visions?

SAINTE THÉRÈSE. — Trois, l'intellectuelle, l'imaginaire, la corporelle. Ceux qui connaissent mieux que moi ces matières, disent que la vision intellectuelle est plus parfaite que la vision imaginaire, et que celle-ci est au-dessus de celle qu'on nomme corporelle.

AGATHE. — Auriez-vous la bonté, ma mère, de me dire quelque chose de particulier sur ces trois visions?

Sainte Thérèse. — Je le veux bien; commençons par la vision corporelle comme étant la moins élevée. Je consacrerai, plus tard, toute une de nos instructions à traiter de la vision intellectuelle.

S'il arrive que les yeux du corps voient quelque chose, je n'en puis parler, n'en ayant point l'expérience ; ce que j'ai appris par les autres, c'est que l'apparition qui se montre aux yeux du corps est la moins élevée, et la plus sujette aux illusions du démon.

Agathe. — Une raison de ce que vous me dites là, ma mère, se présente à mon esprit, la voici : Le démon étant exclu des demeures intérieures de l'âme où Dieu fait sa résidence, il attaque ce château spirituel par les dehors, dressant ses piéges dans tous les sens pour arriver jusqu'au cœur. Ainsi, son pouvoir est plus grand pour former des apparitions sensibles, au moyen desquelles il fait glisser dans l'âme quelque erreur ou quelque vice. Cependant j'ai ouï dire que certaines visions corporelles étaient l'ouvrage de Dieu.

Sainte Thérèse. — Je le sais, et dans les commencements, j'aurais bien désiré de voir des yeux du corps ce que je ne voyais qu'avec ceux de l'âme, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que ce ce n'était qu'une rêverie; mais enfin jamais je n'ai eu aucune vision de cette manière.

Agathe. — Comment se fait la vision imaginaire?

SAINTE THÉRÈSE. — Supposez que nous avons dans une boîte d'or une pierre précieuse d'une valeur et d'une vertu admirables. Nous savons certainement qu'elle est là, quoique nous ne l'ayons jamais vue. Tout invisible qu'elle est, nous ne laissons pas d'en sentir le pouvoir lorsque nous la portons sur nous, et nous connaissons par expérience l'estime que nous devons en faire, parce qu'elle nous a délivrés de certaines infirmités qu'elle a la propriété de guérir. Nous n'oserions la regarder, il est vrai, ni ouvrir la boîte : d'ailleurs quand nous le voudrions, nous ne le pourrions pas, parce que le maître de ce joyau en a retenu la clef. Libre de ce qui lui appartient, il ouvrira lorsqu'il trouvera bon de nous montrer ce mystérieux trésor, et il le reprendra selon son bon plaisir, comme cela arrive. Je dirai maintenant que parfois il ouvre soudainement la boîte, et fait resplendir à nos yeux l'éclat de cette pierre magnifique. La splendeur de son incomparable beauté frappe tellement nos yeux, que dans la suite nous comprenons mieux son prix, et que sa forme reste gravée dans notre mémoire. Ceci est une image de ce qui se passe dans les visions dont je parle. Lorsque Notre-Seigneur veut donner à une âme un gage tout particulier de son amour, il lui fait voir très-clairement sa très-sainte humanité, soit telle qu'elle était quand il conversait avec les hommes, soit telle qu'il apparaissait après sa résurrection, et, malgré la rapidité de

cette vision, semblable à celle d'un éclair, la glorieuse image de Dieu fait homme demeure si profondément imprimée dans l'imagination, qu'il me semble impossible qu'elle puisse s'en effacer jusqu'au jour où l'âme la contemplera éternellement dans la gloire. En me servant du terme d'image, je ne veux pas dire que ce soit comme une peinture que l'on présenterait à notre vue; c'est une image vraiment vivante, qui parle quelquefois à l'âme, et lui manifeste de grands secrets.

AGATHE. — Notre-Seigneur se manifeste-t-il toujours de la même manière?

SAINTE THÉRÈSE. — Non. En certaines circonstances ce que je voyais ne me semblait être qu'une image, mais, en beaucoup d'autres, il m'était évident que c'était Jésus-Christ lui-même : cela dépendait du degré de clarté dans lequel il daignait se montrer à moi. Quand cette clarté était moins vive, il arrivait qu'il me semblait ne voir qu'une image; mais une image fort différente des portraits les plus achevés. Il y a entre cette image divine, et l'œuvre du plus habile peintre, la même différence que entre une personne vivante et son portrait. Quelque parfaite que soit la ressemblance, il est impossible de ne pas voir que c'est une chose morte. Je vous répéterai donc, ma fille, que si ce que je voyais était une image, c'était une image vivante, et non pas morte; c'était Jésus-Christ même, vivant, qui se

faisait voir à moi, Dieu et homme tout ensemble, tel qu'il était après sa résurrection. Comme l'âme comprend, devant cette sublime Majesté, que quand mille mondes nouveaux, des mondes innombrables, sortiraient du néant à votre parole, Seigneur, tout ce domaine ne serait rien encore pour un souverain tel que vous !

Quand même on s'efforcerait durant des années entières de se figurer une beauté si ravissante, on n'y parviendrait jamais. Sa blancheur et son éclat surpassent toute l'idée qu'on peut chercher à s'en faire ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point ; c'est une blancheur ineffablement pure et suave tout ensemble; c'est une splendeur infuse, qui cause à la vue un inexprimable plaisir, sans ombre de fatigue.

AGATHE. — L'âme peut-elle jouir longtemps de cette vue?

SAINTE THÉRÈSE. — Non, la durée de cette grâce est toujours très-courte; il n'est pas plus possible à l'âme de regarder Notre-Seigneur, que de regarder le soleil. Cela ne veut pas dire cependant que l'éclat de son adorable personne fatigue les yeux de l'âme, comme celui du soleil fatigue les yeux du corps. Mais si l'âme a la force de contempler longtemps Notre-Seigneur, je ne crois pas que ce soit une vision; ce serait seulement le résultat d'un grand effort de l'imagination ; et cette figure qu'elle croira voir sera comme inanimée et comme morte, comparée à

celle que voit l'âme dans les heureux moments où cet adorable Maître se montre à elle.

Agathe. — Peut-on détourner les yeux pour ne point voir?

Sainte Thérèse. — Quand Notre-Seigneur veut, malgré nous, nous le voyons. Il n'y a ni distraction, ni résistance, ni efforts, ni soins, qui puissent en empêcher. J'en ai bien souvent fait l'expérience.

Agathe. — Ne peut-on pas contribuer de son côté à retenir cette divine image, et la considérer plus à loisir?

Sainte Thérèse. — Toutes les forces naturelles de l'âme ne peuvent arriver à rien voir de plus, que ce que Dieu veut qu'elle voient surnaturellement; il n'est pas en notre pouvoir de rien ajouter, ou de rien diminuer, à ce que sa divine Majesté veut nous découvrir. Nous ne pouvons pas davantage en retirer la vue, et même quand nous voulons considérer quelque chose en particulier, aussitôt la vision se perd. Pendant que Notre-Seigneur me parlait, je contemplais sa beauté souveraine; les paroles que proférait cette bouche, si belle et si divine, avaient une douceur infinie. Dans ces délicieux moments, j'aurais ardemment désiré de remarquer la couleur et la grandeur de ses yeux pour pouvoir en parler, jamais je n'ai mérité une telle grâce; tous mes efforts n'ont servi qu'à faire disparaître la vision. Ainsi, il est évident que ces faveurs célestes ne dépendent en rien

de notre volonté : le Seigneur veut que notre unique partage soit la confusion, l'humilité, l'action de grâces pour ce qu'il nous donne.

AGATHE. — Ces apparitions sont-elles toujours les mêmes ?

SAINTE THÉRÈSE. — Non ; le Seigneur se communique à l'âme de bien des manières : il se montre à elle tantôt pour la consoler dans ses peines, tantôt pour la préparer à quelque grande croix; ou bien quand il veut prendre ses délices auprès d'elle, et qu'il veut aussi qu'elle les prenne près de lui. Il lui plut un jour, pendant que j'étais en oraison, de me montrer seulement ses mains : la beauté en était si grande qu'aucune expression ne saurait la rendre. Peu de jours après, je vis son visage divin, et en demeurai entièrement ravie ! Je ne pouvais d'abord m'expliquer pourquoi ce divin Sauveur, qui devait plus tard se manifester entièrement à mon âme, se montrait ainsi peu à peu : je l'ai compris depuis ; c'était à cause de ma faiblesse. Une créature aussi abjecte et aussi infidèle que moi n'aurait pu soutenir tant de gloire réunie. Il ne l'ignorait pas, et plein de compassion, il m'y préparait peu à peu. Cet adorable Sauveur se montrait presque toujours à mon âme, tel qu'il était après sa résurrection. Quand il m'apparaissait dans la sainte hostie, c'était dans cet état de gloire. Parfois, pour m'encourager dans la tribulation, il me montrait ses

plaies; il m'est aussi apparu sur la croix; je l'ai vu au jardin des oliviers, rarement couronné d'épines. Toutes ces apparitions avaient lieu pour m'aider et me secourir dans les nécessités de mon âme, ou pour pourvoir à celles d'autres personnes, mais toujours son humanité était glorifiée.

AGATHE. — Peut-on voir en vision imaginaire les choses qui sont sans corps, et qui n'ont rien de sensible en leur nature ?

SAINTE THÉRÈSE. — Le Seigneur a daigné me montrer, auprès de moi, au côté gauche, un ange sous une forme corporelle. Il est rare que je les voie ainsi; ils m'apparaissent souvent, mais d'une autre manière. Celui dont je parle, n'était point grand, mais petit, et d'une admirable beauté. L'aspect de son visage enflammé revélait en lui un de ces esprits sublimes, qui appartiennent à une très-haute hiérarchie, et sont tout ardents comme le feu. C'était probablement un chérubin. Je voyais dans ses mains un long dard qui était d'or, et dont la pointe en fer brûlait à l'extrémité. De temps en temps, l'ange enfonçait ce dard au travers de mon cœur jusqu'aux entrailles. Le retirant ensuite, il semblait me les emporter, et me laissait tout embrasée d'amour de Dieu.

La douleur de cette blessure était si vive qu'elle me faisait pousser des soupirs et des plaintes, mais cet inexprimable martyre me causait de si ineffables

douceurs, que je ne pouvais ni en désirer le terme, ni trouver de bonheur hors de mon Dieu.

AGATHE. — Ne pouviez-vous pas craindre en cette rencontre, comme aussi dans toutes les autres visions, que ce ne fût l'ouvrage de Satan transformé en ange de lumière, ou quelque fantôme de votre imagination ?

SAINTE THÉRÈSE. — C'était souvent ma crainte dans les commencements quand la vision avait cessé. Il me venait à l'esprit que ce n'était qu'un jeu de l'imagination, mais Notre-Seigneur m'affranchit de ces alarmes. Je reconnus clairement l'erreur où j'étais de croire qu'il me serait possible, par des années entières d'efforts, de me figurer une beauté si ravissante, une lumière si différente de celle d'ici-bas. Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours lumineux, sans que rien soit capable de l'assombrir. Dieu le montre si inopinément que si pour le voir il fallait seulement ouvrir les yeux, on n'en aurait pas le temps.

AGATHE. — N'y a-t-il pas quelques signes assurés pour reconnaître quand c'est Dieu qui agit, ou quand c'est le malin esprit, ou bien encore l'imagination ?

SAINTE THÉRÈSE. — Le démon s'efforça dans les commencements, trois ou quatre fois, ce me semble, de me faire voir Notre-Seigneur par une fausse représentation. Mais s'il peut prendre la forme d'un corps qui serait de chair, il ne peut contrefaire la

gloire dont resplendit celui du divin Sauveur lorsqu'il se montre à nous. Son dessein, par cet artifice, serait de détruire les effets d'une véritable vision; mais l'âme que Dieu en a favorisée, rejette au loin cette trompeuse image, se trouble, se dégoûte, s'alarme, perd la dévotion et la douceur intérieure, et demeure dans l'impossibilité de faire oraison. Elle voit en outre que l'amour qu'on lui témoigne ne porte pas les caractères d'un amour chaste et pur; en sorte qu'en fort peu de temps elle découvre et reconnaît l'ennemi. Dans les vraies apparitions de Notre-Seigneur, c'est tout le contraire. Lorsque l'âme ne songe à rien moins qu'à voir quelque chose d'extraordinaire, cet adorable maître se présente à elle tout à coup, remue tous ses sens et ses puissances, et, après l'avoir agitée de trouble et de crainte, la fait jouir d'une heureuse paix. De même que quand saint Paul fut renversé sur la route, une violente tempête s'éleva dans le ciel, de même il se fait un grand mouvement dans le fond de l'âme, qui est comme un monde intérieur; mais un instant après, comme je l'ai dit, tout est dans un calme divin. Instruite des plus grandes vérités d'une manière admirable, l'âme n'a plus besoin de maître pour lui en donner l'intelligence. Elle s'affermit dans la certitude que l'esprit ennemi ne saurait lui procurer les grands biens qu'elle retire de ces heureuses visions. Il est impossible de croire en effet que le démon se

servît pour perdre l'âme, et la conduire en enfer, d'un moyen aussi contraire à ses intérêts que le serait celui de déraciner les vices, et de donner en échange des vertus, et un grand courage : or une seule de ces visions suffit pour enrichir de tous ces biens. Du reste les faveurs de Dieu pénètrent l'âme de confusion et d'humilité, tandis que l'action du démon produit des fumées de vaine gloire et des sentiments de propre estime, qui portent à se préférer aux autres.

AGATHE. — L'imagination n'aurait-elle pas une certaine facilité à tromper l'âme, en lui faisant une représentation de Notre-Seigneur?

SAINTE THÉRÈSE. — Non, cela est de toute impossibilité, car la seule blancheur d'une des mains de Jésus-Christ surpasse infiniment tout ce que nous saurions nous figurer. Mais admettons, si vous le voulez, que l'imagination puisse, jusqu'à un certain point, se représenter Notre-Seigneur, qu'en résultera-t-il? Outre que cela ne produira aucun des grands effets dont j'ai parlé, l'âme ne fera qu'y perdre : elle serait alors semblable à une personne qui essaie de dormir, mais qui demeure éveillée parce que le sommeil ne vient pas. Quoique ayant un grand désir de reposer, soit parce qu'elle en a besoin, soit parce qu'elle a mal à la tête, elle ne trouve pas le sommeil. Il lui semble bien, à certains moments, qu'elle sommeille un peu, mais ce n'est pas un sommeil

véritable : elle n'est point soulagée, ne se sent pas la tête plus forte, mais au contraire la trouve plus épuisée. Tel serait en partie le résultat d'un pur travail d'imagination. L'âme en demeure affaiblie ; au lieu de nourriture et de forces, elle n'y trouve que dégoût. La vraie vision, au lieu de ces effets funestes, lui porte à la fois en tribut d'ineffables trésors spirituels, et un merveilleux renouvellement des forces extérieures.

AGATHE. — Il me semble qu'on doit toujours craindre dans les commencements d'être trompé ; car on ne connaît pas bien encore les heureux effets de ces visions.

SAINTE THÉRÈSE. — Il est certain que ces saints effets ne se manifestent pas également chaque fois que l'on reçoit ces grâces ; car une nourriture prise une fois ne produit pas le même bien que lorsqu'elle a nourri plusieurs jours, non plus que la compagnie d'un saint ne porte pas autant de fruit en un jour qu'en plusieurs. En outre, ces visions étant différentes en grâces, en gloire, en goûts, en consolations, produisent de plus grands ou de moindres résultats ; de sorte que les confesseurs, et même les personnes qui les reçoivent, ne peuvent pas juger leurs fruits tout de suite ; il faut donc user d'une grande réserve jusqu'à ce que les suites précieuses de ces apparitions soient bien évidentes. Ce qui est bien important ici, c'est d'user d'une grande sincérité et

vérité avec les directeurs en leur rendant compte de l'oraison. Sans cela, je ne voudrais pas assurer qu'on est dans le bon chemin, ni que c'est Dieu qui conduit; car il aime beaucoup à nous voir traiter avec ceux qui nous tiennent sa place, dans une entière sincérité, comme si c'était avec lui-même. En agissant ainsi, il n'y a à s'inquiéter ni à se troubler de rien. Quand même ces visions ne viendraient pas de Dieu, si l'on a de l'humilité et une bonne conscience, elles ne nuiront pas. Notre-Seigneur saura tirer le bien du mal, et il fera tourner à l'avantage de l'âme les artifices employés par le démon pour la perdre. Dans la croyance où elle sera que ce sont des grâces spéciales du divin Maître, elle s'efforcera de le mieux satisfaire, et d'avoir sans cesse devant les yeux la figure qui le lui représente.

Agathe. — Si l'on disait à l'âme que c'est le démon qui lui met l'image de Notre-Seigneur devant les yeux, que devrait-elle faire?

Sainte Thérèse. — Un très-savant homme disait que si le démon, qui est un grand peintre, lui représentait une image de Notre-Seigneur qui parût vivante, il n'en serait pas fâché, parce qu'il la considérerait pour croître en dévotion, et trouverait ainsi une manière de frapper l'ennemi avec ses propres armes. Bien qu'un peintre soit un méchant homme, disait-il encore, il ne faut pas laisser d'avoir du respect pour le tableau qu'il fait de Celui

qui est pour nous la source de tous les biens. C'est pourquoi il blâmait le conseil donné par quelques-uns, d'accueillir avec des signes de mépris les visions qui mettraient devant les yeux l'image de Notre-Seigneur, parce que, disait-il, nous devons révérer l'image de notre Roi partout où elle frappe nos regards.

Quant à moi, j'approuve grandement son sentiment.

AGATHE. — Sont-ce là, ma bonne mère, tous les effets des visions imaginaires?

SAINTE THÉRÈSE. — Il y en a encore quelques-uns : dans ces manifestations divines, on voit très-clairement le peu de pouvoir de tous les démons en comparaison de celui de Jésus-Christ, et comment, dès qu'on le contente, on peut fouler aux pieds tout l'enfer. On ne s'étonne plus de la terreur de ces esprits de ténèbres lorsque le Seigneur descendit dans les limbes, et de leur désir de trouver mille enfers nouveaux, plus profonds les uns que les autres, pour s'y précipiter loin d'une Majesté si redoutable. Cette Majesté éclate aux yeux de l'âme, qui connaît le souverain pouvoir de l'humanité sainte du Sauveur unie à la Divinité, et se forme une idée de ce que produira au jour du jugement la vue de cette Majesté suprême irritée contre les pécheurs. Enfin, dans ces visions, l'âme acquiert une humilité véritable par la vue intime et forcée de sa misère, et

elle y puise la confusion et le sincère regret de ses péchés; et quand le premier effroi causé par la manifestation du Seigneur est passé, l'âme peut parler et traiter avec lui de toutes sortes d'affaires, parce que, voyant en lui l'humanité, bien qu'il soit Dieu, elle sait qu'il ne s'étonne pas des faiblesses humaines, et connaît à quelles chutes peut nous conduire cette misérable nature, dégradée par le péché d'origine qu'il est venu réparer.

AGATHE. — L'âme doit ressentir aussi les saints désirs dont vous m'avez parlé ailleurs?

SAINTE THÉRÈSE. — Elle a horreur d'elle-même pour l'amour de son Seigneur, et donnerait sa vie pour son service. Elle voudrait trouver de nouvelles inventions pour se consumer à sa gloire, et consentirait pour la procurer à demeurer éternellement anéantie s'il en était besoin.

Le souvenir du visage si beau et si doux du divin Sauveur donne aussi une très-grande consolation à l'âme, lorsqu'elle pense à sa vie et à sa passion ; de même que, sur cette terre, on éprouve plus de bonheur à penser à une personne à qui l'on est très-obligé, lorsqu'on l'a vue que lorsqu'on ne l'a jamais connue. Cette mémoire de la vision de Notre-Seigneur est très-utile et très-fructueuse ; celle des apparitions de la sainte Vierge, de saint Joseph et des anges, produit aussi de bien heureux avantages.

AGATHE. — Quand on sait quels biens précieux et

presque innombrables apportent ces hautes faveurs, n'est-il pas permis de les désirer, et de les demander à Dieu?

Sainte Thérèse. — Cela n'est point expédient, ma fille; et l'avis que je vous donne, c'est de ne jamais souhaiter d'être conduite par ce chemin, bien qu'il vous semble très-bon, et qu'en effet on en doive faire une grande estime.

Agathe. — Quels motifs peuvent empêcher de soupirer après de pareils trésors?

Sainte Thérèse. — Il y en a plusieurs. Le premier, c'est que ce serait un défaut d'humilité de souhaiter qu'on nous accorde ce que nous n'avons pas mérité d'obtenir : former un tel désir, c'est montrer, selon moi, qu'on est peu avancé dans cette vertu! Car de même qu'un pauvre paysan n'aura jamais la pensée de devenir roi, tant cette dignité lui paraît élevée au-dessus de son humble condition, de même une âme véritablement humble ne prétendra jamais à de semblables faveurs. Notre-Seigneur ne les accorde, à mon avis, qu'à ceux qui sont affermis dans cette vertu, par la connaissance qu'il leur a donnée du peu qu'ils sont par eux-mêmes. Or, comment une âme, qui a cette conscience de sa misère et de son néant, pourrait-elle, au lieu de porter ses désirs à des choses si élevées, ne pas demeurer sincèrement convaincue que Dieu lui a déjà fait une grâce bien grande en la préservant des peines de

l'enfer. Le second motif, c'est que, lorsque l'on ose faire de tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, parce que la plus petite porte ouverte suffit au démon pour nous tendre mille piéges. Le troisième motif, c'est que, lorsque le désir est véhément, il entraîne avec lui l'imagination, et qu'ainsi l'on se figure voir et entendre ce que l'on ne voit ni n'entend; de même que l'on songe la nuit à ce que l'on a désiré le jour. Le quatrième motif, c'est qu'il y a une étrange témérité à vouloir choisir soi-même sa voie, sans savoir si elle est la plus sûre, au lieu de s'abandonner à la conduite de Notre-Seigneur, qui nous connaît mieux que nous ne nous connaissons, afin qu'il nous conduise par la route qui nous convient. et qu'ainsi sa sainte volonté se fasse en toute chose. Le cinquième motif, c'est que ce serait faire voir qu'on n'a aucune idée des croix que Dieu envoie à ceux qu'il favorise de ses grâces. Ces croix sont très-grandes, et fort diversifiées : sait-on si l'on pourrait les porter? Le sixième motif, c'est qu'on ignore si l'on ne rencontrera pas une perte, là où l'on pensait faire un gain, ainsi qu'il arriva au roi Saül. Le septième motif, c'est que pour être fréquemment favorisée de ces apparitions, une âme n'en mérite pas plus de gloire ; mais qu'elle en contracte une plus grande obligation de servir Dieu, parce qu'elle lui doit davantage. Souvent une seule de ses faveurs coûte bien des croix; et l'âme, sans songer si elle re-

cevra encore une semblable grâce, ne s'occupe qu'à en marquer au Seigneur sa reconnaissance par une parfaite fidélité à le servir.

Pour ces motifs, et pour plusieurs autres, croyez-m'en, il est plus sûr de ne vouloir que la volonté de Dieu. Remettons-nous donc entre ses mains, parce qu'il nous aime beaucoup, et que nous ne pourrons jamais nous tromper si notre volonté continue toujours d'être bien déterminée, à ne vouloir que ce qu'il veut.

Quant à ce qui est de mériter davantage, Notre-Seigneur ne le fait point dépendre de ces sortes de grâces, puisqu'il y a plusieurs personnes saintes qui n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres qui ne sont pas saintes qui en ont reçu. Ces apparitions du divin Maître sont sans doute un puissant secours pour avancer dans les vertus, mais celui qui les acquiert par ses travaux mérite incontestablement davantage.

CINQUANTIÈME INSTRUCTION.

DES VISIONS INTELLECTUELLES.

Agathe. — Si la vision imaginaire communique tant de grâces à l'âme, quels estimables trésors lui apporte donc la vision intellectuelle?

Sainte Thérèse. — Dans cette vision, ma fille, Notre-Seigneur se communique à l'âme par des voies beaucoup plus élevées que celles dont j'ai parlé, et, à mon avis, moins dangereuses, parce que le démon ne saurait les simuler. Mais ces visions sont tellement sublimes, qu'il est beaucoup plus difficile d'en donner une idée que des précédentes.

Agathe. — Pourriez-vous néanmoins m'en dire quelque chose?

Sainte Thérèse. Tandis que l'âme est en oraison, avec l'entière liberté de ses sens, Notre-Seigneur la fait entrer soudain dans une extase où il lui découvre de grands secrets, qu'elle croit voir en Dieu même. Bien que j'emploie ce terme de voir, l'âme cependant ne voit rien, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire où la très-sainte humanité de Jésus-Christ lui soit représentée. C'est une vision intellectuelle, qui fait connaître à l'âme de quelle manière toutes les choses se voient en Dieu, et comment elles sont toutes en lui. Cette vision est très-utile : elle demeure gravée profondément dans l'esprit malgré

sa courte durée, qui n'est que d'un moment, et fait entrer l'âme dans une grande confusion, par la manière claire dont elle lui découvre la grandeur du péché. Elle lui montre en effet comment, étant en Dieu comme nous y sommes, ce n'est pas seulement en sa présence, mais en lui-même que nous commettons l'iniquité. Je vais me servir d'une similitude pour rendre cette vérité plus sensible. Supposons que Dieu soit un immense et magnifique palais qui renferme le monde : le pécheur peut-il commettre quelque crime hors de ce palais? Non, certes. C'est donc en Dieu que se commettent les abominations, les turpitudes, les iniquités de tous les pécheurs de la terre. Quel effroi cette pensée ne doit-elle pas nous inspirer ! Dans cette vision aussi, Dieu fait évidemment connaître à l'âme qu'il est la vérité, et qu'il ne peut mentir. Ces paroles du psaume : *Tout homme est menteur*, sont alors clairement comprises par l'âme, qui sent que Dieu seul est la vérité infaillible. Efforçons-nous donc sans cesse de marcher devant lui et devant les hommes selon la vérité ; je ne dis pas seulement dans nos paroles, mais encore dans toutes nos œuvres, désirant qu'on ne nous croie pas meilleurs que nous ne sommes, donnant à Dieu tout ce qui lui appartient, nous rendant justice à nous-mêmes par respect et par amour pour la vérité. Ainsi nous arriverons à faire peu de cas de ce monde où tout est mensonge et fausseté, et qui par

là même ne doit durer qu'un peu de temps. L'humilité n'est autre chose que de marcher selon la vérité. Or c'est une grande vérité que nous n'avons en partage que la misère, et que nous ne sommes que néant, bien loin de rien posséder de bon par nous-mêmes. Quiconque n'entend pas cela, marche dans le mensonge, et plus on l'entend, plus on plaît à la souveraine vérité, parce que l'on marche dans la vérité. Notre-Seigneur fut un jour plus d'une heure avec moi, me découvrant des choses admirables. Il me dit : « Vois, ma fille, ce que perdent ceux qui « sont contre moi ; ne manque pas de le leur dire. »

Depuis que mon âme a contemplé ces merveilles du ciel, elle a conçu un profond mépris pour toutes les choses de la terre ; elles ne sont à ses yeux qu'une vile fange, et elle regarde comme une souveraine bassesse de s'en faire l'esclave.

Un jour, étant en oraison, je vis, ou pour mieux dire, car je ne vis rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, je sentis près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je voyais que c'était lui qui me parlait. Il me semblait qu'il marchait toujours à mes côtés, mais je ne voyais pas sous quelle forme. Je connaissais seulement d'une manière fort claire, qu'il était là, témoin de toutes mes actions, et pour peu que je me recueillisse ou que je ne fusse pas extrêmement distraite, je ne pouvais ignorer qu'il était près de moi.

Agathe. — A quelles marques pouviez-vous reconnaître que c'était le Seigneur?

Sainte Thérèse. — Lui-même me l'a dit plusieurs fois, mais avant qu'il ne me l'eût dit, c'était déjà imprimé dans mon entendement. Je vais essayer de vous expliquer ceci par une comparaison : Si, étant aveugle, ou dans une profonde nuit, je recevais la visite d'une personne que je n'aurais jamais vue, mais dont j'aurais seulement ouï parler, pour croire que c'est elle, il me suffirait qu'elle me le dît ; cependant je ne pourrais pas l'affirmer aussi positivement que si je l'avais vue. Dans cette vision, je le puis. Sans se manifester sous une forme sensible, Notre-Seigneur s'imprime dans l'entendement, par une connaissance souverainement lumineuse qui exclut toute incertitude. Il veut que cette connaissance y demeure si profondément gravée, qu'elle produise une certitude plus grande que le témoignage des yeux; car ce qui frappe notre vue peut être sujet à l'illusion ; ici, le doute peut bien se présenter au premier moment, mais il reste une ferme assurance que ce doute n'est pas fondé.

Agathe. — Je conçois que l'âme puisse être assurée de la présence de Notre-Seigneur, mais je ne comprends pas comment elle le voit. Car dans la nuit dont vous avez parlé, on sait bien quelle personne est présente, mais on ne la voit pas néanmoins s'il ne vient à briller quelque lumière qui la découvre.

SAINTE THÉRÈSE. — Notre-Seigneur se montre présent à l'âme par une connaissance plus claire que le soleil. Je ne dis pas qu'on voie ni soleil, ni clarté, non; mais je dis que c'est une lumière, qui sans qu'aucune lumière frappe nos regards, illumine l'entendement, afin que l'âme jouisse d'un si grand bien. Ce n'est pas comme une présence de Dieu qui se fait souvent sentir, surtout à ceux qui sont favorisés de l'oraison d'union et de quiétude, dans laquelle l'âme ne se met pas plutôt en prière, qu'elle trouve à qui parler ce semble, et comprend qu'on l'écoute par les effets intérieurs de grâce qu'elle ressent; par un ardent amour, une foi vive, de fermes résolutions, et une grande tendresse spirituelle. Quoique cette présence soit un très-grand don de Dieu, une oraison très-élevée, que ceux qui la reçoivent doivent extrêmement apprécier, ce n'est pas une vision. Les effets seuls y indiquent la présence de Dieu; c'est une voie par laquelle il se fait sentir à l'âme. Mais dans la vision dont je parle, on voit clairement que Jésus-Christ, fils de la Vierge, est là. Dans les oraisons de quiétude et d'union, certaines influences de la Divinité se rendent sensibles; mais dans la vision, outre ces influences, notre âme voit que la très-sainte humanité de Notre-Seigneur nous accompagne, et qu'elle veut nous favoriser de ses grâces.

Ce langage est si spirituel qu'il est fort difficile de le faire entendre, quelque effort que l'on fasse, à

moins que la divine Majesté n'en donne l'intelligence par une expérience pratique. Cependant nous pouvons dire que Notre-Seigneur met dans le plus intime de l'âme ce qu'il veut qu'elle entende, et le lui représente là sans image et sans forme de paroles ; alors il n'y a ni dans les puissances de l'âme, ni dans les sens, aucun mouvement par où le démon puisse trouver accès. Dieu fait tout en nous. La vérité nous est infuse, de la même manière que se trouverait un aliment dans l'estomac sans que nous l'eussions mangé, ignorant comment il y a été mis, mais bien assurés pourtant qu'il y est.

AGATHE. — Il me semble que cette comparaison me fait comprendre quelque chose de la manière dont se fait cette grâce : l'ordre de la nature est que premièrement l'on prépare la viande, puis qu'on la porte à la bouche, d'où elle passe dans l'estomac, et y opère son effet; mais Dieu, plus puissant que la nature, peut, sans ces longs préparatifs, mettre tout d'un coup la viande dans l'estomac, sans que ce dernier travaille à rien qu'à jouir du suc de cette viande. De même aussi, dans l'ordre des connaissances, les objets impriment leur ressemblance dans nos sens, et manifestent qu'ils sont présents, et ce qu'ils sont. De là, l'image passe au sens commun, puis pénètre jusqu'à l'imagination, d'où l'entendement puise ce qu'il lui faut pour former un acte de connaissance, tant de la nature de l'objet qu'il voit présent, que de

ses qualités. Mais Dieu, qui n'est point astreint à toutes ces langueurs de nos facultés, dont chacune opère selon le degré de sa perfection, peut mettre par lui-même dans notre entendement, tout ce qui peut y entrer par le ministère des facultés qui le précèdent. Comme donc il y a une connaissance qui correspond à la vue des yeux, et qui lui donne de voir l'objet, Dieu peut la lui donner tout seul à l'égard des objets qu'il veut lui faire voir, et en cela consiste la vision.

SAINTE THÉRÈSE. — C'est précisément pour cela que je vous ai dit que Notre-Seigneur faisait le tout. L'âme trouve toute chose apprêtée et mangée. Il n'y a rien à faire qu'à jouir. C'est encore comme si quelqu'un, sans apprendre, sans même avoir rien fait pour savoir lire, et sans jamais avoir rien étudié, trouvait en lui toute science parfaitement comprise, ignorant de quelle manière et d'où elle lui est venue, puisque auparavant il ne s'était jamais appliqué à connaître même l'A, B, C. Cette seconde similitude explique ce me semble quelque chose de ce don céleste. En un instant l'âme se voit savante. Pour elle le mystère de la sainte Trinité, et d'autres encore plus relevés, demeurent si clairs, qu'il n'est pas de théologien avec lequel elle n'osât entrer en dispute pour la défense de ces augustes vérités. Elle en demeure saintement effrayée. Une seule de ces illuminations suffit pour opérer en elle une transformation

complète. Renonçant à toute affection humaine, elle ne saurait plus aimer que Dieu, qui sans exiger d'elle aucun concours, la rend capable de si grands biens, lui révèle des secrets si éminents, lui prodigue les témoignages d'un amour si tendre, que de semblables grâces ne se peuvent exprimer.

Il me semble que le Seigneur veut donner à cette âme une certaine connaissance de ce qui se passe dans le ciel. Il l'initie à ce langage sans parole, qui est la langue de la patrie. L'existence de cette langue m'était inconnue, lorsqu'il plut à Dieu de me la faire connaître dans un ravissement. Ainsi dès l'exil, Dieu et l'âme s'entendent par cela seul qu'il veut être entendu d'elle, et ils n'ont besoin d'aucun artifice pour s'exprimer leur mutuel amour.

AGATHE. — Vous m'avez dit, ma sainte mère, que le démon n'a aucun accès pour troubler ces sublimes faveurs; mais je serais bien aise d'apprendre les raisons particulières de cette impuissance.

SAINTE THÉRÈSE. — Cette grâce est tout à fait spirituelle : voilà pourquoi le malin esprit n'y a aucune entrée. Il ne peut voir ce qui est naturellement de notre esprit dans nous-mêmes, combien moins pourra-t-il voir ce qui est de l'esprit de Dieu, surnaturellement dans la plus haute élévation du nôtre?

AGATHE. — Peut-être est-ce un effet de la sentence par laquelle il fut condamné à ramper et à manger la terre; car, ayant retiré son cœur de Dieu, que la

grâce lui rendait propre, il demeura dans l'impuissance d'entrer dans les choses de Dieu qui sont entièrement spirituelles, et dans la nécessité de ne se repaître que de terre, c'est-à-dire des opérations terrestres et corporelles.

SAINTE THÉRÈSE. — La seconde raison pour laquelle Satan ne peut s'insinuer dans cette faveur, c'est qu'il n'y a aucun bruit dans les facultés ni dans les sens, d'où il puisse tirer quelque avantage contre l'âme.

La troisième, c'est que plus une âme avance, plus elle vit dans la compagnie de Notre-Seigneur qui lui parle, et par ses paroles bannit toutes ses craintes. Elle demeure encouragée et fort joyeuse dans une si excellente société. Ayant son Dieu à côté d'elle, il lui est facile de penser habituellement à lui, et en le voyant les yeux toujours fixés sur elle, elle se donne un extrême soin de ne rien faire qui puisse lui être désagréable. Lorsqu'elle veut lui parler, soit dans l'oraison, soit hors de l'oraison, elle le trouve si près d'elle qu'il ne peut pas ne pas l'entendre. La paix dont elle jouit est si profonde, son désir de plaire à Dieu si constant, son mépris de tout ce qui ne la mène pas à Dieu, si absolu, que le démon ne peut être l'auteur de si grands biens. Le bonheur qu'elle a d'être constamment avec le divin Maître, ajoute une extrême tendresse à l'amour qu'elle a pour lui ; le désir de s'employer tout entière à son

service, surpasse celui qui est excité par les autres faveurs ; enfin l'avantage précieux de le sentir si près d'elle la rend si attentive à lui plaire, qu'elle vit dans une grande pureté de conscience. Or, cette grande union de l'âme avec Dieu, cette application à penser à lui, sont si contraires à l'esprit du démon, lui causeraient un tel dépit, que s'il eût essayé de la tromper par là, il n'y reviendrait pas souvent. Enfin, pourvu qu'une âme soit pénétrée des sentiments dont je viens de parler, et qui sont un effet de ces grandes faveurs de Dieu, elle est en sûreté ; et si Notre-Seigneur permet que le démon ose quelquefois la tenter, elle en recevra de l'avantage, et cet esprit malheureux, de la honte et de la confusion.

Agathe. — Ne pourrait-on pas appeler cette vision, une vision de paix, et dire que c'est une Jérusalem nouvelle qui vient du ciel, parée comme une épouse, mais à qui son époux est le plus magnifique de tous les ornements ? Une assistance si continuelle de celui qu'elle aime uniquement, nous démontre une démarche toute céleste, et la pompe d'une épouse toute divine. Mais n'y a-t-il pas encore quelques autres personnages qui la charment de leur présence ?

Sainte Thérèse. — Les saints peuvent aussi la favoriser de leur désirable compagnie ; et elle en retire de grands avantages. Il est véritablement merveilleux de voir comment un saint peut, sans même

nous parler, devenir présent à l'âme, lui tenir compagnie, et l'assister, quand il plaît à Notre-Seigneur. J'ai vu, un jour de l'Assomption, comment la reine des anges était montée au ciel, avec quelle allégresse et quelle pompe elle y avait été reçue, et quelle place elle y occupe. J'ai eu souvent à mon côté gauche les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul; et cette vue était fort claire, quoique ce ne fût point une vision imaginaire. Ces grands saints étaient mes maîtres et mes patrons particuliers. L'âme se voit aussi quelquefois parmi les anges et les élus du Paradis.

AGATHE. — Ces sortes de visions sont-elles de longue durée?

SAINTE THÉRÈSE. — Il n'en est pas de ces visions comme des imaginaires qui passent promptement; elles durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an. C'est ainsi que Dieu fait entrer l'âme dans sa propre demeure, pour entretenir en elle une sainte société.

CINQUANTE ET UNIÈME INSTRUCTION.

DU MARIAGE SPIRITUEL.

AGATHE. — Nous avons vu comment dans l'union, ont lieu les célestes fiançailles de l'âme avec Dieu,

les dons réciproques qu'elle et son divin Seigneur se font. Vous m'avez dit ensuite, ma sainte mère, que dans les ravissements, Dieu élevait l'âme au-dessus d'elle-même pour lui faire connaître les magnificences de son palais; ainsi elle est traitée avec tous les honneurs d'une épouse, reçoit la connaissance des secrets célestes, est comblée de toutes sortes de biens. Quelles grâces Dieu peut-il encore accorder à l'âme?

Sainte Thérèse. — Je me suis servie de la comparaison des alliances humaines, faute d'en trouver une meilleure; mais il n'est pas plus question du corps ici que si l'âme en était séparée, et qu'il ne restât que l'esprit seul. Donc, ma fille, le mariage spirituel dont j'ai à vous parler est une mystérieuse union qui se fait dans le centre le plus intérieur de l'âme, qui doit être le lieu où Dieu lui-même habite. Dans les autres grâces dont j'ai dit qu'il favorisait l'âme, les sens et les facultés étaient comme les portes par lesquelles elle entrait dans ces demeures; et il en a été ainsi jusque dans cette apparition, où Notre-Seigneur s'est manifesté à elle dans sa très-sainte humanité. Mais ici, le divin Maître procède d'une manière fort différente : il apparaît dans le centre de l'âme, non par une vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle, plus délicate encore que les précédentes, et comme il apparut aux apôtres, lorsque, sans entrer par la porte, il

se montra au milieu d'eux, en leur disant : *La paix soit avec vous.*

Ce que Dieu dans le centre de l'âme, lui communique en un instant, est un secret si élevé, une si haute faveur, et transporte l'âme d'un si admirable plaisir, que je ne sais à quoi le comparer. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en cet instant Notre-Seigneur veut lui faire voir la grandeur de la gloire du ciel, par un mode sublime, dont n'approche aucune vision, ni aucun goût spirituel. Ce que j'en comprends, c'est qu'il me semble que l'esprit de l'âme devient une même chose avec Dieu.

AGATHE. — Comment entendez-vous cette unité?

SAINTE THÉRÈSE. — Dieu ne veut plus se séparer de l'âme; il demeure toujours avec elle; elle n'est jamais privée de sa société : ainsi, tandis que dans les fiançailles spirituelles, l'union de l'âme avec Dieu peut se comparer à celle de deux flambeaux tellement rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre; dans le mariage spirituel, l'union devient plus intime; elle est semblable à la goutte d'eau, tombant du ciel dans une fontaine, où elle se confond tellement avec cette autre eau, qu'on ne plus les séparer l'une de l'autre.

AGATHE. — Les similitudes que vous employez me donnent quelque intelligence de cette mystérieuse union.

Sainte Thérèse. — De même encore qu'une grande lumière se divise en entrant dans un appartement par deux fenêtres, mais ensuite ne forme qu'une seule lumière, ainsi se fait l'union dont je parle. Peut-être que saint Paul entendait la désigner lorsqu'il disait : *Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui.* Peut-être l'indiquait-il encore par ces paroles : *Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain.* L'âme peut alors, ce me semble, se servir de ces expressions, parce que c'est là que le mystique papillon dont j'ai parlé meurt avec une inexprimable joie, et que Jésus-Christ devient sa vie.

Agathe. — Vous attribuez à cette divine alliance ce que dit encore l'Apôtre, que *celui qui adhère à Dieu est un esprit avec lui;* pourvu que sa Majesté, dites-vous, se soit conjointe à l'âme par union. L'âme s'attache à Dieu, et Dieu s'attache à l'âme pour l'attacher à lui. Nous nous attachons à lui quand, après l'avoir cherché par le mouvement de nos facultés intérieures, nous trouvons quelque chose de ses beautés qui charme nos connaissances, et quelque chose de ses bontés qui ravit nos affections; et par cette heureuse découverte, nous demeurons attachés à lui comme à un bien qui nous contente. Mais il s'attache à nous, lorsque, par une opération particulière de son amour, il imprime dans notre âme un don de grâce, qui nous tient sou-

mis à ce qu'il veut de nous. Dans le premier cas, il est l'objet où se terminent nos mouvements; dans le second, nous sommes le sujet où ses dons sont reçus. Dans le premier, nous agissons vers lui; dans le second, il opère vers nous. Or, son action est toujours plus noble que la nôtre, et ce qui résulte de lui en nous, est toujours plus excellent que ce qui est de nous en lui; donc l'union parfaite entre lui et l'âme, n'est pas une production de nos puissances qui se portent vers lui, mais un effet de l'épanchement de ses bontés en nous, où il opère comme parfait qu'il est, et où nous recevons comme pauvres que nous sommes. C'est ce que la théologie appelle : *pati divina.*

SAINTE THÉRÈSE. — Tout cela est conforme à ma pensée. Il est certain que lorsque nous ôtons de notre âme toute affection aux créatures, et que nous nous en détachons pour l'honneur de Dieu, ce grand Dieu la remplit aussitôt de lui-même. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ priant son Père pour ses apôtres, lui demanda *qu'ils ne fussent qu'un tous ensemble; et que comme son Père est en lui, et lui en son Père, ils fussent de même un en son Père et en lui.* Le Père est le principe de cette adorable union en communiquant tout ce qu'il a, et le Fils entre dans l'union en recevant tout de son Père. Ainsi nous sommes unis à Dieu en recevant tout de lui-même.

AGATHE. — Dans quelles dispositions doit être l'âme pour recevoir ainsi de Dieu ?

SAINTE THÉRÈSE. — Elle doit être disposée à quitter tout ce qui est terrestre et corporel pour entrer dans le pur esprit ; sans cela elle ne peut s'unir dans cette intimité céleste avec l'Esprit incréé, et Dieu ne veut remplir l'âme de lui-même que lorsqu'elle est vide de l'affection de toute créature pour son amour.

AGATHE. — Pourquoi dites-vous que cette union divine se fait dans le centre de l'âme ? quel est ce centre ?

SAINTE THÉRÈSE. — La manière dont l'Esprit divin est dans le centre de notre âme est bien difficile à comprendre ; néanmoins je vais essayer d'en expliquer quelque chose : nous ne devons pas considérer l'âme comme rejetée dans un coin, et enfermée dans d'étroites limites, mais comme un monde intérieur où se tiennent à l'aise d'innombrables et resplendissantes demeures. Il est juste que cela soit ainsi, puisqu'il y a dans cette âme une demeure pour Dieu lui-même. Or, en considérant cette demeure comme une chose très-profonde dans l'intérieur de l'âme, nous l'appelons son centre.

AGATHE. — Il me semble qu'on dit aussi quelquefois qu'il y a dans l'âme un œil, sans doute pour exprimer sa grande capacité à contenir Dieu, et à tenir toutes choses sous son empire.

SAINTE THÉRÈSE. — Je vois que vous avez compris

ce que j'ai dit. L'âme dans cette union, est comme un arbre planté sur le courant des eaux, qui a plus de fraîcheur, et donne plus de fruits.

AGATHE. — Sans doute parce que cette âme est enracinée en Jésus-Christ : elle est en effet comme l'arbre que baigne une eau bienfaisante ; car il se nourrit mieux, et nourrit mieux aussi ses feuilles et ses fruits.

SAINTE THÉRÈSE. — Ces fruits sont es effets précieux de cette union divine. L'âme voit manifestement, par certaines aspirations d'amour, secrètes, mais très-vives, que c'est son Dieu qui lui donne la vie, il lui est impossible de concevoir le moindre doute à cet égard. Quoiqu'elle sente très-sensiblement ces aspirations, elle ne peut les exprimer ; quelquefois néanmoins il arrive que leur véhémence se trahit au dehors en paroles de tendresse. L'âme ne peut alors s'empêcher de s'écrier : O vie de ma vie ! ô mon aliment et mon soutien ! et d'autres paroles de ce genre. C'est qu'alors, du sein infini de son amour, Dieu sustente l'âme sans cesse. Il déverse à flots en elle le lait des célestes consolations, qui communique comme une nouvelle vie à tous les habitants de cette demeure intérieure. Le divin Maître veut, ce semble, qu'ils prennent part à cette grande félicité de l'âme : c'est pourquoi de cette riche fontaine de vie où cette goutte d'eau s'est perdue, il détourne de temps en temps quelques filets d'eau pour fortifier ceux qui,

dans la sphère des soins du corps, ont la gloire de servir ces deux époux.

De même que si l'eau tombait sur une personne au moment où elle y penserait le moins, elle ne pourrait pas ne point le sentir, de même l'âme sent et connaît avec plus de certitude encore qu'elle reçoit ces grâces, et que le principe d'où elles tirent leur origine est Dieu même. Elle voit clairement que ce grand Dieu est en elle comme une eau vive qui l'arrose, que c'est lui qui lance les flèches dont elle est blessée; qu'il est la vie de sa vie, et le soleil dont la lumière se répand de tout son intérieur sur toutes ses puissances.

Agathe. — Il semble qu'une société si délicieuse doit tenir l'âme toujours absorbée en elle-même: quand donc pourra-t-elle travailler au service et à la gloire de son divin Époux?

Sainte Thérèse. — Vous vous trompez en pensant que l'âme ne peut plus s'occuper de rien; au contraire, elle se porte avec plus de facilité et plus d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui regarde les intérêts du Seigneur; et dès que les occupations la laissent libre, elle reste avec cette agréable compagnie. Pourvu qu'elle soit fidèle, jamais, à mon avis, Dieu ne manquera de lui donner cette vue intime et manifeste de sa présence.

Agathe. — D'après cela, l'âme semble assurée de son salut, et exempte de tout danger et de toute

chute ; car comment pourrait-elle heurter contre la pierre, soutenue par un si ferme appui?

Sainte Thérèse. — Je ne l'entends pas ainsi, ma fille ; et je déclare que partout où je parlerai de l'assurance de l'âme, cela ne doit se prendre que pour le temps où Notre-Seigneur la conduira comme par la main, et qu'elle ne l'offensera point. Ne pensez pas non plus que, malgré ces grands désirs, et cette résolution si ferme de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrivera point à ces âmes d'en commettre plusieurs et même des péchés. Je dis des péchés véniels, mais non commis de propos délibéré, parce que le Seigneur leur prête sans doute une aide très-spéciale pour s'en préserver. Quant aux mortels, elles en sont exemptes; mais elles n'ont pas pour cela la certitude de n'en être pas entachées, ce qui n'est pas pour elles un petit tourment. Elles espèrent être du nombre de celles qui parviendront au salut, néanmoins lorsqu'elles voient dans l'Écriture comment périrent quelques-uns de ceux que Dieu avait enrichis de ses plus hautes faveurs, un Salomon, par exemple, qui avait eu des communications intimes avec lui, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment de frayeur. Elles ne se tiennent donc pas pour assurées ; elles veillent avec le plus grand soin à se garder de la moindre faute; elles souhaitent ardemment de travailler au service de Dieu, et gémissent, confuses, de ne

pouvoir faire que si peu de chose pour un Maître qu'elles sont obligées de servir à tant de titres.

Agathe. — L'âme demeurant ainsi dans son centre, éprouve-t-elle encore le soulèvement des passions, la révolte des sens et des autres puissances?

Sainte Thérèse. — Dieu ayant introduit l'âme dans cette demeure où il habite, c'est-à-dire dans le centre même de cette âme, on peut la considérer comme le ciel Empyrée où le Seigneur a établi son trône. Car comme le ciel ne se meut pas comme les autres cieux, l'âme de même n'est plus sujette aux mouvements qu'elle recevait autrefois de ses puissances et de son imagination, en sorte qu'ils ne peuvent ni lui causer de dommage, ni lui enlever sa paix. Cependant il ne faut pas croire que les sens et les passions soient toujours dans cette tranquillité. L'âme seule y persévère; mais il y a des temps de fatigue, de travaux et de guerre, qui néanmoins ne lui enlèvent point sa paix. Notre-Seigneur veut aussi quelquefois que, laissée à son état naturel, l'âme se tienne dans l'humilité par la vue de son propre néant : alors il semble à cette pauvre âme que toutes les bêtes venimeuses, qui sont dans les environs et dans les demeures du château intérieur, se liguent pour se venger sur elle du temps où elles n'ont pu l'attaquer. Il est vrai que cela ne dure guère plus d'un jour, et ce grand trouble, ordinairement excité par quelque occasion imprévue, fait connaître à l'âme combien

elle gagne à vivre dans la compagnie de son Dieu. Cette épreuve n'arrive qu'à de rares intervalles, mais elle suffit pour faire comprendre à l'âme ce qu'elle doit à Dieu, et à quelles louanges continuelles l'oblige la sublime faveur de sa divine société.

AGATHE. — Comment l'âme peut-elle en même temps jouir de la paix, et sentir le soulèvement des sens et des puissances?

SAINTE THÉRÈSE. — Je vais vous l'expliquer par une comparaison : Le roi est dans son palais; cependant la guerre désole certain point de son royaume; le bruit et le tumulte y règnent, mais tout cela n'empêche pas le souverain d'être en repos dans sa royale maison. Il en est ainsi de l'âme. Elle entend il est vrai le bruit des autres demeures, le tumulte des bêtes venimeuses, mais elle demeure tranquille et invincible. Elle en éprouve quelque peine, mais elle n'en est point troublée, elle n'en perd point la paix. Les passions déjà vaincues n'oseraient approcher de ce sanctuaire, parce qu'elles n'ignorent pas qu'une pareille tentative tournerait à leur confusion.

AGATHE. — Quels sont, ma sainte Mère, les fruits particuliers de cet heureux état de l'âme?

SAINTE THÉRÈSE. — Les voici :

Le premier est un tel oubli de soi-même, qu'il semble véritablement que l'âme n'a plus d'être, parce que la transformation qui s'est faite en elle est si totale

qu'elle ne se connaît plus. Elle ne songe ni au bonheur du ciel, ni à la vie, ni à l'honneur, mais elle s'occupe tout entière à procurer la gloire de Dieu. On voit dans sa vie l'accomplissement exact de ces paroles que Notre-Seigneur lui a dites: *Occupe-toi de mes intérêts, je prendrai soin des tiens.* Sans inquiétude de ce qui peut arriver, elle voudrait n'être plus rien en quoi que ce soit, si ce n'est quand elle voit qu'elle peut concourir à augmenter, ne fût-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu, car elle donnerait volontiers son sang pour cela. Je ne dis pas cependant que cette âme perde tout soin du manger et du dormir, malgré le tourment qu'elle y trouve, ni qu'elle oublie d'accomplir fidèlement toutes les obligations de son état, je ne parle ici que de ce qui regarde l'intérieur.

Le second de ces précieux effets de la vie de Jésus-Christ dans l'âme, est un grand désir de souffrir; mais ce désir ne cause pas d'inquiétude comme celui dont j'ai parlé précédemment. La sainte ardeur avec laquelle les âmes parvenues à cet état, souhaitent que la volonté de Dieu s'accomplisse en elles, les rend également satisfaites de tout ce qu'il plaît au divin Époux de vouloir. S'il veut qu'elles souffrent, elles en sont heureuses, ; s'il ne le veut pas, elles ne s'en tourmentent pas comme elles le faisaient auparavant. Sont-elles persécutées, elles en ressentent une grande joie intérieure, et conservent une paix bien plus pro-

fonde qu'autrefois. Elles aiment d'un amour tout spécial ceux qui leur veulent ou leur font du mal, au lieu d'avoir contre eux le moindre ressentiment. Elles sont sensiblement touchées des peines de leurs ennemis, et il n'est rien qu'elles ne fussent prêtes à souffrir pour les soulager. Non-seulement elles les recommandent à Dieu du fond du cœur, mais elles consentiraient à se voir privées de quelques-unes des grâces qu'elles reçoivent, afin qu'elles fussent transférées à ces âmes infortunées, et missent un terme à leurs offenses envers le divin Maître.

Le troisième de ces effets, c'est qu'au lieu de désirer la mort comme elles le faisaient pour jouir de la présence du Seigneur, elles souhaitent de vivre pour faire bénir son nom, être utiles à quelques âmes, et s'estimeraient trop heureuses de pouvoir, au prix de longues années passées au milieu des plus grandes souffrances, procurer à Dieu en quelque chose, si petite qu'elle fût, une partie des louanges qu'il mérite. Quand elles auraient l'assurance d'aller au sortir de cette vie, jouir de la vue du Seigneur, et quand la pensée de la gloire des saints se présenterait à leur esprit, elles n'en seraient point touchées; leur bonheur et leur gloire à elles, c'est de pouvoir faire quelque chose pour le service du divin Crucifié, surtout lorsqu'elles considèrent combien il est offensé par les hommes, et combien peu d'âmes détachées de tout le reste, n'ont en vue que ses in-

térêts. Il est vrai que quelquefois elles ressentent avec tendresse ces désirs de voir le Seigneur, et de quitter ce lieu de bannissement; mais aussitôt, revenant à elles, elles se souviennent que ce bon Dieu est continuellement en elles-mêmes, et se contentant avec cela, offrent à la divine Majesté la volonté de vivre comme l'offrande la plus précieuse qu'elles puissent lui présenter. Ainsi elles n'ont pas plus de crainte de la mort que d'un doux ravissement, et ne souhaitent ni goûts, ni consolations, ayant Dieu avec elles, et voulant se conformer à sa vie continuellement tourmentée.

Le quatrième de ces effets, c'est un grand détachement de toute chose, et un désir d'être toujours seule ou occupée du bien de quelque âme. Elle n'a plus d'aridités ni de travaux intérieurs, mais un souvenir incessant de Dieu, avec une tendre affection pour lui, en sorte qu'elle ne voudrait faire autre chose que le louer. Si parfois elle se distrait de lui, ce divin Seigneur la réveille, et elle voit clairement que cette impulsion, ou ce mouvement plein de vivacité vient de lui, sans qu'il y ait ni pensée, ni aucun souvenir, qui puisse faire croire que l'âme ait aucunement contribué à ce rappel intime et subit vers Dieu.

Ces touches secrètes, si douces et si pénétrantes, sont comme de petits billets envoyés de la part de l'époux, mais dont l'âme seule connaît et comprend

les caractères. Sur quoi je vous exhorte à ne jamais manquer de répondre à cet aimable Seigneur, quelles que soient vos occupations extérieures, ou quand même vous converseriez avec quelqu'un. Que votre réponse soit intérieure, ce qui est très-facile, ou en faisant un acte d'amour de Dieu, ou en disant avec saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Sa divine Majesté vous enseignera alors en diverses manières comment vous pouvez lui être agréable. Estimez ces moments comme très-précieux, parce que Dieu semble nous écouter, et cette touche si délicate, dispose de plus en plus l'âme à faire ce que Dieu désire de sa part.

Le sixième effet est une quiétude et un silence délicieux. On pourrait comparer la profonde paix de l'âme à ce qui se passait dans le temple de Salomon pendant qu'on le bâtissait. Aucun bruit ne l'a troublé ; ses puissances sont parfaitement tranquilles, et comme immobiles. L'âme n'a plus d'ailleurs ces violentes extases, et ce vol impétueux qu'elle souffrait autrefois. Les plus grands sujets de dévotion ne lui causent plus ces transports extraordinaires qu'elle éprouvait auparavant, parce qu'elle a trouvé son repos dans elle-même ; elle y voit tant et de si grandes choses, qu'elle ne s'étonne plus de rien.

CINQUANTE-DEUXIÈME INSTRUCTION.

DES EXERCICES DE LA FOI.

Agathe. — Tout ce que vous m'avez dit, ma Mère, des hautes communications de l'âme dans l'oraison, me rappelle les paroles du Prophète, que l'âme du juste est semblable à un arbre, planté sur le courant des eaux, et qui rapporte son fruit dans sa saison. Ce fruit étant la pratique des plus nobles vertus, je vous supplie de m'instruire à ce sujet des particularités qui vous sembleront les plus importantes.

Sainte Thérèse. — La première de ces vertus, ma fille, ou de ces fruits mystérieux dont parle la sainte Écriture, c'est la foi. Il y va de la vie pour tous les chrétiens de commencer à s'y exercer, et de continuer à le faire. Tout notre malheur nous vient de ne point tenir nos yeux fixés sur Jésus-Christ. Si nous portions nos regards sur lui qui est la *voie*, nous arriverions bientôt à la *vie ;* mais parce que nous les détournons, nous nous fourvoyons, et faisons mille chutes. Vraiment il ne semble pas que nous soyons chrétiens, ni que nous ayons lu la Passion de Notre-Seigneur, tant nous sommes sensibles à la moindre petite peine, et la trouvons insupportable. Tâchons d'être plus forts, de recueillir notre vue intérieure, et de regarder au dedans de nous ce bon

Seigneur qui y habite comme dans sa maison. L'âme ne doit pas s'éloigner d'un tel hôte; qu'elle lui parle avec humilité, lui adresse des demandes comme à un père plein de tendresse, lui raconte ses peines, lui en demande le remède comme à un ami généreux; qu'elle se reconnaisse indigne d'être la fille d'un si grand maître, et d'un Dieu si puissant. Elle peut le considérer comme son frère, son Seigneur, et tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, il lui enseigne ce qu'elle doit faire pour le contenter parfaitement. Je dis donc qu'il est très-important de connaître cette vérité que Dieu est en nous, et que nous devons nous appliquer à y demeurer avec lui; car si nous avions soin de nous ressouvenir de cette sainte présence, il me semble impossible que nous pussions nous adonner, comme nous le faisons, aux choses de ce monde; nous verrions combien elles sont vides, en comparaison de celles que nous possédons au dedans de nous-mêmes.

Agathe. — Cette présence que la foi nous découvre, doit produire sans doute de grands effets dans l'âme? (1).

(1) Laisser agir Dieu en soi, lui laisser faire tout ce qu'il veut, est une science bien rare que bien peu d'âmes comprennent. On se figure souvent que pour être parfait il faut faire de grandes œuvres, des actions éclatantes, il faut tout simplement laisser l'esprit de Dieu agir. La retraite, le silence, la solitude, la séparation des créatures, sont nécessaires pour acquérir cette science; c'est pour cela qu'il est si difficile de devenir parfait au milieu du monde.

SAINTE THÉRÈSE. — Ces effets sont admirables. Il n'y a point à craindre que ce divin Seigneur laisse l'âme mourir de soif, lui qui l'invite de son propre mouvement à boire cette eau de la vie éternelle. C'est une chose merveilleuse de voir l'amour et la bonté, avec lesquels il traite ceux qui marchent par ce chemin; comme il les défraie entièrement durant le voyage; car il est écrit qu'il donne cent pour un, même dès ce monde, à ceux qui le suivent, et il a dit expressément : *Demandez, et on vous donnera.*

Non-seulement ce divin ami ne détourne jamais ses yeux de l'âme, mais il s'en fait même comme le sujet, et veut qu'elle soit la dame et la maîtresse en s'accommodant à sa volonté. Si vous êtes joyeuse, regardez-le ressuscité, brillant d'une clarté merveilleuse, rayonnant d'une beauté inexprimable, triomphant avec un incomparable majesté, et vous destinant les dépouilles d'une victoire remportée pour vous; victoire par laquelle il vous a acquis un magnifique royaume, dont il vous assure la possession. Si vous êtes triste, considérez-le s'acheminant

« Jésus désire être libre dans les âmes ; il aime qu'on lui dise non-seulement : Commandez, mais agissez, Seigneur, faites tout ce qu'il vous plaira, faites tout en moi : Jésus désire qu'on se mette à l'écart, qu'on le laisse entièrement libre, ou bien qu'on le suive; si je puis m'exprimer ainsi, qu'on agisse avec lui, qu'on agisse sous ses ordres, non pas seulement d'après ses ordres; alors on agit quand il veut, là, à côté de lui, avec lui, prêt à tout quitter, même les meilleures choses, les occupations les plus saintes, au moindre signe de sa volonté.

vers le jardin solitaire de Gethsémani : qu elle affliction vive et profonde remplit son âme, puisque étant la patience même, il la manifeste et s'en plaint! Ou bien encore, voyez-le attaché à la colonne, accablé de douleurs et d'ignominies, et le corps mis en lambeaux par le grand amour qu'il a pour vous! Regardez-le aussi chargé de cette pesante croix, et tellement harcelé par ses bourreaux, qu'on ne lui laisse pas même le temps de respirer. Le divin Maître vous regardera à son tour avec des yeux très-doux, pleins de compassion et de larmes, et il oubliera ses propres douleurs pour consoler les vôtres. Je dis en outre que si la vérité demeure en vous, comme elle y doit demeurer par la méditation, vous verrez clairement l'amour que nous devons avoir pour le prochain.

Agathe. — Je comprends quels grands biens la foi opère dans les âmes, et quel affreux malheur c'est de ne pas l'avoir, et d'être privé de ses lumières comme le sont les hérétiques.

Sainte Thérèse. — O ma fille, que les dégâts et les dommages causés par les hérétiques sont grands dans un royaume ! Quelle vive douleur ils font naître dans une âme fidèle ! Elle en pleure souvent devant Notre-Seigneur, le priant de remédier à tant de maux. Dans l'oraison, prions donc ardemment pour ceux qui défendent la sainte Église ; pour les prédicateurs et les docteurs qui sont ses appuis et ses

remparts ; aidons-les ainsi à servir notre bon Maître, indignement traité par ceux à qui il a fait tant de bien, et qui, devenus traîtres à ce divin Roi, voudraient le crucifier de nouveau.

AGATHE. — Ce que vous me dites coïncide avec les paroles de saint Paul : *Jésus-Christ habite par la foi dans les cœurs;* or, détruire la foi comme les hérétiques, c'est ruiner la demeure de Jésus-Christ, et empêcher qu'il n'y repose.

SAINTE THÉRÈSE. — Nous devons demander à Dieu avec beaucoup d'instances d'être toujours du nombre des bons chrétiens; que nul d'entre nous n'aille se jeter dans le parti des ennemis ; que Dieu daigne fortifier les prédicateurs et les docteurs, qui sont comme les capitaines de la cité sainte, de l'Église catholique ; et puisque la plus grande partie de ces combattants se recrutent dans les ordres religieux, supplions le Seigneur de les préparer à la lutte par le parfait accomplissement des devoirs de leur état. En priant ainsi pour les guerriers de la sainte cause, bien que nous n'ayons pas comme eux les armes à la main, nous ne laisserons pas de défendre aussi les intérêts de Jésus-Christ et de son Église. Il ne faut pas négliger non plus de prier pour les rois, les prélats, tous les chefs des États et de l'autorité religieuse ; car si dans ces hautes et puissantes dignités, ils donnent l'exemple des vertus chrétiennes, les peuples les imiteront. Mais afin que notre prière

soit plus efficace, soyons sincèrement et profondément affectionnées à la parole de Dieu, et particulièrement a celles de l'Évangile : elles m'ont toujours plus recueillie que les livres les mieux faits. Ayons une foi inébranlable dans les enseignements de l'Église, et ainsi nous marcherons certainement dans le bon chemin.

CINQUANTE-TROISIÈME INSTRUCTION.

DES PRATIQUES DE LA FOI AU TRÈS-SAINT SACREMENT.

AGATHE. — La foi a des vues si sublimes et si profondes, qu'elle me semble une participation de la sagesse divine qui atteint d'une extrémité à l'autre, car elle voit dans l'infini et dans l'éternité, un Dieu en trois personnes; dans le temps et dans l'éternité, un Dieu dans l'homme, et deux natures en une personne; dans le temps et pour un temps, un Homme-Dieu dans un sacrement adorable. Je ne cherche pas l'explication de ces mystères, mais je demande des pratiques pour les honorer tous dans ce dernier, qui est la sainte Eucharistie. Je vous supplie donc, ma sainte Mère, de m'en donner quelques-unes selon que votre piété vous les suggérera.

SAINTE THÉRÈSE. — Il faut vivifier la foi, et se persuader que Jésus-Christ est aussi véritablement présent au saint sacrement de l'autel, qu'il était autre-

fois présent parmi les hommes. Et quand on veut le recevoir, il faut désoccuper l'esprit de toutes les choses extérieures, autant que cela est possible, pour aller au-devant de celui qui daigne venir à nous; puis l'accompagner en notre cœur, et lui tenir là une affectueuse et fidèle compagnie. Je connais une personne qui dans ces heureux moments, se considère à ses pieds, comme y était autrefois Madeleine, et bien que cette personne ne sente pas toujours une douce dévotion, la foi néanmoins lui dit que le Seigneur est bien là ; que ce n'est point une représentation de notre imagination, comme lorsque nous le considérons crucifié, ou dans d'autres mystères que nous nous représentons comme des choses passées, mais la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous par la sainte communion est une chose présente ; c'est une vérité indubitable que Jésus est alors véritablement en nous.

Agathe. — Mais pouvons-nous espérer de lui des guérisons spirituelles, comme il en opérait autrefois de corporelles ?

Sainte Thérèse. — O ma fille, si vivant parmi les hommes, ce Divin Sauveur guérissait les maladies par la seule vertu qui sortait de ses vêtements, comment douterions-nous qu'il ne fît des miracles en faveur de notre âme, étant au dedans de nous-mêmes, si nous croyions d'une foi vive qu'il nous accordera ce que nous lui demanderons ! Sa Majesté

n'est pas dans l'usage de payer mal un hôte qui lui fait une affectueuse réception. Sachant que nous sommes enclins aux choses basses, languissants, et lâches, ce bon Jésus a jugé nécessaire de nous mettre continuellement devant les yeux, dans la divine Eucharistie, l'exemple de son ardent amour, afin de réveiller le nôtre. C'est là le motif qui l'a fixé parmi nous jusqu'à la consommation des siècles. Qu'y est-il venu faire autre chose que nous aider, nous encourager et nous sustenter?

AGATHE. — Il me semble néanmoins que nous aurions eu une grande satisfaction s'il s'était manifesté à nos yeux comme à ceux des apôtres.

SAINTE THÉRÈSE. — Nul homme vivant ne pourrait soutenir la vue du Seigneur glorifié; notre nature est trop faible et trop impuissante ; et quand il serait possible de soutenir cette vue, elle nous mettrait dans un tel état d'admiration et de désir de la possession éternelle de Dieu, que personne ne voudrait rester dans ce monde au milieu de ses mensonges et de ses misères. Et puis, ma fille, comment de pauvres pécheurs comme nous oseraient-ils aborder une Majesté si redoutable? Mais sous ces accidents du pain, il est de facile accès ; car si le Roi se déguise, nous ne nous mettons pas en peine de converser avec lui avec tant de crainte et d'embarras ; il semble qu'il soit obligé de le permettre, puisqu'il se tient déguisé. Nous pouvons néanmoins demander

au Seigneur que s'il s'est voilé à nos yeux corporels, il se manifeste à ceux de notre âme, et lui fasse connaître quel aliment précieux, quelle nourriture solide et délicieuse il est pour elle !

AGATHE. — Je comprends, ma sainte Mère, combien un pareil amour est capable de nous faire désirer la sainte communion, avec quelle faveur nous devons en approcher, et comment il faut demander ce pain qui répare nos forces affaiblies, qui entretient notre santé, et nous rend actifs au service de Jésus-Christ; mais pourquoi ce divin Sauveur appelle-t-il ce pain le *nôtre*, et le nomme-t-il *quotidien?*

SAINTE THÉRÈSE. — Il est nôtre parce que son Père nous l'a donné, et que lui-même s'est fait nôtre par l'incarnation, et l'institution de la sainte Eucharistie. Combien est excessif l'amour du Père qui nous a donné son Fils, et un tel Fils ! Après l'avoir vu si maltraité parmi nous, il veut bien consentir qu'il y demeure encore pour souffrir de nouvelles injures ; car de combien d'outrages est-il rassasié chaque jour ? En combien de mains ennemies ce Père tendre le voit-il tomber ? Combien de malheureux hérétiques offensent-ils cet aimable Sauveur, par des irrévérences et des profanations ? Admirez, ma fille, la charité infinie de notre doux Maître Jésus, qui se laisse ainsi insulter, persécuter, renier par une foule d'ingrats, sans que rien arrête les effets admirables de sa tendresse pour nous !

AGATHE. — Je vois qu'il s'est fait véritablement *nôtre*, et je comprends qu'il est *quotidien* puisqu'il ne se passe pas un jour sans que ce pain vivant ne soit offert sur nos autels.

SAINTE THÉRÈSE. — Si nous en profitons fidèlement dans cette vie qui n'est qu'un jour, nous le posséderons encore dans le jour éternel de la vie immortelle et bienheureuse.

AGATHE. — Que faut-il faire pour profiter de la sainte compagnie de Notre-Seigneur dans la communion ?

SAINTE THÉRÈSE. — Le temps de la sainte communion est extrêmement favorable pour négocier avec Notre-Seigneur. Demeurez avec lui volontiers, car l'âme y profite beaucoup, et il aime qu'on lui tienne compagnie. Tâchez donc, ma fille, de ne pas le quitter par l'éloignement ou les distractions : c'est votre Maître, il ne manquera pas de vous instruire. Mais si vous portez aussitôt votre pensée ailleurs, si vous agissez comme n'attachant point de prix à sa visite, ne vous étonnez pas de ne point éprouver les douceurs de sa présence, et ne vous plaignez que de vous-même. Appliquez-vous, après la sainte communion, à fermer les yeux du corps, et à ouvrir les yeux de l'âme, afin de contempler le doux Maître au fond de votre cœur. Ayez soin de garder une conscience si pure qu'il vous soit permis de jouir souvent d'un si grand bien. Quoique votre Dieu ne

vienne a vous que déguisé, pour ainsi dire, il ne laissera pas de se manifester en plusieurs manières, conformément au désir que vous aurez de le voir.

AGATHE. — Que pensez-vous, ma Mère, de la communion fréquente ?

SAINTE THÉRÈSE. — Pourvu qu'on y apporte les dispositions requises, le plus souvent, c'est le meilleur. Soyons, disait une âme habitante du ciel à une autre âme encore sur la terre, « soyons tous unis en pureté et en amour, nous en jouissant, et vous en aimant ; et faites devant le saint Sacrement ce que nous faisons en présence de la Majesté divine. »

CINQUANTE-QUATRIÈME INSTRUCTION.

DES PRATIQUES D'ESPÉRANCE ET DE CONFIANCE EN DIEU.

AGATHE. — Comme la foi nous fournit des lumières pour la conduite de notre vie, il me semble que l'espérance nous donne des forces pour exécuter de hautes entreprises de vertu : veuillez me dire, ma sainte Mère, dans quelles circonstances les plus remarquables vous avez ressenti son pouvoir ?

SAINTE THÉRÈSE. — Lorsqu'il s'est agi pour moi, ma fille, de faire avancer les âmes dans la voie difficile de la perfection, je me suis confiée en la divine

Bonté, sachant que jamais elle ne manque d'assister ceux qui désirent ardemment travailler à sa gloire, et quitter tout pour son amour. Si la vue de mes fautes me portait à craindre que Dieu me trouvât trop indigne de m'appliquer à la sanctification du prochain, j'espérais que les vertus des autres me procureraient les grâces nécessaires à cet effet.

Dans la pratique de la sainte pauvreté, je me ressouvenais de la charité de Dieu qui ne peut manquer à ceux qui le servent. Je croyais fermement, et je le crois encore, que sa parole ne faillira jamais. Cette confiance au Seigneur me fait aimer grandement la pauvreté ; je voudrais même n'avoir pas le nécessaire, et habiter dans un lieu où l'on ne vécût que d'aumônes.

Ne nous excusons pas dans nos imperfections en disant que nous ne sommes ni des anges, ni des saints, parce que quoique nous ne le soyons pas, néanmoins il faut espérer, qu'en faisant des efforts, nous pourrons le devenir avec le secours de Dieu. Soyons sûrs que si nous sommes fidèles, il ne nous fera pas défaut. Ne pensons pas qu'il y ait aucune chose en quoi nous puissions rendre quelque service au Seigneur, dans laquelle nous demeurions impuissants avec son assistance. Cette confiance, en nous donnant une sainte hardiesse, fait toujours croître l'humilité. Dieu aime à aider les courageux, et ne fait point acception de personnes.

Agathe. — D'où vient que la sainte Écriture ayant dit, comme vous le répétez, que Dieu ne fait acception de personne, on conteste tant pour prouver qu'il y a des hommes à qui Dieu refuse la volonté de se sauver ?

Sainte Thérèse. — Ceux qui soutiennent cette opinion sont des hérétiques, car Notre-Seigneur convie tout le monde au salut. Il nous appelle tous, et puisqu'il est la vérité même, il n'y a point lieu de révoquer ses paroles en doute. D'ailleurs si ce banquet du salut n'eût pas été général, le divin Sauveur ne nous eût pas appelés tous ; mais c'est sans exception qu'il nous a appelés, et qu'il nous a offert de nous donner à boire. Soyons donc assurés que cette eau vive ne manquera jamais à ceux qui ne voudront pas rester en chemin. Sans doute Notre-Seigneur a plusieurs routes pour nous amener à lui, comme il y a plusieurs demeures dans le ciel ; mais par ces divers chemins nous avons les moyens d'arriver à cette divine fontaine, et d'y boire l'eau de la vie éternelle. Dieu donne de cette eau aux âmes en plusieurs manières, car de grands et de petits ruisseaux s'échappent de cette abondante source ; seulement en nous conviant à venir boire, il ne nous y contraint pas. Nul ne peut, s'il se perd, dire que c'est la faute de ce bon Seigneur, car il les aide jusqu'à la fin du combat ; nul ne peut non plus se plaindre au Père éternel de lui avoir ôté le Fils au moment où il en avait le plus de

besoin, car Jésus-Christ a été donné au monde jusqu'à ce que le monde soit détruit.

Agathe. — Je me rappelle à ce sujet ce qu'écrit l'apôtre saint Paul, à savoir que Dieu veut que tous les hommes se sauvent, et connaissent la vérité ; et de ce que dit encore la sainte Écriture, qu'il ne se trouve personne qui ne ressente la chaleur de ce soleil, qui selon saint Jean éclaire tout homme ; et je conçois que si quelqu'un se perd, c'est parce qu'il le veut bien ; en sorte qu'on peut dire que Dieu ne délaisse personne, si on ne le délaisse le premier. Cependant, ma sainte Mère, n'y a-t-il pas des cœurs si resserrés qu'ils n'ont pas le courage de se donner à Dieu?

Sainte Thérèse.— Que ces cœurs fassent quelques efforts: le Seigneur prend tout en paiement, et s'accommode à notre faiblesse ; il est généreux et libéral, et quelque grande que soit notre dette envers lui, il nous la remet facilement pour nous gagner. Il remarque si soigneusement nos services, que nous ne devons pas craindre qu'il mette en oubli la moindre chose, pas même un regard fixé sur le ciel, en nous souvenant du Dieu qui y fait sa demeure.

Agathe. — En vérité nous pouvons tout attendre du Seigneur, et il est bon de mettre en lui son espérance !

Sainte Thérèse. — Il veut bien être notre père, notre frère, et notre maître ; à ces titres nous n'avons

qu'à lui rappeler sa promesse de nous secourir, et il n'y fera point défaut. Cette ferme confiance en sa bonté et cette espérance de son aide, nous garantiront des inquiétudes de l'esprit, et nous donneront une sainte liberté, qui servira à notre avancement et à l'avantage du prochain.

CINQUANTE-CINQUIÈME INSTRUCTION.

DE L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN.

AGATHE. — Veuillez, s'il vous plaît, ma Mère, me dire comment l'âme peut pratiquer la charité envers le prochain ?

SAINTE THÉRÈSE. — Un moyen excellent de pratiquer cette vertu, c'est de désirer ardemment que Dieu suscite un grand nombre de personnes qui le servent avec perfection. Rien en effet n'est plus utile à l'Église que des ouvriers évangéliques d'un désintéressement parfait, et d'un entier détachement de toutes les choses d'ici-bas : j'estime qu'une seule de ces saintes âmes ferait plus de bien aux hommes, que plusieurs autres qui seraient tièdes et d'une vertu médiocre. Désirons aussi que parmi nos frères aucun ne perde la foi, et n'abandonne Dieu. Prions pour que la religion soit richement pourvue de savants théologiens et de saints prédicateurs.

AGATHE. — Mais ne devrions-nous pas plutôt nous occuper de nous-mêmes, et travailler uniquement à notre sanctification ?

SAINTE THÉRÈSE. — Vous l'avancerez en agissant de la sorte, car c'est combattre pour Jésus-Christ ; et si vous oubliez vos intérêts particuliers pour procurer sa gloire, il saura bien vous en rendre la récompense. Soyez sûre qu'en échange de vos prières pour le prochain en vue de Dieu, il vous sera rabattu quelque chose de vos dettes envers le Seigneur : le temps du purgatoire sera diminué pour vous ; mais quand il ne le serait pas, qu'importe que nous souffrions même jusqu'au jour du jugement, si à ce prix nous pouvons obtenir le salut d'une âme ! Quelles peines ne devrions-nous pas accepter pour être utiles à plusieurs, et accroître la gloire de notre divin Maître ! Ne faisons donc point d'état des douleurs et des travaux, lorsqu'il s'agit de rendre quelque service à celui qui a tant souffert pour nous.

AGATHE. — Voilà, ce me semble, un bien sublime amour du prochain ! Notre-Seigneur a dit qu'il n'en est point de plus grand que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ; mais quelle vie plus précieuse peut-on leur sacrifier, que cette vie de Dieu dont l'âme est privée dans le purgatoire, et qui est véritablement sa vie ! Souffrir l'espèce de mort attachée à cette privation, et cela pour l'amour du prochain, c'est un acte si héroïque qu'il n'appar-

tient, à mon avis, qu'à des âmes surélevées ; veuillez donc, ma sainte Mère, me dire quelque chose de mieux proportionné à la faiblesse des commençants.

Sainte Thérèse. — L'amour que nous devons avoir les uns pour les autres est un commandement de Dieu si important, que s'il n'est pas bien gardé, on ne peut avoir la paix, ni intérieure, ni extérieure, si recommandée par Notre-Seigneur. Quand on observe, au contraire, cette loi de la charité, il n'est aucune chose, si fâcheuse qu'elle puisse être, que ne supportent doucement ceux qui s'entr'aiment. Mais en général la perfection de l'amour du prochain est fort rare, parce que nous l'aimons ou avec excès, ou trôp peu.

Agathe. — Peut-il y avoir de l'excès dans l'amour que se témoignent des personnes vivant dans un même monastère ?

Sainte Thérèse. — Il existe, ma chère fille, un amour qui traîne après lui tant de fautes et d'imperfections, qu'il n'y a que ceux qui en ont vu les tristes effets qui pourront y croire. Le démon tend, sous ces affections particulières, des piéges que ne découvrent point les âmes imparfaites qui prennent le mal pour le bien, mais qu'évitent soigneusement celles qui tendent à la sainteté. Ces amitiés affaiblissent la volonté, ôtent à l'âme sa force, et la rendent ainsi incapable d'aimer Dieu entièrement. Outre les dommages qui découlent de telles affections par la

singularité, on fait encore tort à son amie, qu'on entretient de ses vains sentiments et de mille propos inutiles. Au lieu de porter à Dieu, ces frivoles conversations en détournent, et souvent le démon fait naître cet amour tout naturel, pour amener avec lui des divisions et des ligues qui troublent toute une communauté. L'amour vraiment spirituel ne porte point ces caractères : il aide à servir Dieu, laisse la volonté libre de toute passion, et donne du cœur pour surmonter les difficultés que l'âme peut rencontrer à son avancement.

Agathe. — Il paraît cependant tout simple d'avoir plus d'affection pour une personne que pour l'autre, si elle est plus heureusement partagée des dons de la nature.

Sainte Thérèse. — Ne souffrons jamais, ma fille, que notre volonté soit esclave de qui que ce soit, mais seulement de Celui qui nous a rachetés par son sang. Aimons les vertus des autres, mais faisons peu d'état des avantages extérieurs, qui nous envelopperaient dans les liens d'un amour purement naturel.

Agathe. — N'y a-t-il pas cependant une sorte d'affection qui s'accommode avec l'amour de la vertu ?

Sainte Thérèse. — Si, et je vous en parlerai dans notre premier entretien.

CINQUANTE-SIXIÈME INSTRUCTION.

DE L'AMOUR SPIRITUEL DU PROCHAIN.

AGATHE. — Veuillez, s'il vous plaît, ma bonne Mère, me donner les explications promises sur l'importante matière de l'amour du prochain.

SAINTE THÉRÈSE. — Quand Dieu illumine une âme des rayons de la souveraine vérité, aussitôt cette âme voit clairement le néant de ce monde, la vérité du monde à venir, leur différence, l'éternité de l'un, le songe rapide de l'autre ; elle voit ce qu'est l'amour du Créateur, et celui de la créature; elle le sait, non par une simple vue de l'esprit, ou par la foi, mais par une connaissance expérimentale, ce qui est bien différent. Elle goûte, elle éprouve ce qu'est le Créateur, et ce qu'est la créature ; ce que l'on gagne au service de l'un, ce que l'on perd au service de l'autre ; elle découvre encore d'autres vérités, que le Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison, ou qu'il daigne instruire lui-même : quand une âme en est là, elle aime d'une manière tout autrement élevée que ceux qui ne sont point parvenus à cette hauteur de perfection. On peut dire des personnes que Dieu élève à cet état, que ce sont des âmes généreuses, des âmes royales ; elles ne sau-

raient trouver leur bonheur à aimer quelque chose d'aussi fragile et d'aussi misérable que les corps, quelles que soient leurs grâces et leurs beautés : ils peuvent bien plaire à leur vue et leur donner occasion de louer le Créateur, mais les captiver un instant, je veux dire obtenir par ces attraits extérieurs l'amour de ces nobles âmes, jamais. Selon elles, ce serait s'attacher à un néant, embrasser une ombre ; elles croiraient s'avilir, et se réduire à ne pouvoir ensuite, sans une extrême confusion, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Agathe. — Ces personnes ne savent donc pas aimer, ni payer de retour l'affection qu'on a pour elles ?

Sainte Thérèse. — Détrompez-vous : elles aiment d'un amour plus grand, plus vrai, plus utile, et avec plus de passion que ne le font les autres ; enfin, c'est de l'amour ; car ces âmes généreuses se sentent continuellement plus portées à donner qu'à recevoir, et elles éprouvent cet impérieux besoin à l'égard du Créateur lui-même. Je ne crains donc pas de le dire, c'est à cette manière d'aimer qu'appartient légitimement le nom d'amour, et non à ces basses affections de la terre qui l'ont si injustement usurpé.

Agathe. — Mais puisque ces personnes n'aiment rien de ce qui frappe les sens, sur quoi se porte leur affection ?

SAINTE THÉRÈSE. — Sans s'arrêter aux corps, leur regard pénétrant descend au fond des âmes, afin de découvrir s'il y a en elles quelque chose qui mérite d'être aimé. Ne verraient-elles dans une âme qu'une faible disposition au bien, le premier principe d'une vertu, qui soigneusement cultivée donnera de l'or comme la mine que l'on creuse, dès lors, comptant pour rien les peines, les difficultés, elles travaillent de tout leur pouvoir au bien spirituel de cette âme; leur zèle surmonte tout, parce qu'ayant un vif désir de continuer à l'aimer, elles savent parfaitement que cela serait impossible, si cette âme n'était riche des biens de la grâce, et n'avait un grand amour pour Dieu. J'ai dit que cela leur serait impossible, et à dessein; car quand bien même cette âme, objet de leur prédilection, les comblerait de bienfaits, les aimerait de l'affection la plus tendre, s'acquerrait par toutes sortes de bonnes œuvres des droits à leur reconnaissance; quand elle serait ornée de tous les dons et de toutes les grâces de la nature, il ne serait pas au pouvoir de ces saintes personnes de lui garder un amour ferme et persévérant. Elles connaissent, elles ont vu par expérience le néant de tout; rien de ce qui passe ne saurait les éblouir. Elles voient qu'elles ne doivent pas aboutir au même terme, et qu'ainsi il est impossible que l'amour qui les unit soit durable; elles sentent que la mort va briser ce lien; enfin elles savent que si

cette âme meurt dans l'infidélité à Dieu, et dans la privation de son amour, il faut de toute nécessité, au sortir de cette vie, arriver à des régions différentes.

AGATHE. — Vous pensez donc, ma mère, que la volonté de ces saintes âmes, si forte qu'elle soit, ne sera pas gagnée par les bienfaits, les témoignages, les qualités naturelles des personnes qui recherchent leur amitié?

SAINTE THÉRÈSE. — Non, ma fille; tous les efforts de ces personnes seront vains; car si quelquefois, par un premier mouvement de la nature, les nobles âmes dont nous parlons se réjouissent de l'affection qu'on leur porte, rentrant aussitôt en elles-mêmes, elles reconnaissent que c'est une véritable folie; elles n'exceptent de cette indifférence que les personnes dont la science et les prières peuvent les faire avancer dans les voies du salut. Toute autre affection les fatigue ; elles voient qu'elle ne leur fait aucun bien, et peut leur devenir nuisible. Cependant elles ne laissent pas d'en être reconnaissantes, et c'est en recommandant à Dieu ceux dont elles sont aimées qu'elles les paient de leur amour. Elles considèrent l'attachement qu'on a pour elles comme une dette que Notre-Seigneur est chargé de payer, profondément convaincues qu'on ne les aime qu'à cause de l'amour que Dieu a pour elles, et non pour leur propre mérite qu'elles savent être nul. Dès lors, laissant au divin Maître le soin d'acquitter cette dette,

et le lui demandant dans toute la ferveur de leurs prières, elles s'en croient entièrement déchargées, et demeurent à cet égard libres de tout soin.

AGATHE. — Quels effets peut produire l'amour si pur et si sublime des saintes âmes?

SAINTE THÉRÈSE. — Elles n'oublient rien pour procurer l'avancement de la personne aimée ; elles donneraient mille vies pour lui faire obtenir le moindre avantage spirituel. Que de larmes versées, que de pénitences offertes pour sa sanctification ! que d'instances faites pour elle à tous ceux que l'on croit puissants auprès du Seigneur, afin qu'ils la lui recommandent ! Quel désir constant de ses progrès spirituels ! Quelle douleur lorsque, on ne la voit pas avancer ! Mais quel supplice lorsque, au moment où on la croyait déjà affermie dans la vertu, on la voit faire seulement quelques pas en arrière ! Il semble alors qu'on ne puisse plus goûter un seul plaisir dans la vie. On ne mange, on ne dort qu'assailli par cette sollicitude; on tremble sans cesse que cette âme si chère ne se perde, et qu'on ne soit forcé d'être séparé d'elle à jamais !

AGATHE. — La pensée même que la mort les séparera inévitablement sur la terre doit, ce me semble, troubler un si vif attachement.

SAINTE THÉRÈSE. — Non, ma fille ; ces âmes élevées comptent pour rien la mort temporelle. Dans la personne aimée, elles n'ont pas donné leur affection à

ce qu'un souffle enlève de leurs mains, malgré toutes leurs résistances. Non, point d'intérêt, point de mélange dans leur amitié : tout ce qu'elles souhaitent, tout ce qu'elles veulent, c'est de voir l'âme qu'elles chérissent riche des biens du ciel. Voilà le véritable amour ! Son zèle éloigne entre les personnes aimées toute flatterie, toute dissimulation ; on n'excuse pas mutuellement les fautes dans lesquelles on tombe ; au contraire, on s'en avertit ; il n'est rien qu'on ne découvre en fait d'imperfections ; on voit jusqu'aux atomes. O ma fille, si vous trouvez des âmes qui sachent aimer de la sorte, apportez toutes les diligences possibles pour traiter avec elles, cela vous profitera plus que d'être aimée de tous les grands et de tous les rois du monde. Si l'on vous dit que Dieu doit vous suffire, sachez, ma fille, que c'est un excellent moyen pour avoir Dieu, que de traiter avec ses amis ; on en retire toujours de grands avantages. J'en parle par expérience, et je dis qu'après les miséricordes du Seigneur, si je ne suis pas dans l'enfer, je le dois à l'affection des âmes saintes qui ont ardemment prié pour moi.

CINQUANTE-SEPTIÈME INSTRUCTION.

D'UN AMOUR MOINS SPIRITUEL ENVERS LE PROCHAIN.

Agathe. — N'y a-t-il de permis et de légitime que le sublime amour dont vous m'avez fait la peinture?

Sainte Thérèse. — Il y a encore un amour qui, quoique beaucoup moins parfait, ne laisse pas d'être spirituel et licite. Sans doute il est mélangé avec notre faiblesse et notre sensualité, mais néanmoins il est bon. Si nous exerçons cet amour d'une manière modérée et discrète, il sera méritoire; car ce qui s'y rencontre de trop naturel aide pourtant à la vertu. Bien qu'il s'y glisse quelque chose qui soit imparfait, il contribuera à l'avancement de nos âmes. Cette affection a quelquefois pour objet le directeur de l'âme, et il ne faut pas s'en tourmenter; car s'il est juste d'aimer ceux qui nous font un bien matériel, comment n'aimerions-nous pas celui qui travaille sans cesse à l'avancement de notre salut! C'est un appui que Dieu prête à notre faiblesse pour nous faire faire de grandes choses à son service. Si le démon cherche à troubler la conscience à ce sujet, il ne faut pas s'en alarmer; ce sont des scrupules par lesquels il travaille à l'inquiéter, et voilà tout; et s'il était écouté, il se

plairait à faire changer sans cesse cette pauvre âme de conducteur, en renouvelant avec chacun les mêmes inquiétudes. Sans donc se préoccuper des scrupules qu'il fait naître, il ne faut pas s'en accuser, et mépriser tout cela comme des riens. Ah! si le confesseur n'était pas un homme spirituel, si l'on apercevait en lui quelque tendance vaine ou terrestre, ce serait différent; qu'on tienne alors tout pour suspect; quelque bons que soient ses entretiens, qu'on ne se permette en aucune façon d'en avoir avec lui, mais qu'on se confesse en peu de paroles, et qu'on se retire, car cette légèreté mondaine dans un confesseur est un danger et une chose nuisible. Dans ce cas, et en d'autres circonstances difficiles, dont le démon pourrait se servir pour faire tomber en quelque piége, le meilleur est de communiquer avec un homme savant, de se confesser à lui, et de faire ce qu'il dira.

AGATHE. — Je suis bien aise de savoir comment la prudence enseigne à agir dans ces difficultés spirituelles, car je sais qu'il est des âmes d'une simplicité si indiscrète, qu'elles croient que pour faire connaître leur conscience au directeur, il faut aussi lui découvrir les affections particulières qu'elles sentent pour lui, ce qui me semble inutile, imprudent et dangereux.

SAINTE THÉRÈSE. — J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes dont la vie doit

être une oraison continuelle, puissent porter de l'attachement à d'autres qu'à de grands serviteurs de Dieu. Étant ce qu'elles doivent être, dès qu'elles verront qu'un confesseur n'entend pas leur langage et n'aime pas à parler de Dieu, elles ne peuvent lui être attachées, parce qu'il leur est absolument dissemblable. Si, au contraire, le confesseur tend comme elles à la perfection, alors, à moins d'un excès de simplicité, il verra qu'il n'y a aucun péril dans l'attachement tout spirituel qu'elles ont pour lui, et il se gardera de s'inquiéter ou d'inquiéter à ce sujet.

Agathe. — N'a-t-on pas lieu de se troubler lorsqu'on sent que nos affections, quoique bonnes, sont encore bien imparfaites?

Sainte Thérèse. — Quand il se mêlerait un peu de tendresse dans ces sentiments, cela ne nuira point. Il est bon, il est même quelquefois nécessaire que l'on ressente une tendre affection pour ses sœurs, et qu'on le manifeste en compatissant à leurs peines et à leurs infirmités. Bien qu'une personne éprouve plus de peine pour un motif très-léger qu'une autre pour une grande tribulation, il est des caractères qui se contristent grandement pour peu de chose. Si votre naturel est différent, ne laissez pas de porter à ces personnes une grande compassion. Qui sait si Notre-Seigneur en vous préservant de ces peines, n'a pas l'intention de vous éprouver

en vous en envoyant d'autres; et si celles qui vous sembleront fort rudes, et qui le seront en effet, ne paraîtront pas légères à d'autres? Ne jugeons donc point des autres par nous-mêmes, et ne nous considérons pas dans un temps où, peut-être sans nul effort de notre part, Dieu nous a rendues plus fortes; mais considérons-nous dans le temps où nous avons été plus faibles. Souvenez-vous de cet avis. Vous saurez alors compatir aux souffrances du prochain quelque petites qu'elles soient; sans cela le démon pourrait refroidir la charité, et vous faire prendre pour une perfection ce qui est un véritable défaut.

Agathe. — Je vois bien que c'est exercer la charité que de compatir ainsi aux faiblesses des autres, et je me souviens d'avoir lu dans saint Paul que les forts devaient supporter les faibles, de peur d'être eux-mêmes tentés, comme le sont les autres. Mais ne peut-il pas se rencontrer des abus dans cette compassion?

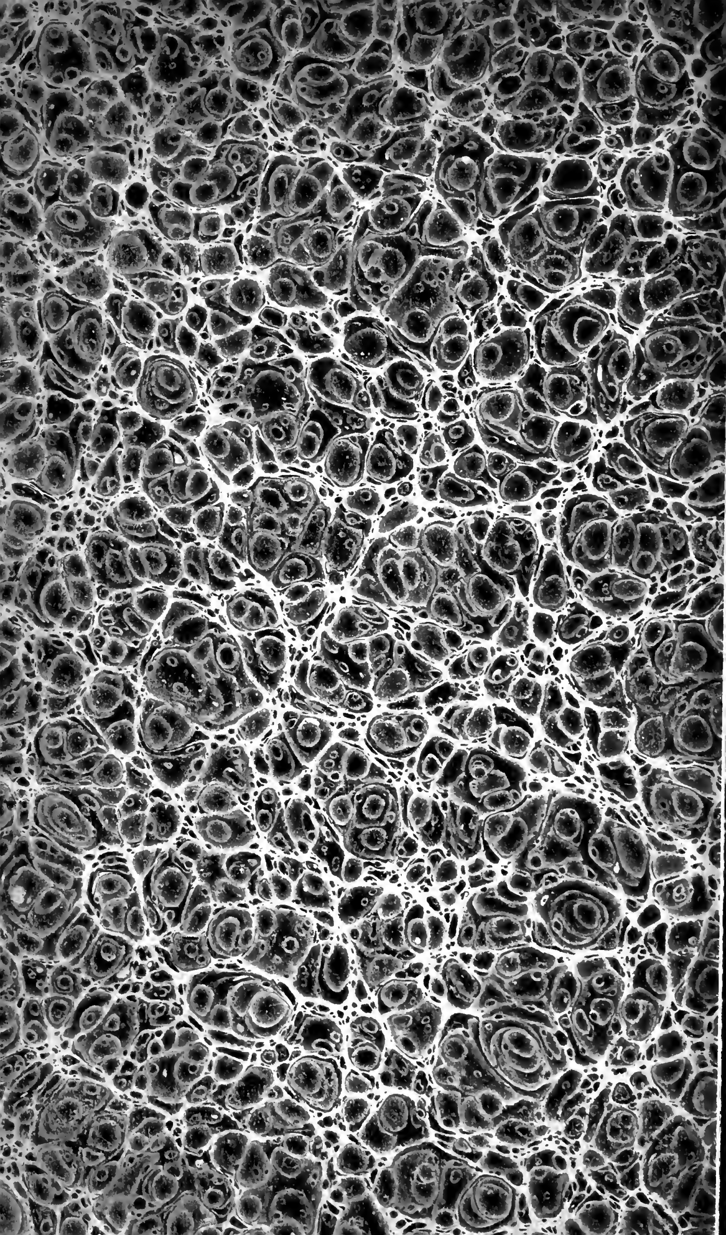
Sainte Thérèse. — Il faut en toutes choses du soin et de la vigilance, parce que l'ennemi de notre salut ne dort jamais; c'est donc une nécessité de veiller et de prier toujours. Il n'y a point de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir les ruses secrètes de l'esprit des ténèbres, et pour le forcer à se trahir lui-même. Si une compassion mutuelle est très-louable, il faut cependant prendre garde qu'elle ne porte à manquer ni à la discrétion ni à l'obéis-

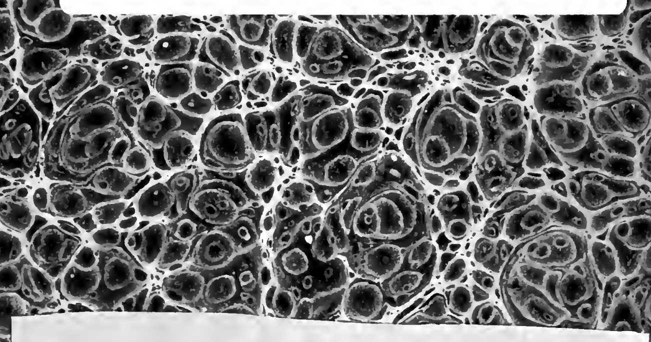
sance : compatir aux fautes que l'on voit commettre à ses sœurs, supporter ces fautes sans s'étonner et avec douceur, recommander instamment ces âmes à Dieu, les instruire plus par des exemples que par des paroles, voilà une amitié réelle et parfaite. Les cœurs qui aiment de cette manière imitent et retracent sous nos yeux l'adorable modèle de l'amour, notre divin Jésus.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Corbeil, typ. et stér. de Crété.






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

